

John Adams Library,



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o.

★ ADAMS ★

1847

8611





ROMAN

COMIQUE,

TOME PREMIER.

M A M O R

COMPTON

THE GREAT BRITAIN

ROMAN

COMIQUE,
DE SCARRON,

TOME PREMIER,



A PARIS,

Chez { DURAND, rue du Foin S. Jacq.
{ PISSOT, quai de Conty.

M. DCC. LVII.

U. S. A. 1847

COMMISSION

DEPARTMENT OF THE INTERIOR

* ADAMS 1847

51



U. S. A. 1847
DEPARTMENT OF THE INTERIOR

COMMISSION

DEPARTMENT OF THE INTERIOR

A U

COADJUTEUR,

C'EST TOUT DIRE!

OUI, MONSEIGNEUR,

Votre nom seul porte avec soi tous les Titres & tous les Eloges que l'on peut donner aux personnes les plus Illustres de notre siecle. Il fera passer mon Livre

Partie I.

a

E P I T R E.

pour bon quelque méchant qu'il puisse être ; & ceux même qui trouveront que je le pouvois mieux faire , seront contraints d'avouer que je ne le pouvois mieux dédier. Quand l'honneur que vous me faites de m'aimer , que vous m'avez témoigné par tant de bontés , & tant de visites , ne porteroit pas mon inclination à rechercher soigneusement les moyens de vous plaire , elle s'y porteroit d'elle-même. Aussi vous ai-je destiné mon Roman dès le tems que j'eus l'honneur de vous en lire le commencement, qui ne vous déplut pas. C'est ce qui m'a donné courage de l'achever plus que toute autre chose, & ce qui m'empêche de rougir en vous faisant un si mauvais présent. Si vous le recevez pour plus qu'il ne vaut , ou si la moindre partie vous en plaît , je ne me changerois pas au plus dispos homme de France. Mais , MONSIEUR , je

E P I T R E.

n'oserois espérer que vous le lisiez : ce seroit trop de tems perdu à une personne qui l'employe si utilement que vous faites, & qui a bien d'autres choses à faire. Je serai assez récompensé de mon Livre, si vous daignez seulement le recevoir, & si vous croyez sur ma parole, puisque c'est tout ce qui me reste, que je suis de toute mon ame,

MONSEIGNEUR;

Votre très-humble, très-
obéissant, & très-obligé
Serviteur,

SCARRON.

A U L E C T E U R

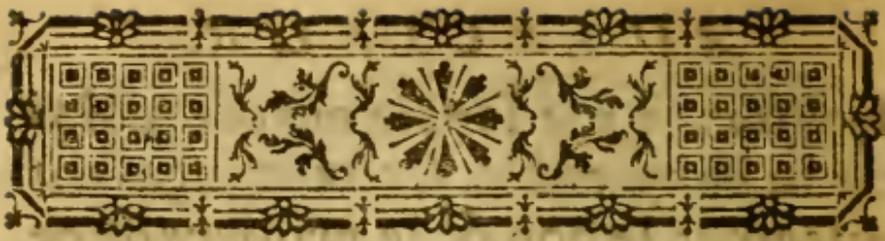
*Scandalisé des fautes d'impression qui
sont dans mon Livre.*

JE ne te donne point d'autre *Errata* de mon Livre, que mon Livre même, qui est tout plein de fautes. L'Imprimeur y a moins failli que moi, qui ai la mauvaise coûtume de ne faire bien souvent ce que je donne à imprimer, que la veille du jour que l'on l'imprime: tellement qu'ayant encore dans la tête, ce qu'il y a si peu de tems que j'ai composé, je relis les feuilles que l'on m'apporte à corriger, à peu près de la même façon que je récitois au Collège la leçon que je n'avois pas eu le tems d'apprendre: je veux dire, parcourant des yeux quelques lignes, & passant par-dessus ce que je n'avois pas encore oublié. Si tu es en peine de sçavoir pourquoi je me presse tant, c'est ce que je ne te veux pas dire; & si tu ne te soucie pas de le

A U L E C T E U R :

ſçavoir, je me ſoucie encore moins de te l'apprendre. Ceux qui ſçavent diſcerner le bon & le mauvais de ce qu'ils liſent, reconnoîtront bien-tôt les fautes que je n'aurai pas été capable de faire ; & ceux qui n'entendent pas ce qu'ils liſent, ne remarqueront pas que j'aurai failli. Voilà, Lecteur bénévole, ou malévole, tout ce que j'ai à te dire : ſi mon Livre te plaît aſſez pour te faire ſouhaiter de le voir plus correct, achètes-en aſſez pour le faire imprimer une ſeconde fois : & je te promets que tu le verras revû, augmenté & corrigé.





T A B L E
DES CHAPITRES
DU
ROMAN COMIQUE.

- CHAP. I. *UNE Troupe de Comédiens arrive dans la Ville du Mans ,* Pag. 1
- CHAP. II. *Quel homme étoit le sieur de la Rappiniere ,* 6
- CHAP. III. *Le déplorable succès qu'eut la Comédie ,* 10
- CHAP. IV. *Dans lequel on continue à parler du sieur de la Rappiniere , & de ce qui arriva la nuit en sa maison ,* 15
- CHAP. V. *Qui ne contient pas grand'chose ,* 19
- CHAP. VI. *L'avanture du pot de chambre ; la mauvaise nuit que la Rancune donna à l'hôtellerie ; l'arrivée d'une partie de la Trou-*

TABLE DES CHAPITRES.

<i>pe ; mort de Doguin , & autres choses mémorables ,</i>	26
CHAP. VII. <i>L'avanture des Biancards ,</i>	34
CHAP. VIII. <i>Dans lequel on verra plusieurs choses nécessaires à sçavoir pour l'intelligence du présent Livre ,</i>	40
CHAP. IX. <i>Histoire de l'Amante invisible ,</i>	46
CHAP. X. <i>Comment Ragotin eut un coup de busc sur les doigts ,</i>	78
CHAP. XI. <i>Qui contient ce que vous verrez , si vous prenez la peine de le lire ,</i>	88
CHAP. XII. <i>Combat de nuit ,</i>	96
CHAP. XIII. <i>Plus long que le précédent. Histoire de Destin & de Mademoiselle de l'Etoile ,</i>	108
CHAP. XIV. <i>Enlèvement du Curé de Domfront ,</i>	144
CHAP. XV. <i>Arrivée d'un Opérateur dans l'hôtellerie. Suite de l'Histoire de Destin & de l'Etoile. Sérénade ,</i>	153
CHAP. XVI. <i>L'ouverture du Théâtre , & autres choses qui ne sont pas de moindre conséquence ,</i>	207
CHAP. XVII. <i>Le mauvais succès qu'eut la</i>	

TABLE DES CHAPITRES.

<i>civilité de Ragotin ,</i>	214
CHAP. XVIII. <i>Suite de l'Histoire de Des-</i> <i>tin , & de l'Etoile ,</i>	219
CHAP. XIX. <i>Quelques réflexions qui ne sont</i> <i>pas hors de propos. Nouvelle disgrâce de Ra-</i> <i>gotin , & autres choses que vous lirez , s'il</i> <i>vous plaît ,</i>	241
CHAP. XX. <i>Le plus court du présent Livre.</i> <i>Suite du trébuchement de Ragotin , & quel-</i> <i>que chose de semblable qui arriva à Roque-</i> <i>brune ,</i>	251
CHAP. XXI. <i>Qui peut-être ne sera pas trou-</i> <i>vé fort divertissant ,</i>	255
CHAP. XXII. <i>A Trompeur , Trompeur &</i> <i>demi ,</i>	261
CHAP. XXIII. <i>Malheur imprévu , qui fut</i> <i>cause qu'on ne joua point la Comédie.</i>	300

Fin de la Table des Chapitres de la
premiere Partie.



LE ROMAN COMIQUE.



CHAPITRE PREMIER.

*Une Troupe de Comédiens arrive dans
la Ville du Mans.*



LE Soleil avoit achevé plus de la
moitié de sa course, & son char
ayant attrapé le penchant du
Monde, rouloit plus vite qu'il
ne vouloit. Si ses chevaux eussent voulu pro-
fiter de la pente du chemin, ils eussent ache-
vé ce qui restoit du jour en moins d'un demi-

quart-d'heure; mais au lieu de tirer de toute leur force, ils ne s'amusoient qu'à faire des courbettes, respirant un air marin qui les faisoit hennir, & les avertissoit que la mer étoit proche, où l'on dit que leur Maître se couche toutes les nuits. Pour parler plus humainement & plus intelligiblement, il étoit entre cinq & six, quand une charrette entra dans les Halles du Mans. Cette charrette étoit attelée de quatre bœufs fort maigres, conduits par une jument pouliniere, dont le poulain alloit & venoit à l'entour de la charrette, comme un petit fou qu'il étoit. La charrette étoit pleine de coffres, de malles, & de gros paquets de toiles peintes, qui faisoient comme une pyramide, au haut de laquelle paroissoit une Damoiselle, habillée moitié ville, moitié campagne. Un jeune homme aussi pauvre d'habits que riche de mine, marchoit à côté de la charrette. Il avoit un grand emplâtre sur le visage qui lui couvroit un œil & la moitié de la joue, & portoit un grand fusil sur son épaule, dont il avoit assassiné plusieurs pies, geais & corneilles, qui faisoient comme une ban-

douillere , au bas de laquelle pendoient par les piés une poule & un oison , qui avoient bien la mine d'avoir été pris à la petite guerre. Au lieu de chapeau il n'avoit qu'un bonnet de nuit , entortillé de jarretieres de différentes couleurs ; & cet habillement de tête étoit une maniere de turban qui n'étoit encore qu'ébauché, & auquel on n'avoit pas encore donné la derniere main. Son pourpoint étoit une casaque de grisette , ceinte avec une courroie , laquelle lui servoit aussi à soutenir une épée , qui étoit si longue , qu'on ne s'en pouvoit aider adroitement sans fourchette. Il portoit des chausses troussées à bas d'attache , comme celle des Comédiens , quand ils représentent un héros de l'Antiquité ; & il avoit au lieu de souliers des brodequins à l'antique , que les boues avoient gâtés jusqu'à la cheville du pied. Un vieillard vêtu plus régulièrement , quoique très-mal , marchoit à côté de lui. Il portoit sur ses épaules une basse de viole ; & parce qu'il se courboit un peu en marchant , on l'eût pris de loin pour une grosse tortue , qui marchoit sur les jambes de derriere. Quel-

que critique murmurer de la comparaison, à cause du peu de proportion qu'il y a d'une tortue à un homme ; mais j'entens parler des grandes tortues qui se trouvent dans les Indes, & de plus je m'en sers de ma seule autorité. Retournons à notre caravane. Elle passa devant le tripot de la Biche, à la porte duquel étoient assemblés quantité des plus gros bourgeois de la ville. La nouveauté de l'attirail, & le bruit de la canaille qui s'étoit assemblée à l'entour de la charrette, furent cause que tous ces honorables Bourguemestres jetterent les yeux sur nos inconnus. Un Lieutenant de Prevôt entr'autres nommé la Rappiniere, les vint accoster, & leur demanda avec une autorité de Magistrat, quelles gens ils étoient. Le jeune homme dont je vous viens de parler prit la parole, & sans mettre les mains au turban, parce que de l'une il tenoit son fusil, & de l'autre la garde de son épée, de peur qu'elle ne lui battit les jambes, lui dit qu'ils étoient François de naissance, Comédiens de profession ; que son nom de théâtre étoit le Destin, celui de son vieil camarade, la Rancune ; celui de

la Damoiselle qui étoit juchée comme une poule au haut de leur bagage, la Caverne. Ce nom bisarre fit rire quelques-uns de la compagnie ; sur quoi le jeune Comédien ajouta que le nom de Caverne ne devoit pas sembler plus étrange à des hommes d'esprit, que ceux de la Montagne, la Valée, la Rose, ou l'Epine. La conversation finit par quelques coups de poing & juremens de Dieu que l'on entendoit au-devant de la charrette. C'étoit le valet du tripot, qui avoit battu le charretier sans dire garre, parce que ses bœufs & sa jument usoient trop librement d'un amas de foin qui étoit devant la porte. On appaisa la noise, & la maîtresse du tripot qui aimoit la comédie plus que le sermon ni vêpres, par une générosité inouïe en une maîtresse de tripot, permit au charretier de faire manger ses bêtes tout leur saoul. Il accepta l'offre qu'elle lui fit ; & cependant que ses bêtes mangerent, l'Auteur se reposa quelque tems, & se mit à songer à ce qu'il diroit dans le second Chapitre.



C H A P I T R E II.

Quel homme étoit le sieur de la Rappiniere.

LE Sieur de la Rappiniere étoit alors le Rieur de la Ville du Mans. Il n'y a point de petite Ville qui n'ait son Rieur. La Ville de Paris n'en a pas pour un ; elle en a dans chaque quartier ; & moi-même qui vous parle, je l'aurois été du mien, si j'avois voulu ; mais il y a long tems, comme tout le monde sçait, que j'ai renoncé à toutes les vanités du monde. Pour revenir au Sieur de la Rappiniere, il renoua bien-tôt la conversation que les coups de poing avoient interrompue, & demanda au jeune Comédien si leur troupe n'étoit composée que de Mademoiselle de la Caverne, de Monsieur de la Rancune, & de lui. Notre troupe est aussi complete que celle du Prince d'Orange, ou de son Altesse d'Espéron, lui répondit-il ; mais par une disgrâce qui nous est arrivée à Tours, où notre étourdi de Portier a tué

un des Fusiliers de l'Intendant de la Province, nous avons été contraints de nous sauver un pié chaussé & l'autre nud, en l'équipage que vous nous voyez. Ces Fusiliers de Monsieur l'Intendant en ont fait autant à la Flèche, dit la Rappiniere. Que le feu Saint Antoine les arde, dit la Tripotiere, ils sont cause que nous n'aurons pas la Comédie. Il ne tiendrait pas à nous, répondit le vieil Comédien, si nous avions les clefs de nos coffres pour avoir nos habits, & nous divertirions quatre ou cinq jours Messieurs de la Ville, devant que de gagner Alençon, où le reste de la Troupe a le rendez-vous. La réponse du Comédien fit ouvrir les oreilles à tout le monde. La Rappiniere offrit une vieille robe de sa femme à la Caverne, & la Tripotiere deux ou trois paires d'habits qu'elle avoit en gage, à Destin & à la Rancune. Mais, ajouta quelqu'un de la compagnie, vous n'êtes que trois. J'ai joué une piece moi seul, dit la Rancune, & j'ai fait en même tems le Roi, la Reine, & l'Ambassadeur. Je parlois en fausset quand je faisois la Reine; je parlois du nez pour l'Am :

baſſadeur, & me tournois vers ma couronne que je poſois ſur une chaiſe; & pour le Roi, je reprenois mon ſiége, ma couronne, & ma gravité, & groſſiſſois un peu ma voix : & qu'ainſi ne ſoit, ſi vous voulez contenter notre Charretier, & payer notre dépenſe en l'hôtellerie, fourniffez vos habits, & nous jouerons devant que la nuit vienne; ou bien nous irons boire avec votre permiſſion, & nous repoſer; car nous avons fait une grande journée. Le parti plut à la compagnie; & le diable de la Rappiniere qui ſ'aviſoit toujours de quelque malice, dit qu'il ne falloit point d'autres habits que ceux des deux jeunes hommes de la ville, qui jouoient une partie dans le tripot, & que Mademoiſelle de la Caverne en ſon habit d'ordinaire, pourroit paſſer pour tout ce que l'on voudroit en une Comédie. Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait; en moins d'un demi-quart d'heure les Comédiens eurent bû chacun deux ou trois coups, furent travestiſ; & l'aſſemblée qui ſ'étoit groſſie, ayant pris place en une chambre haute, on vit derriere un drap ſale que l'on leva, le Comédien Deſtin couché

sur un matelas , un corbillon dans la tête qui lui servoit de couronne , se frottant un peu les yeux , comme un homme qui s'éveille , & récitant du ton de Mondori le rôle d'Hérode , qui commence par

Fantôme injurieux qui trouble mon repos.

L'emplâtre qui lui couvroit la moitié du visage , ne l'empêcha pas de faire voir qu'il étoit excellent Comédien. Mademoiselle de la Caverné fit des merveilles dans les rôles de Mariane & de Salome ; la Rancune satisfit tout le monde dans les autres rôles de la piece ; & elle s'en alloit être conduite à bonne fin , quand le diable qui ne dort jamais , s'en mêla , & fit finir la Tragédie , non pas par la mort de Mariane , & par les désespoirs d'Hérode , mais par mille coups de poing , autant de soufflets , un nombre effroyable de coups de pied , des juremens qui ne se peuvent compter , & ensuite une belle information que fit faire le Sieur de la Rappiniere , le plus expert de tous les hommes en pareille matiere.



CHAPITRE III.

Le déplorable succès qu'eut la Comédie.

DANS toutes les Villes subalternes du Royaume, il y a d'ordinaire un Tripot où s'assemblent tous les jours les Fainéans de la Ville ; les uns pour jouer, les autres pour regarder ceux qui jouent. C'est-là que l'on rime richement en Dieu, que l'on épargne fort peu le prochain, & que les absens sont assassinés à coups de langue. On n'y fait quartier à personne, tout le monde y vit de Turc à Maure, & chacun y est reçu pour railler selon le talent qu'il en a eu du Seigneur. C'est en un de ces tripots-là, si je m'en souviens, que j'ai laissé trois personnes comiques, récitant la Mariane devant une honorable compagnie, à laquelle présidoit le Sieur de la Rappiniere. Au même tems qu'Hérode & Mariane s'entredisoient leurs vérités, les deux jeunes hommes de qui l'on avoit pris si librement les habits, entrèrent dans la chambre en caleçons, & chacun sa

raquette en sa main. Ils avoient négligé de se faire froter pour venir entendre la Comédie. Leurs habits que portoient Hérode & Pherore , leur ayant d'abord frappé la vûe , le plus colere des deux s'adressant au valet du tripot : Fils de chienne , lui dit-il, pourquoi as tu donné mon habit à ce Bâteleur ? Ce valet qui le connoissoit pour un grand brutal , lui dit en toute humilité, que ce n'étoit pas lui : Et qui donc , barbe de cocu ? ajoûta-t-il. Le pauvre valet n'osoit en accuser la Rappiniere en sa présence : mais lui qui étoit le plus insolent de tous les hommes , lui dit en se levant de sa chaise , c'est moi , qu'en voulez-vous dire ? Que vous êtes un sot , repartit l'autre , en lui déchargeant un demesuré coup de sa raquette sur les oreilles. La Rappiniere fut si surpris d'être prévenu d'un coup , lui qui avoit accoutumé d'en user ainsi , qu'il demeura comme immobile , ou d'admiration , ou parce qu'il n'étoit pas encore assez en colere , & qu'il lui en falloit beaucoup pour se résoudre à se battre , ne fût-ce qu'à coups de poing : & peut-être que la chose en fût demeurée-là,

si son valet qui avoit plus de colere que lui, ne se fût jetté sur l'agresseur, en lui donnant dans le beau milieu du visage un coup de poing avec toutes ses circonstances, & ensuite une grande quantité d'autres, où ils purent aller. La Rappiniere le prit en queue, & se mit à travailler sur lui en coups de poing, comme un homme qui a été offensé le premier : un parent de son adversaire prit la Rappiniere de la même façon. Ce parent fut investi par un ami de la Rappiniere pour faire diversion ; cettui-ci le fut d'un autre, & celui-là d'un autre ; enfin tout le monde prit parti dans la chambre. L'un juroit, l'autre injurioit, tous s'entre-battoient. La Tripotiere qui voyoit rompre ses meubles, emplissoit l'air de cris pitoyables. Vraisemblablement ils devoient tous périr par coups d'escabeaux, de pied & de poing, si quelques-uns des Magistrats de la Ville qui se promenoient sous les Halles, avec le Sénéchal du Maine, ne fussent accourus à la rumeur. Quelques-uns furent d'avis de jeter deux ou trois seaux d'eau sur les combattans, & le remede eût peut-être réussi ; mais

ils se séparèrent de lassitude; outre que deux Peres Capucins, qui se jetterent par charité dans le champ de bataille, mirent entre les combattans, non pas une paix bien affermie, mais firent au moins accorder quelques trêves, pendant lesquelles on pût négocier, sans préjudice des informations qui se firent de part & d'autre. Le Comédien Destin fit des prouesses à coups de poing, dont l'on parle encore dans la Ville du Mans, suivant ce qu'en ont raconté les deux jouvenceaux auteurs de la querelle, avec lesquels il eut particulièrement affaire; & qu'il pensa rouer de coups; outre quantité d'autres du parti contraire, qu'il mit hors de combat du premier coup. Il perdit son emplâtre durant la mêlée; & l'on remarqua qu'il avoit le visage aussi beau que la taille riche. Les museaux sanglans furent lavés d'eau fraîche, les colets déchirés furent changés, on appliqua quelques cataplasmes, & même l'on fit quelques points d'aiguille, & les meubles furent aussi remis en leur place, non pas du tout si entiers qu'alors qu'on les desarrangea. Enfin un moment après, il ne resta plus rien du

combat, que beaucoup d'animosité qui paroissoit sur le visage des uns & des autres. Les pauvres Comédiens sortirent avec la Rappiniere, qui verbalisa le dernier. Comme ils passoient du Tripot sous les Hallés, ils furent investis par sept ou huit Braves l'épée à la main. La Rappiniere, selon sa coutume, eut grande peur, & pensa bien avoir quelque chose de pis, si Destin ne se fût généreusement jetté au-devant d'un coup d'épée qui lui alloit passer au-travers du corps; il ne put pourtant si bien le parer, qu'il ne reçût une légère blessure dans le bras. Il mit l'épée à la main en même tems, & en moins de rien, fit voler à terre deux épées, ouvrit deux ou trois têtes, donna force coups sur les oreilles, & déconfit si bien Messieurs de l'embuscade, que tous les assistans avouerent qu'ils n'avoient jamais vû un si vaillant homme. Cette partie ainsi avortée, avoit été dressée à la Rappiniere par deux petits Nobles, dont l'un avoit épousé la sœur de celui qui commença le combat par un grand coup de raquette; & vraisemblablement la Rappiniere étoit gâté, sans le vaillant défenseur

que Dieu lui suscita en notre vaillant Comédien. Le bienfait trouva place en son cœur de roche ; & sans vouloir permettre que ces pauvres restes d'une troupe délabrée alassentoger en une hôtellerie , il les emmena chez lui , où le charretier déchargea le bagage comique , & s'en retourna en son village.

C H A P I T R E I V.

*Dans lequel on continue à parler du
Sieur de la Rappiniere , & de ce qui
arriva la nuit en sa maison.*

MADEMOISELLE de la Rappiniere reçut la compagnie avec force complimens, comme elle étoit la femme du monde qui se plaisoit le plus à en faire. Elle n'étoit pas laide ; quoique si maigre & si sèche , qu'elle n'avoit jamais mouché de chandelle avec ses doigts , que le feu n'y prît. J'en pourrois dire cent choses rares, que je laisse de peur d'être trop long. En moins de rien les deux Dames furent si grandes camarades, qu'elles s'entr'appellerent ma chere & ma

fidelle. La Rappiniere qui avoit de la mauvaise gloire autant que Barbier de Ville dit en entrant qu'on allât à la cuisine & à l'office, faire hâter le souper. C'étoit une pure rodomontade : outre son vieil valet qui pansoit même les chevaux, il n'y avoit dans le logis qu'une jeune servante, & une autre vieille boiteuse, & qui avoit du mal comme un chien. Sa vanité fut punie par une grande confusion. Il mangeoit d'ordinaire au cabaret, aux dépens des fots ; & sa femme & son train si réglé, étoient réduits au potage aux choux, selon la coutume du pays. Vou-
lant paroître devant ses hôtes & les régaler, il pensa couler par derriere son dos quelque monnoie à son valet pour aller querir de quoi souper : par la faute du valet ou du maître, l'argent tomba sur la chaise où il étoit assis, & de la chaise en-bas. La Rappiniere en devint tout violet, sa femme en rougit, le valet en jura, la Caverne en sourit, la Rancune n'y prit peut-être pas garde, & pour Destin, je n'ai pas bien scû l'effet que cela fit sur son esprit. L'argent fut ramassé, & en attendant le souper on fit conversation.

versation. La Rappiniere demanda au Destin pourquoi il se déguisoit le visage d'un emplâtre : il lui dit qu'il en avoit sujet ; & que s'étant travesti par accident , il avoit voulu ôter aussi la connoissance de son visage à quelques ennemis qu'il avoit. Enfin le souper vint bon ou mauvais : la Rappiniere but tant qu'il s'enivra, & la Rancune s'en donna aussi jusques aux gardes. Le Destin soupa fort sobrement en honnête homme , la Caverne en Comédienne affamée , & Mademoiselle de la Rappiniere en femme qui veut profiter de l'occasion, c'est-à-dire tant qu'elle en fut dévoyée. Tandis que les valets mangerent , & que l'on dressa les lits , la Rappiniere les accabla de cent contes pleins de vanité. Destin coucha seule en une petite chambre ; la Caverne avec la fille de chambre dans un cabinet , & la Rancune avec le valet , je ne sçai où. Ils avoient tous envie de dormir ; les uns de lassitude , les autres d'avoir trop soupé ; & cependant ils ne dormirent gueres, tant il est vrai qu'il n'y a rien de certain en ce monde. Après le premier sommeil , Mademoiselle de la Rappiniere

eut envie d'aller où les Rois ne peuvent aller qu'en personne : son mari se réveilla bien-tôt après ; & quoiqu'il fût bien saoul , il sentit bien qu'il étoit seul. Il appella sa femme, & on ne lui répondit point. A voir quelque soupçon , se mettre en colere , se lever de furie , ce ne fut qu'une même chose. A la sortie de la chambre il entendit marcher devant lui ; il suivit quelque tems le bruit qu'il entendoit ; & au milieu d'une petite galerie qui conduisoit à la chambre de Destin , il se trouva si près de ce qu'il suivoit , qu'il crut lui marcher sur les talons. Il pensa se jeter sur sa femme & la saisir , en criant, ah, putain ! Ses mains ne trouverent rien ; & ses pieds rencontrant quelque chose , il donna du nez en terre , & se sentit enfoncer dans l'estomach quelque chose de pointu. Il cria effroyablement au meurtre, & on m'a poignardé , sans quitter sa femme qu'il pensoit tenir par les cheveux , & qui se débattoit sous lui. A ses cris , ses injures , & ses juremens , toute la maison fut en rumeur , & tout le monde vint à son aide ; en même tems la servante avec une chandelle ; la Rancune & le valet,

en chemises sales; la Caverne, en jupe fort méchante; le Destin, l'épée à la main; & Mademoiselle de la Rappiniere vint la dernière, & fut bien étonnée, aussi-bien que les autres, de trouver son mari tout furieux, luttant contre une chevre qui allaitoit dans la maison les petits d'une chienne morte en couche. Jamais homme ne fut plus confus que la Rappiniere. Sa femme qui se douta bien de la pensée qu'il avoit eue, lui demanda s'il étoit fou. Il répondit sans sçavoir quasi ce qu'il disoit, qu'il avoit pris la chevre pour un voleur: le Destin devina ce qu'il en étoit; chacun regagna son lit, & crut ce qu'il voulut de l'aventure; & la chevre fut renfermée avec ses petits chiens.

C H A P I T R E V,

Qui ne contient pas grand'chose:

LE Comédien la Rancune, un des principaux Héros de notre Roman; car il n'y en aura pas pour un dans ce Livre-ci: & puisqu'il n'y a rien de plus parfait qu'un

Héros de Livre, demi-douzaine de Héros, ou soi disant tels, feront plus d'honneur au mien, qu'un seul qui seroit peut-être celui dont on parleroit le moins, comme il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. La Rancune donc étoit de ces Misantropes qui haïssent tout le monde, & qui ne s'aiment pas eux-mêmes; & j'ai sçu de beaucoup de personnes, qu'on ne l'avoit jamais vû rire. Il avoit assez d'esprit, & faisoit assez bien de méchans Vers: d'ailleurs nullement homme d'honneur, malicieux comme un vieux singe, & envieux comme un chien. Il trouvoit à redire en tous ceux de la profession: Belle-roze étoit trop affecté, Mondori rude, Floridor trop froid, & ainsi des autres. ; & je croi qu'il eût aisément laissé conclure, qu'il avoit été le seul Comédien sans défaut; & cependant il n'étoit plus souffert dans la troupe, qu'à cause qu'il avoit vieilli dans le métier. Au tems qu'on étoit réduit aux pieces de Hardi, il jouoit en fausset, & sous les masques, les rôles de nourrice. Depuis qu'on commença à mieux faire la Comédie, il étoit le surveillant du portier, jouoit les rôles

de Confidens, Ambassadeurs, & Recors, quand il falloit accompagner un Roi, prendre ou assassiner quelqu'un, ou donner bataille : il chantoit une méchante taille aux Triots, du tems qu'on en chantoit, & se farinoit à la farce. Sur ces beaux talens-là il avoit fondé une vanité insupportable, laquelle étoit jointe à une raillerie continuelle, une médifance qui ne s'épuisoit point, & une humeur querelleuse qui étoit pourtant soutenue par quelque valeur. Tout cela le faisoit craindre à ses compagnons : avec le seul Destin, il étoit doux comme un agneau, & se montroit devant lui raisonnable, autant que son naturel le pouvoit permettre. On a voulu dire qu'il en avoit été battu ; mais ce bruit-là n'a pas duré long-tems, non plus que celui de l'amour qu'il avoit pour le bien d'autrui, jusqu'à s'en saisir furtivement : avec tout cela, le meilleur homme du monde. Je vous ai dit, ce me semble, qu'il coucha avec le valet de la Rappiniere, qui s'appelloit Doguin. Soit que le lit où il concha ne fût pas bon, ou que Doguin ne fût pas bon coucheur, il ne put dormir de toute la nuit. Il

se leva dès le point du jour , aussi-bien que Doguin qui fut appelé par son Maître ; & passant devant la chambre de la Rappiniere, lui alla donner le bon jour. La Rappiniere reçut son compliment avec un faste de Prevôt provincial , & ne lui rendit pas la dixième partie des civilités qu'il en reçut ; mais comme les Comédiens jouent toutes sortes de personnages , il ne s'en émut gueres. La Rappiniere lui fit cent questions sur la Comédie , & de fil en aiguille (il me semble que ce proverbe est ici fort bien appliqué) lui demanda depuis quand ils avoient le Destin dans leur troupe , & ajouta qu'il étoit excellent Comédien. Ce qui reluit n'est pas or , repartit la Rancune : du tems que je jouois les premiers rôles , il n'eût joué que les Pages : comment sçauroit-il un métier qu'il n'a jamais appris ? Il y a fort peu de tems qu'il est dans la Comédie : on ne devient pas Comédien comme un champignon ; parce qu'il est jeune , il plaît ; si vous le connoissiez comme moi , vous en rabattriez plus de la moitié. Au reste, il fait l'entendu, comme s'il étoit forti de la côte de Saint

Louis ; & cependant il ne découvre point qui il est, ni d'où il est, non plus qu'une belle Cloris qui l'accompagne, qu'il appelle sa sœur, & Dieu veuille qu'elle la soit. Tel que je suis, je lui ai sauvé la vie dans Paris aux dépens de deux bons coups d'épée ; & il en a été si méconnoissant, qu'au lieu de me suivre quand on me porta à quatre chez un Chirurgien, il passa la nuit à chercher dans les boues je ne sçai quel bijou de diamans, qui n'étoient peut-être que d'Alençon, & qu'il disoit que ceux qui nous attaquèrent lui avoient pris. La Rappiniere demanda à la Rancune comment ce malheur-là lui étoit arrivé. Ce fut le jour des Rois sur le Pont-neuf, répondit la Rancune. Ces dernières paroles troublèrent extrêmement la Rappiniere, & son valet Doguin ; ils pâli-
rent & rougirent l'un & l'autre ; & la Rappiniere changea de discours si vite, & avec un si grand désordre d'esprit, que la Rancune s'en étonna. Le Bourreau de la Ville & quelques Archers qui entrèrent dans la chambre, rompirent la conversation, & firent grand plaisir à la Rancune, qui sentoît

bien que ce qu'il avoit dit avoit frappé la Rappiniere en quelqu'endroit bien tendre , sans pouvoir deviner la part qu'il y pouvoit prendre. Cependant le pauvre Destin qui avoit été si bien sur le tapis , étoit bien en peine : la Rancune le trouva avec Mademoiselle de la Caverne , bien empêchée à faire avouer à un vieil Tailleur qu'il avoit mal oui , & encore plus mal travaillé. Le sujet de leur différend étoit , qu'en déchargeant le bagage comique , le Destin avoit trouvé deux pourpoints & un haut-de-chausses fort usés ; qu'il les avoit donnés à ce vieil Tailleur pour en tirer une maniere d'habit plus à la mode que les chausses de Page qu'il portoit ; & que le Tailleur , au lieu d'employer un des pourpoints pour raccommo-der l'autre , & le haut-de-chausses aussi , par une faute de jugement, indigne d'un homme qui avoit raccommo- dé des vieilles hardes toute sa vie , avoit rhabillé les deux pourpoints des meilleurs morceaux du haut-de-chausses ; tellement que le pauvre Destin avec tant de pourpoints & si peu de haut-de-chausses , se trouvoit réduit à garder la chambre.

chambre , ou à faire courir les enfans après lui , comme il avoit fait déjà avec son habit comique. La libéralité de la Rappiniere répara la faute du Tailleur , qui profita des deux pourpoints rhabillés , & le Destin fut régalé de l'habit d'un voleur qu'il avoit fait rouer depuis peu. Le Bourreau qui s'y trouva présent , & qui avoit laissé cet habit en garde à la servante de la Rappiniere , dit fort insolemment , que l'habit étoit à lui ; mais la Rappiniere le menaça de lui faire perdre sa charge. L'habit se trouva assez juste pour le Destin , qui sortit avec la Rappiniere & la Rancune. Ils dînèrent en un cabaret aux dépens d'un Bourgeois qui avoit affaire de la Rappiniere. Mademoiselle de la Caverne s'amusa à savonner son colet sale , & tint compagnie à son hôtesse. Le même jour Doguin fut rencontré par un des jeunes hommes qu'il avoit battus le jour de devant dans le tripot , & revint au logis avec deux bons coups d'épée & force coups de bâtons ; & à cause qu'il étoit bien blessé , la Rancune après avoir soupé , alla coucher dans une hôtellerie voisine, fort lassé d'avoir

couru toute la Ville , accompagnant avec son camarade le Destin , le sieur de la Rappiniere , qui vouloit avoir raison de son valet assassiné.

CHAPITRE VI.

L'aventure du pot de chambre ; la mauvaise nuit que la Rancune donna à l'Hôtellerie ; l'arrivée d'une partie de la Troupe ; mort de Doguin , & autres choses mémorables.

LA Rancune entra dans l'Hôtellerie , un peu plus que demi-ivre. La servante de la Rappiniere qui le conduisoit , dit à l'Hôtesse qu'on lui dressât un lit. Voici le reste de notre écu, dit l'Hôtesse ; si nous n'avions point d'autre pratique que celle-là , notre louage seroit mal payé. Taisez-vous, sottie, dit son mari , Monsieur de la Rappiniere nous fait trop d'honneur ; que l'on dresse un lit à ce Gentilhomme. Voire qui en auroit, dit l'Hôtesse : il ne m'en restoit qu'un , que je viens de donner à un Marchand du Bas :

Maine. Le Marchand entra là-dessus , & ayant appris le sujet de la contestation, offrit la moitié de son lit à la Rancune , soit qu'il eût affaire à la Rappiniere, ou qu'il fût obligé de son naturel. La Rancune l'en remercia , autant que sa sécheresse de civilité le put permettre. Le Marchand soupa, l'Hôte lui tint compagnie, & la Rancune ne se fit pas prier deux fois pour faire le troisième, & se mit à boire sur nouveaux frais. Ils parlerent des impôts, pestèrent contre les Mal-tôtiers, réglèrent l'Etat, & se réglèrent si peu eux-mêmes, & l'Hôte tout le premier, qu'il tira sa bourse de sa pochette, & demanda à compter, ne se souvenant plus qu'il étoit chez lui. Sa femme & sa servante l'entraînerent par les épaules dans sa chambre, & le mirent sur un lit tout habillé. La Rancune dit au Marchand qu'il étoit affligé d'une difficulté d'urine, & qu'il étoit bien fâché d'être contraint de l'incommoder : à quoi le Marchand lui répondit, qu'une nuit étoit bien-tôt passée. Le lit n'avoit point de ruelle, & joignoit la muraille : la Rancune s'y jeta le premier, & le Marchand s'y étant mis

après en la bonne place , la Rancune lui demanda le pot de chambre. Et qu'en voulez-vous faire , dit le Marchand ? Le mettre auprès de moi, de peur de vous incommoder, dit la Rancune. Le Marchand lui répondit, qu'il le lui donneroit quand il en auroit affaire ; & la Rancune n'y consentit qu'à peine , lui protestant qu'il étoit au désespoir de l'incommoder. Le Marchand s'endormit sans lui répondre ; & à peine commençait-il à dormir de toute sa force, que le malicieux Comédien , qui étoit homme à s'éborgner pour faire perdre un œil à un autre, tira le pauvre Marchand par le bras, en lui criant : Monsieur , ho Monsieur ? Le Marchand tout endormi , lui demanda en bâillant, que vous plaît-il ? Donnez-moi un peu le pot de chambre , dit la Rancune. Le pauvre Marchand se pancha hors du lit , & prenant le pot de chambre le mit entre les mains de la Rancune , qui se mit en devoir de pisser ; & après avoir fait cent efforts, ou fait semblant de les faire , juré cent fois entre ses dents , & s'être bien plaint de son mal , il rendit le pot de chambre au Mar-

chand, sans avoir pissé une seule goutte. Le Marchand le remit à terre, & dit ouvrant la bouche aussi grande qu'un four, à force de bâiller : Vraiment, Monsieur, je vous plains bien, & se rendormit tout aussi-tôt. La Rancune le laissa embarquer bien avant dans le sommeil; & quand il l'ouït ronfler, comme s'il n'eût fait autre chose toute sa vie, le perfide l'éveilla encore, & lui demanda le pot de chambre aussi méchamment que la première fois. Le Marchand le lui remit entre les mains aussi bonnement qu'il avoit déjà fait; & la Rancune le porta à l'endroit par où l'on pisse, avec aussi peu d'envie de piffer, que de laisser dormir le Marchand. Il cria encore plus fort qu'il n'avoit fait, & fut deux fois plus-long-tems à ne point piffer, conjurant le Marchand de ne prendre plus la peine de lui donner le pot de chambre, & ajoutant que ce n'étoit pas la raison, & qu'il le prendroit bien. Le pauvre Marchand qui eût lors donné tout son bien pour dormir son saoul, lui répondit toujours en bâillant, qu'il en usât comme il lui plairoit, & remit le pot de chambre en sa place. Ils se

donnerent le bon soir fort civilement ; & le pauvre Marchand eût parié tout son bien, qu'il alloit faire le plus beau somme qu'il eût fait de sa vie. La Rancune qui sçavoit bien ce qui en devoit arriver, le laissa dormir de plus belle ; & sans faire conscience d'éveiller un homme qui dormoit si bien, il lui alla mettre le coude dans le creux de l'estomach, l'accablant de tout son corps, & avançant l'autre bras hors du lit, comme on fait quand on veut amasser quelque chose qui est à terre. Le malheureux Marchand se sentant étouffer & écraser la poitrine, s'éveilla en sursaut, cria horriblement : Hé, morbleu, Monsieur, vous me tuez. La Rancune, d'une voix aussi douce & posée, que celle du Marchand avoit été véhémence, lui répondit : Je vous demande pardon, je voulois prendre le pot de chambre. Ha vertubleu, s'écria l'autre, j'aime bien mieux vous le donner, & ne dormir de toute la nuit ; vous m'avez fait un mal dont je me sentirai toute ma vie. La Rancune ne lui répondit rien, & se mit à piffer si largement, & si roide, que le bruit seul du pot de chambre

eût pû réveiller le Marchand. Il emplit le pot de chambre, bénissant le Seigneur avec une hypocrisie de scélérat. Le pauvre Marchand le félicitoit le mieux qu'il pouvoit de sa copieuse éjaculation d'urine, qui lui faisoit espérer un sommeil qui ne seroit plus interrompu ; quand le maudit la Rancune, faisant semblant de vouloir remettre le pot de chambre à terre, lui laissa tomber, & le pot de chambre, & tout ce qui étoit dedans, sur le visage, sur la barbe, & sur l'estomach, en criant en hypocrite : Hé, Monsieur, je vous demande pardon ! Le Marchand ne répondit rien à sa civilité ; car aussi-tôt qu'il se sentit noyer de pissat, il se leva heurlant comme un homme furieux, & demandant de la chandelle. La Rancune, avec une froideur capable de faire renier un Théatin, lui disoit : Voilà un grand malheur ! Le Marchand continua ses cris ; l'Hôte ; l'Hôtesse, les servantes, & les valets, y vinrent. Le Marchand leur dit qu'on l'avoit fait coucher avec un Diable, & pria qu'on lui fit du feu autre part. On lui demanda ce qu'il avoit ; il ne répondit rien, tant il étoit

en colere , prit ses habits & ses hardes , & s'en alla fécher dans la cuisine , où il passa le reste de la nuit sur un banc , le long du feu. L'Hôte demanda à la Rancune ce qu'il lui avoit fait ; il lui dit , feignant une grande ingénuité : Je ne sçai de quoi il se peut plaindre. Il s'est éveillé , & m'a réveillé criant au meurtre ; il faut qu'il ait fait quelque mauvais songe , ou qu'il soit fou : & de plus , il a pissé au lit. L'Hôteesse y porta la main , & dit qu'il étoit vrai , que son matelas étoit tout percé , & jura son grand Dieu qu'il le payeroit. Ils donnerent le bon soir à la Rancune , qui dormit toute la nuit aussi paisiblement qu'auroit fait un homme de bien , & se récompensa de celle qu'il avoit mal passée chez la Rappiniere. Il se leva pourtant plus matin qu'il ne pensoit , parce que la servante de la Rappiniere le vint querir à la hâte , pour venir voir Doguin qui se mouroit , & qui demandoit à le voir avant que de mourir. Il courut , bien en peine de sçavoir ce que lui vouloit un homme qui se mouroit , & qui ne le connoissoit que du jour précédent. Mais la servante s'étoit

trompée : ayant ouï demander le Comédien au pauvre moribond , elle avoit pris la Rancune pour le Destin , qui venoit d'entrer dans la chambre de Doguin , quand la Rancune y arriva , & qui s'y étoit enfermé , ayant appris du Prêtre qui l'avoit confessé , que le blessé avoit quelque chose à lui dire , qu'il lui importoit de sçavoir. Il n'y fut pas plus d'un demi-quart d'heure , que la Rappiniere revint de la Ville , où il étoit allé dès la pointe du jour pour quelques affaires. Il apprit en arrivant que son valet se mouroit , qu'on ne lui pouvoit arrêter le sang , parce qu'il avoit un gros vaisseau coupé , & qu'il avoit demandé à voir le Comédien Destin devant que de mourir. Et l'a-t-il vû , demanda tout émû la Rappiniere ? On lui répondit qu'ils étoient enfermés ensemble. Il fut frappé de ces paroles comme d'un coup de massue , & s'en courut tout transporté frapper à la porte de la chambre où Doguin se mouroit , au même tems que le Destin l'ouvroit pour avertir que l'on vînt secourir le malade qui venoit de tomber en foiblesse. La Rappiniere lui demanda tout troublé ce

que lui vouloit son fou de valet. Je croi qu'il rêve , répondit froidement le Destin ; car il m'a demandé cent fois pardon , & je ne pense pas qu'il m'ait jamais offensé : mais qu'on prenne garde à lui , car il se meurt. On s'approcha du lit de Doguin , sur le point qu'il rendoit le dernier soupir , dont la Rappiniere parut plus gai que triste. Ceux qui le connoissoient , crurent que c'étoit à cause qu'il devoit les gages à son valet. Le seul Destin sçavoit bien ce qu'il en devoit croire. Là-dessus deux hommes entrèrent dans le logis , qui furent reconnus par notre Comédien pour être de ses camarades , desquels nous parlerons plus amplement au suivant Chapitre.

CHAPITRE VII.

L'avanture des Brancards.

LE plus jeune des Comédiens qui entrèrent chez la Rappiniere , étoit valet de Destin. Il apprit de lui que le reste de la troupe étoit arrivé , à la réserve de Ma-

demoiselle de l'Etoile, qui s'étoit démis un pied à trois lieues du Mans. Qui vous a fait venir ici, & qui vous a dit que nous y étions, lui demanda le Destin? La peste qui étoit à Alençon nous a empêchés d'y aller, & nous a arrêtés à Bonnestable, répondit l'autre Comédien, qui s'appelloit l'Olive; & quelques habitans de cette ville que nous avons trouvés, nous ont dit que vous avez joué ici, que vous vous étiez battus, & que vous aviez été blessé. Mademoiselle de l'Etoile en est fort en peine, & vous prie de lui envoyer un brancard. Le maître de l'Hôtellerie voisine, qui étoit venu-là au bruit de la mort de Doguin, dit qu'il y avoit un brancard chez lui, & pourvû qu'on le payât bien, qu'il seroit en état de partir sur le midi, porté par deux bons chevaux. Les Comédiens arrêterent le brancard à un écu, & des chambres dans l'Hôtellerie pour la Troupe comique. La Rappiniere se chargea d'obtenir du Lieutenant Général permission de jouer; & sur le midi, le Destin & ses camarades prirent le chemin de Bonnestable. Il faisoit un grand chaud; la Ran-

cune dormoit dans le brancard; l'Olive étoit monté sur le cheval de derriere, & un valet de l'Hôte conduisoit celui de devant. Le Destin alloit de son pied, un fusil sur l'épaule, & son valet lui contoit ce qui leur étoit arrivé depuis le Château du-Loir jusqu'au Village auprès de Bonnestable, où Mademoiselle de l'Etoile s'étoit démis un pied, en descendant de cheval; quand deux hommes bien montés, & qui se cachèrent le nez de leur manteau en passant auprès de Destin, s'approcherent du brancard du côté qu'il étoit découvert; & n'y trouvant qu'un vieil homme qui dormoit, le mieux monté de ces deux inconnus dit à l'autre: Je croi que tous les Diables sont aujourd'hui déchainés contre moi, & se sont déguisés en brancard pour me faire enrager. Cela dit, il poussa son cheval à travers les champs, & son camarade le suivit. L'Olive appella le Destin, qui étoit un peu éloigné, & lui conta l'aventure, en laquelle il ne put rien comprendre, & dont il ne se mit pas beaucoup en peine. A un quart de lieue de là le conducteur du brancard, que l'ardeur du Soleil avoit assou-

pi, alla planter le brancard dans un bourbier, où la Rancune pensa se répandre, les chevaux y briserent leurs harnois, & il les en fallut tirer par le cou & par la queue, après qu'on les eût détellés. Ils ramassèrent les débris du naufrage, & gagnèrent le prochain Village du mieux qu'ils purent. L'équipage du brancard avoit grand besoin de réparation : tandis qu'on y travailla, la Rancune, l'Olive, & le valet de Destin, burent un coup à la porte d'une Hôtellerie qui se trouva dans le Village. Là-dessus il arriva un autre brancard conduit par deux hommes de pied, qui s'arrêta aussi devant l'Hôtellerie. A peine fut-il arrivé, qu'il en parut un autre qui venoit cent pas après du même côté. Je croi que tous les brancards de la Province se font ici donnés rendez-vous, pour une affaire d'importance ou pour un Chapitre général, dit la Rancune ; & je suis d'avis qu'ils commencent leur conférence, car il n'y a pas d'apparence qu'il y en arrive davantage. En voici pourtant un qui n'en quittera pas sa part, dit l'Hôtesse ; & en effet ils en virent un quatrieme qui

venoit du côté du Mans. Cela les fit rire de bon courage, excepté la Rancune qui ne rioit jamais, comme je vous ai déjà dit. Le dernier brancard s'arrêta avec les autres. Jamais on ne vit tant de brancards ensemble. Si les chercheurs de brancards que nous avons trouvés tantôt, étoient ici, ils auroient contentement, dit le conducteur du premier venu. J'en ai trouvé aussi, dit le second. Celui des Comédiens dit la même chose, & le dernier venu ajouta qu'il en avoit pensé être battu. Et pourquoi, lui demanda le Destin? A cause, lui répondit-il, qu'ils en vouloient à une Damoiselle qui s'étoit démis un pied, & que nous avons menée au Mans. Je n'ai jamais vû de gens si coleres; ils se prenoient à moi de ce qu'ils n'avoient pas trouvé ce qu'ils cherchoient. Cela fit ouvrir les oreilles aux Comédiens; & en deux ou trois interrogations qu'ils firent au Brancardier, ils sçurent que la femme du Seigneur du Village où Mademoiselle de l'Etoile s'étoit blessée lui avoit rendu visite, & l'avoit fait conduire au Mans avec grand soin. La conversation dura

encore quelque tems avec les brancards, & ils sçurent les uns des autres qu'ils avoient été reconnus en chemin par les mêmes hommes que les Comédiens avoient vûs. Le premier brancard portoit le Curé de Domfront, qui venoit des eaux de Bellême, & passoit au Mans pour faire faire une consultation de Médecins sur sa maladie. Le second portoit un Gentilhomme blessé qui revenoit de l'armée. Les brancards se séparèrent; celui des Comédiens, & celui du Curé de Domfront, retournerent au Mans de Compagnie, & les autres où ils avoient à aller. Le Curé malade descendit en la même Hôtellerie des Comédiens, qui étoit la sienne. Nous le laisserons reposer dans sa chambre, & verrons dans le suivant Chapitre ce qui se passoit en celle des Comédiens.



CHAPITRE VIII.

Dans lequel on verra plusieurs choses nécessaires à sçavoir pour l'intelligence du présent Livre.

LA Troupe comique étoit composée de Destin, de l'Olive, & de la Rancune; qui avoient chacun un valet, prétendant à devenir un jour Comédien en chef. Parmi ces valets il y en avoit quelques-uns qui récitoient déjà sans rougir & sans se défaire celui de Destin entr'autres faisoit assez bien & entendoit assez ce qu'il disoit, & avoit de l'esprit. Mademoiselle de l'Etoile & la fille de Mademoiselle de la Caverne, récitoient les premiers rôles. La Caverne représentoit les Reines & les Meres, & jouoit à la farce. Ils avoient de plus un Poëte, ou plutôt un Auteur; car toutes les boutiques d'Epicier du Royaume étoient pleines de ses œuvres, tant en vers qu'en prose. Ce bel esprit s'étoit donné à la Troupe quasi malgré elle; & parce qu'il ne partageoit point, & mangeoit

mangeoit quelque argent avec les Comédiens , on lui donnoit les derniers rôles , dont il s'acquittoit très-mal. On voyoit bien qu'il étoit amoureux de l'une des deux Comédiennes ; mais il étoit si discret , quicu'un peu fou , qu'on n'avoit pû découvrir encore laquelle des deux il devoit suborner , sous espérance de l'immortalité. Il menaçoit les Comédiens de quantité de Pieces ; mais il leur avoit fait grace jusqu'alors. On sçavoit seulement par conjecture qu'il en faisoit une intitulée Martin Luther , dont on avoit trouvé un cahier , qu'il avoit pourtant désavoué , quoiqu'il fût de son écriture. Quand nos Comédiens arriverent , la chambre des Comédiennes étoit déjà pleine des plus échauffés godelureaux de la Ville , dont quelques-uns étoient déjà refroidis du maigre accueil qu'on leur avoit fait. Ils parloient tous ensemble de la Comédie , des bons Vers , des Auteurs , & des Romans : jamais on n'oüit plus de bruit en une chambre , à moins que d'y quereller. Le Poëte sur tous les autres , environné de deux ou trois qui devoient être les beaux esprits de

la Ville , se tuoit de leur dire qu'il avoit vû Corneille , qu'il avoit fait la débauche avec Saint-Amant & Beys , & qu'il avoit perdu un bon ami en feu Rotrou. Mademoiselle de la Caverne & Mademoiselle Angélique sa fille , arrangeoient leurs hardes avec une aussi grande tranquillité , que s'il n'y eût eu personne dans la chambre. Les mains d'Angélique étoient quelquefois ferrées ou baissées ; car les Provinciaux sont fort endemenés & patineurs : mais un coup de pied dans l'os des jambes , un soufflet , ou un coup de dent , selon qu'il étoit à props , la délivroient bien-tôt de ces galans à toute outrance. Ce n'est pas qu'elle fût dévergondée ; mais son humeur enjouée & libre l'empêchoit d'observer beaucoup de cérémonies ; d'ailleurs elle avoit de l'esprit , & étoit très-honnête fille. Mademoiselle de l'Etoile étoit d'une humeur toute contraire ; il n'y avoit pas au monde une fille plus modeste , & d'une humeur plus douce ; & elle fut lors si complaisante , qu'elle n'eut pas la force de chasser tous ces gracieux hors de sa chambre , quoiqu'elle souffrit beau-

coup au pied qu'elle s'étoit démis, & qu'elle eût grand besoin d'être en repos. Elle étoit toute habillée sur un lit, environnée de quatre ou cinq des plus doucereux, étourdie de quantité d'équivoques, qu'on appelle pointes dans les Provinces, & souriant bien souvent à des choses qui ne lui plaisoient gueres. Mais c'est une des grandes incommodités du métier, laquelle jointe à celle d'être obligée de pleurer & de rire, lorsque l'on a envie de faire toute autre chose, diminue beaucoup le plaisir qu'ont les Comédiens, d'être quelquefois Empereurs & Impératrices, & être appelés beaux comme le jour, quand il s'en faut plus de la moitié, & jeune beauté, bien qu'ils ayent vieilli sur le Théâtre, & que leurs cheveux & leurs dents fassent une partie de leurs hardes. Il y a bien d'autres choses à dire sur ce sujet; mais il faut les ménager, & les placer en divers endroits de mon Livre pour diversifier. Revenons à la pauvre Mademoiselle de l'Etoile, obsédée de Provinciaux, la plus incommode nation du monde, tous grands parleurs, quelques-uns très-imper-

tinens , & entre lesquels il s'en trouvoit de nouvellement fortis du Collége. Il y avoit entr'autres un petit homme veuf , Avocat de profession , qui avoit une petite Charge dans une petite Jurisdiction voisine. Depuis la mort de sa petite femme , il avoit menacé les femmes de la Ville de se remarier , & le Clergé de la Province de se faire Prêtre , & même de se faire Prélat à beaux Sermons comptans. C'étoit le plus grand petit fou qui ait couru les champs depuis Roland. Il avoit étudié toute sa vie ; & quoique l'étude aille à la connoissance de la vérité , il étoit menteur comme un valet , présomptueux & opiniâtre comme un pédant , & assez mauvais Poëte pour être étouffé , s'il y avoit de la police dans le Royaume. Quand le Destin & ses compagnons entrerent dans la chambre , il s'offrit de leur lire , sans leur donner le tems de se reconnoître , une piece de sa façon , intitulée les faits & gestes de Charlemagne en vingt-quatre journées. Cela fit dresser les cheveux en la tête à tous les assistans ; & le Destin qui conserva un peu de jugement , dans l'épouvante géné-

rale où la proposition avoit mis la compagnie , lui dit en souriant , qu'il n'y avoit pas apparence de lui donner audience devant le souper. Et bien , ce dit - il , je m'en vais vous conter une histoire tirée d'un Livre Espagnol qu'on m'a envoyé de Paris , dont je veux faire une Piece dans les regles. On changea de discours deux ou trois fois, pour se garantir d'une histoire que l'on croyoit devoir être une imitation de Peau d'Ane : mais le petit homme ne se rebuta point , & à force de recommencer son histoire autant de fois que l'on l'interrompoit , il se fit donner audience , dont on ne se repentit point, parce que l'histoire se trouva assez bonne , & démentit la mauvaise opinion que l'on avoit de tout ce qui venoit de Ragotin ; c'étoit le nom du godenot. Vous allez voir cette histoire dans le suivant Chapitre , non telle que la conta Ragotin , mais comme je la pourrai conter d'après un des auditeurs qui me l'a apprise. Ce n'est donc pas Ragotin qui parle , c'est moi.



CHAPITRE IX.

Histoire de l'Amante invisible.

DOM Carlos d'Arragon étoit un jeune Gentilhomme de la maison dont il portoit le nom. Il fit des merveilles de sa personne dans les spectacles publics que le Viceroi de Naples donna au peuple, aux noces de Philippe second, troisiéme, ou quatriéme, car je ne sai pas lequel. Le lendemain d'une course de bague dont il avoit remporté l'honneur, le Viceroi permit aux Dames d'aller par la Ville déguisées, & de porter des masques à la Françoisé pour la commodité des étrangères, que ces réjouissances avoient attirées dans la Ville. Ce jour-là Dom Carlos s'habilla le mieux qu'il put, & se trouva avec quantité d'autres tireurs des cœurs dans l'Eglise de la galanterie. On profane les Eglises en ces pays-là aussi-bien qu'au nôtre, & le Temple de Dieu sert de rendez-vous aux godelureaux & aux coquettes, à la honte de ceux qui

ont la maudite ambition d'achalander leurs Eglises , & de s'ôter la pratique les uns aux autres : on y devroit donner ordre , & établir des chasse-godelureaux & des chasse-coquettes dans les Eglises , comme des chasse-chiens & des chasse-chiennes. On dira ici de quoi je me mêle ; vraiment on en verra bien d'autres. Sçache le sot qui s'en scandalise , que tout homme est sot en ce bas monde , aussi bien que menteur , les uns plus , les autres moins ; & moi qui vous parle , peut être plus sot que les autres , quoique j'aye plus de franchise à l'avouer ; & que mon Livre n'étant qu'un ramas de sottises , j'espere que chaque sot y trouvera un petit caractere de ce qu'il est , s'il n'est trop aveuglé de l'amour propre. Dom Carlos donc , pour reprendre mon conte , étoit dans une Eglise avec quantité d'autres Gentilshommes Italiens & Espagnols , qui se miroient dans leurs belles plumes comme des paons , lorsque trois Dames masquées l'accosterent au milieu de tous ces Cupidons déchainés , l'une desquelles lui dit ceci , ou quelque chose qui en approche ; Seigneur

Dom Carlos, il y a une Dame en cette Ville à qui vous êtes bien obligé : dans tous les combats de barriere & toutes les courses de bague, elle vous a souhaité d'en remporter l'honneur, comme vous avez fait. Ce que je trouve de plus avantageux en ce que vous me dites, répondit Dom Carlos, c'est que je l'apprends de vous, qui paroissez une Dame de mérite ; & je vous avoue que si j'eusse espéré que quelque Dame se fût déclarée pour moi, j'aurois apporté plus de soin que je n'ai fait à mériter son approbation. La Dame inconnue lui dit qu'il n'avoit rien oublié de tout ce qui le pouvoit faire paroître un des plus adroits hommes du monde ; mais qu'il avoit fait voir par ses livrées de noir & de blanc, qu'il n'étoit point amoureux. Je n'ai jamais bien sçu ce que signifioient les couleurs, répondit Dom Carlos ; mais je sçai bien que c'est moins par insensibilité que je n'aime point, que par la connoissance que j'ai que je ne mérite pas d'être aimé. Ils se dirent encore cent belles choses que je ne vous dirai point, parce que je ne les sçai pas, & que je n'ai
garde

garde de vous en composer d'autres, de peur de faire tort à Dom Carlos & à la Dame inconnue, qui avoient bien plus d'esprit que je n'en ai, comme j'ai sçu depuis peu d'un honnête Napolitain qui les a connus l'un & l'autre. Tant y a que la Dame masquée déclara à Dom Carlos, que c'étoit elle qui avoit eu inclination pour lui. Il demanda à la voir : elle lui dit qu'il n'en étoit pas encore là, qu'elle en chercheroit les occasions; & que pour lui témoigner qu'elle ne craignoit point de se trouver avec lui seul à seul, elle lui donnoit un gage. En disant cela, elle découvrit à l'Espagnol la plus belle main du monde, & lui présenta une bague, qu'il reçut, si surpris de l'avanture, qu'il oublia quasi à lui faire la révérence, lorsqu'elle le quitta. Les autres Gentilshommes qui s'étoient éloignés de lui par discrétion, s'en approcherent. Il leur conta ce qui lui étoit arrivé, & leur montra la bague qui étoit d'un prix assez considérable. Chacun dit là-dessus ce qu'il en croyoit, & Dom Carlos demeura aussi piqué de la Dame inconnue, que s'il l'eût vûe au visage ; tant

l'esprit a de pouvoir sur ceux qui en ont. Il fut bien huit jours sans avoir de nouvelles de la Dame ; & je n'ai jamais sçû s'il s'en inquiéta bien fort. Cependant il alloit tous les jours se divertir chez un Capitaine d'Infanterie, où plusieurs hommes de condition s'assembloient souvent pour jouer. Un soir qu'il n'avoit point joué , & qu'il se retiroit de meilleure heure qu'il n'avoit accoutumé, il fut appelé par son nom d'une chambre basse d'une grande maison. Il s'approcha de la fenêtre , qui étoit grillée , & reconnut à la voix que c'étoit son Amante invisible, qui lui dit d'abord : Approchez - vous , Dom Carlos , je vous attends ici pour vuider le différend que nous avons ensemble. Vous n'êtes qu'une fanfaronne , lui dit Dom Carlos ; vous défiez avec insolence , & vous vous cachez huit jours , pour ne paroître qu'à une fenêtre grillée. Nous nous verrons de plus près quand il en sera tems , lui dit-elle : ce n'est point faute de cœur que j'ai différé de me trouver avec vous ; j'ai voulu vous connoître devant que de me laisser voir. Vous sçavez que dans les combats

assignés, il se faut battre avec des armes pareilles : si votre cœur n'étoit pas aussi libre que le mien, vous vous batteriez avec avantage ; & c'est pour cela que j'ai voulu m'informer de vous. Et qu'avez-vous appris de moi, lui dit Dom Carlos ? Que nous sommes assez l'un pour l'autre, répondit la Dame invisible. Dom Carlos lui dit que la chose n'étoit pas égale ; car, ajoûta-t-il, vous me voyez, & sçavez qui je suis ; moi je ne vous vois point, & ne sçai qui vous êtes. Quel jugement pensez-vous que je puisse faire du soin que vous apportez à vous cacher ? On ne se cache guere quand on n'a que de bons desseins ; & on peut aisément tromper une personne qui ne se tient pas sur ses gardés : mais on ne la trompe pas deux fois. Si vous vous servez de moi pour donner de la jalousie à un autre, je vous avertis que je n'y suis pas propre, & que vous ne devez pas vous servir de moi à autre chose qu'à vous aimer. Avez-vous assez fait de jugemens téméraires, lui dit l'Invisible ? Ils ne sont pas sans apparence, répondit Dom Carlos. Sçachez, lui dit-elle, que je suis

très-véritable, que vous me reconnoîtrez telle dans tous les procédés que nous aurons ensemble, & que je veux que vous le foyez aussi. Cela est juste, lui dit Dom Carlos : mais il est juste aussi que je vous voie, & que je sçache qui vous êtes. Vous le sçaurez bien-tôt, lui dit l'Invisible, & cependant espérez sans impatience ; c'est par-là que vous pouvez mériter ce que vous prétendez de moi, qui vous assure, afin que votre galanterie ne soit pas sans fondement & sans espoir de récompense, que je vous égale en condition, & que j'ai assez de bien pour vous faire vivre avec autant d'éclat que le plus grand prince du Royaume ; que je suis jeune, que je suis plus belle que laide ; & pour de l'esprit, vous en avez trop pour n'avoir pas découvert si j'en ai ou non. Elle se retira en achevant ces paroles, laissant Dom Carlos la bouche ouverte & prêt à répondre, si surpris de sa brusque déclaration, si amoureux d'une personne qu'il ne voyoit point, & si embarrassé de ce procédé étrange, qui pouvoit aller à quelque tromperie, que sans sortir d'une place il

fut un grand quart-d'heure à faire divers jugemens sur une aventure si extraordinaire. Il sçavoit bien qu'il y avoit plusieurs Princesses & Dames de condition dans Naples ; mais il sçavoit bien aussi qu'il y avoit force Courtisanes affamées , fort âpres après les étrangers , grandes friponnes , & d'autant plus dangereuses, qu'elles étoient belles. Je ne vous dirai point exactement s'il avoit soupé, & s'il se coucha sans manger, comme font quelques faiseurs de Romans , qui reglent toutes les heures du jour de leur Héros , les font lever de bon matin , conter leur histoire jusqu'à l'heure du dîner , dîner fort légèrement , & après dîner reprendre leur histoire , ou s'enfoncer dans un bois pour y parler tous seuls , si ce n'est quand ils ont quelque chose à dire aux arbres & aux rochers ; à l'heure de souper, se trouver à point nommé dans le lieu où l'on mange, où ils soupirent & rêvent au lieu de manger , & puis s'en vont faire des châteaux en Espagne sur quelque terrasse qui regarde la mer, tandis qu'un Ecuyer révèle que son maître est un tel , fils d'un Roi tel , & qu'il

n'y a pas un meilleur Prince au monde ; & qu'encore qu'il soit pour lors le plus beau des mortels, qu'il étoit encore toute autre chose devant que l'amour l'eût défiguré. Pour revenir à mon histoire, Dom Carlos se trouva le lendemain à son poste. L'Invisible étoit déjà au sien. Elle lui demanda s'il n'avoit pas été bien embarrassé de la conversation passée, & s'il n'étoit pas vrai qu'il avoit douté de tout ce qu'elle avoit dit. Dom Carlos, sans répondre à sa demande, la pria de lui dire quel danger il y avoit pour elle à ne se montrer point, puisque les choses étoient égales de part & d'autre, & que leur galanterie ne se proposoit qu'une fin qui seroit approuvée de tout le monde. Le danger y est tout entier, comme vous le sçauvez avec le tems, lui dit l'Invisible ; contentez-vous, encore un coup, que je suis véritable, & que dans la relation que je vous ai faite de moi-même, j'ai été très-modeste. Dom Carlos ne la pressa pas davantage. Leur conversation dura encore quelque tems ; ils s'entredonnerent de l'amour encore plus qu'ils n'avoient fait, & se

séparèrent avec promesse de part & d'autre de se trouver tous les jours à l'assignation. Le jour d'après il y eut un grand bal chez le Viceroy. Dom Carlos espéra d'y reconnoître son Invisible, & tâcha cependant d'apprendre à qui étoit la maison où l'on lui donnoit de si favorables audiences. Il apprit des voisins que la maison étoit à une vieille Dame fort retirée, veuve d'un Capitaine Espagnol, & qu'elle n'avoit ni filles ni nieces. Il demanda à la voir : elle lui fit dire que depuis la mort de son mari elle ne voyoit personne; ce qui l'embarraffa encore davantage. Dom Carlos se trouva le soir chez le Viceroy, où vous pouvez penser que l'assemblée fut fort belle. Il observa exactement entre toutes les Dames de l'assemblée qui pouvoit être son inconnue. Il fit conversation avec celles qu'il put joindre, & n'y trouva pas ce qu'il cherchoit. Enfin il se tint à la fille d'un Marquis, de je ne sçai quel Marquisat; car c'est la chose du monde dont je voudrois le moins jurer, en un tems où tout le monde se marquise de soi-même, je veux dire de son chef. Elle étoit jeune &

belle , & avoit bien quelque chose du ton de voix de celle qu'il cherchoit ; mais à la longue il trouva si peu de rapport entre son esprit & celui de son Invisible , qu'il se repentit d'avoir en si peu de tems assez avancé ses affaires auprès de cette belle personne , pour pouvoir croire sans se flater qu'il n'étoit pas mal avec elle. Ils danserent souvent ensemble ; & le bal étant fini avec peu de satisfaction de Dom Carlos , il se sépara de sa captive , qu'il laissa toute glorieuse d'avoir occupé seule , & en une si belle assemblée , un Cavalier qui étoit envié de tous les hommes , & estimé de toutes les femmes. A la sortie du bal , il s'en alla à hâte en son logis prendre des armes , & de son logis à sa fatale grille , qui n'en étoit pas beaucoup éloignée. Sa Dame qui y étoit déjà , lui demanda des nouvelles du bal , encore qu'elle y eût été. Il lui dit ingénument qu'il avoit dansé plusieurs fois avec une fort belle personne , & qu'il l'avoit entretenue tant que le bal avoit duré. Elle lui fit là-dessus plusieurs questions , qui découvrirent assez qu'elle étoit jalouse. Dom Carlos de son côté lui

it connoître qu'il avoit quelque scrupule, de ce qu'elle ne s'étoit point trouvée au bal, & que cela le faisoit douter de sa condition. Elle s'en apperçut, & pour lui remettre l'esprit en repos, jamais elle ne fut si charnante, & elle le favorisa autant que l'on le peut en une conversation qui se fait au travers d'une grille, jusqu'à lui promettre qu'elle lui seroit bien-tôt visible. Ils se séparèrent là-dessus, lui fort en doute s'il la devoit croire, & elle un peu jalouse de la belle personne qu'il avoit entretenue tant que le bal avoit duré. Le lendemain Dom Carlos étant allé ouïr la Messe en je ne sçai quelle Eglise, présenta de l'eau benite à deux Dames masquées qui en vouloient prendre en même tems que lui. La mieux vêtue de ces deux Dames lui dit, qu'elle ne recevoit point de civilité d'une personne à qui elle vouloit faire un éclaircissement. Si vous n'êtes point trop pressée, lui dit Dom Carlos, vous pouvez vous satisfaire tout-à-l'heure. Suivez-moi donc dans la prochaine Chapelle, lui répondit la Dame inconnue. Elle s'y en alla la premiere, & Dom

Carlos la suivit, fort en doute si c'étoit sa Dame, quoiqu'il la vît de même taille, parce qu'il trouvoit quelque différence en leurs voix, celle ci parlant un peu gras. Voici ce qu'elle lui dit, après s'être enfermée avec lui dans la Chapelle. Toute la Ville de Naples, Seigneur Dom Carlos, est pleine de la haute réputation que vous y avez acquise depuis le peu de tems que vous y êtes, & vous y passez pour un des plus honnêtes hommes du monde : on trouve seulement étrange que vous ne vous foyez point aperçu qu'il y a en cette Ville des Dames de condition & de mérite qui ont pour vous une estime particuliere. Elles vous l'ont témoigné autant que la bienséance le peut permettre ; & bien qu'elles souhaitent ardemment de vous le faire croire, elles aiment pourtant mieux que vous ne l'ayez pas reconnu par insensibilité, que si vous le dissimuliez par indifférence. Il y en a une entr'autres de ma connoissance qui vous estime assez pour vous avertir, au péril de tout ce qu'on en pourra dire, que vos aventures de nuit sont découvertes, que vous vous

engagez imprudemment à aimer ce que vous ne connoissez point ; & puisque votre Maîtresse se cache, qu'il faut qu'elle ait honneur de vous aimer, ou peur de n'être pas assez aimable. Je ne doute point que votre amour & contemplation n'ait pour objet une Dame de grande qualité, & de beaucoup d'esprit, & qu'il ne se soit figuré une Maîtresse toute adorable ; mais, Seigneur Dom Carlos, ne croyez pas votre imagination aux dépens de votre jugement ; défiez-vous d'une personne qui se cache, & ne vous engagez pas plus avant dans ces conversations nocturnes. Mais pourquoi me déguiser davantage ? C'est moi qui suis jalouse de votre hantôme, qui trouve mauvais que vous lui parliez ; & puisque je me suis déclarée, qui vai si bien lui rompre tous ses desseins, que j'emporterai sur elle une victoire que j'ai droit de lui disputer, puisque je ne lui suis point inférieure, ni en beauté, ni en richesses, ni en qualité, ni en tout ce qui rend une personne aimable : profitez de l'avis si vous êtes sage. Elle s'en alla en disant ces dernières paroles, sans donner le tems à

Dom Carlos de lui répondre. Il la voulût suivre ; mais il trouva à la porte de l'Eglise un homme de condition qui l'engagea en une conversation qui dura assez long-tems, & dont il ne se put défendre. Il rêva le reste du jour à cette aventure, & soupçonna d'abord la Damoiselle du bal d'être la dernière Dame masquée qui lui étoit apparue : mais songeant qu'elle lui avoit fait voir beaucoup d'esprit, & se souvenant que l'autre n'en avoit guere, il ne sçut plus ce qu'il en devoit croire, & souhaita quasi de n'être point engagé avec son obscure Maîtresse, pour se donner tout entier à celle qui venoit de le quitter ; mais enfin venant à considérer qu'elle ne lui étoit pas plus connue que son Invisible, de qui l'esprit l'avoit charmé dans les conversations qu'il avoit eues avec elle, il ne balança point dans le parti qu'il devoit prendre, & ne se mit pas beaucoup en peine des menaces qu'on lui avoit faites, n'étant pas homme à être poussé par là. Ce jour-là même il ne manqua pas de se trouver à sa grille à l'heure accoutumée, & il ne manqua pas aussi, au fort de la conversation qu'il

ut avec son invisible, d'être saisi par quatre hommes masqués assez forts pour le désarmer, & le porter quasi à force de bras dans un carrosse qui les attendoit au bout de la rue. Je laisse à penser au Lecteur les injures qu'il leur dit, & les reproches qu'il leur fit, de l'avoir pris à leur avantage. Il essaya même de les gagner par promesses : mais au lieu de les persuader, il ne les obligea qu'à prendre un peu plus garde à lui, & à lui ôter tout-à-fait l'espérance de pouvoir s'aider de son courage & de sa force. Cependant le carrosse alloit toujours au grand trot de quatre chevaux. Il sortit de la Ville & au bout d'une heure il entra dans une superbe maison, dont l'on tenoit la porte ouverte pour le recevoir. Les quatre mascarades descendirent du carrosse avec Dom Carlos, le tenant par-dessous les bras comme un Ambassadeur introduit à saluer le Grand Seigneur. On le monta jusqu'au premier étage avec la même cérémonie, & là deux Damoiselles masquées le vinrent recevoir à la porte d'une grande salle, chacune un flambeau à la main. Les hommes masqués le

laissèrent en liberté, & se retirèrent après lui avoir fait une profonde révérence. Il y a apparence qu'ils ne lui laissèrent ni pistole ni épée, & qu'il ne les remercia pas de la peine qu'ils avoient prise à le bien garder. Ce n'est pas qu'il ne fût fort civil; mais on peut bien pardonner un manquement de civilité à un homme surpris. Je ne vous dirai point si les flambeaux que tenoient les Dames étoient d'argent; c'est pour le moins; ils étoient plutôt de vermeil doré cizelé, & la salle étoit la plus magnifique du monde, & si vous voulez, aussi-bien meublée que quelques appartemens de nos Romains, comme le Vaisseau de Zelman dans le Ptolemaïque, le Palais d'Ibrahim dans l'illustre Bassa, ou la chambre où le Roi d'Assyrie reçut Mandane, dans le Cyrus, qui est sans doute, aussi-bien que les autres que j'ai nommés, le Livre du monde le mieux meublé. Représentez-vous donc si notre Espagnol ne fut pas bien étonné de se voir dans ce superbe appartement, avec deux Dames masquées qui ne parloient point, & qui le conduisirent dans une cham-

bre voisine , encore mieux meublée que la sale , où elles le laisserent tout seul. S'il eût été de l'humeur de Dom Quixote , il eût trouvé là de quoi s'en donner jusqu'aux gardes , & il se fût cru pour le moins Espladian ou Amadis ; mais notre Espagnol ne s'en émut non plus que s'il eût été en son Hôtellerie ou Auberge : il est vrai qu'il regretta beaucoup son Invisible, & que songeant continuellement en elle, il trouva cette belle chambre plus triste qu'une prison, que l'on ne trouve jamais belle que par-dehors. Il crut facilement qu'on ne lui vouloit point de mal où l'on l'avoit si bien logé , & ne douta point que la Dame qui lui avoit parlé le jour d'auparavant dans l'Eglise , ne fût la Magicienne de tous ces enchantemens. Il admira en lui-même l'humeur des femmes, & combien tôt elles exécutent leurs résolutions ; & il se résolut aussi de son côté à attendre patiemment la fin de l'avanture, & de garder fidélité à sa Maîtresse de la grille, quelques promesses & quelques menaces qu'on lui pût faire. A quelque tems de là des officiers masqués & fort biens vêtus

vinrent mettre le couvert , & l'on servit en suite le soupé. Tout en fut magnifique ; la musique & les castolettes n'y furent pas oubliées, & notre Dom Carlos, outre le sens de l'odorat & de l'ouïe, contenta aussi celui du goût plus que je n'aurois pensé en l'état où il étoit ; je veux dire qu'il soupa fort bien. Mais que ne peut un grand courage. J'oubliois à vous dire que je crois qu'il se lava la bouche, car j'ai sçu qu'il avoit grand soin de ses dents. La musique dura encore quelque tems après le soupé, & tout le monde s'étant retiré, Dom Carlos se promena long-tems, rêvant à tous ces enchantemens, ou à autre chose. Deux Dames masquées & un Nain masqué, après avoir dressé une superbe toilette, le vinrent deshabiller, sans sçavoir de lui s'il avoit envie de se coucher. Il se soumit à tout ce qu'on voulut : les Dames firent la couverture & se retirèrent ; le Nain le déchaussa ou débotta, & puis le deshabilla. Dom Carlos se mit au lit, & tout cela sans qu'on proférât la moindre parole de part & d'autre. Il dormit assez bien pour un amoureux.

reux ; les oiseaux d'une voliere le réveillèrent au point du jour ; le Nain masqué se présenta pour le servir , & lui fit prendre le plus beau linge du monde, le mieux blanchi , & le plus parfumé. Ne disons point , si vous voulez , ce qu'il fit jusqu'au diner, qui valut bien le souper , & allons jusqu'à la rupture du silence que l'on avoit gardé jusqu'alors. Ce fut une Damoiselle masquée qui le rompit, en lui demandant s'il auroit agréable de voir la Maîtresse du Palais enchanté. Il dit qu'elle seroit la bien-venue. Elle entra bien-tôt après, suivie de quatre Damoiselles fort richement vêtues.

Telle n'est point la Cythérée ,

Quand d'un nouveau feu s'allumant ,

Elle sort pompeuse & parée

Pour la conquête d'un Amant

Jamais notre Espagnol n'avoit vû une personne de meilleure mine que cette Urgande la déconnue. Il en fut si ravi, & si étonné en même tems , que toutes les révérences & les pas qu'il fit en lui donnant la main jusqu'à une chambre prochaine où elle le fit entrer , furent autant de bronclades. Tout

ce qu'il avoit vû de beau dans la sale & dans la chambre dont je vous ai déjà parlé, n'étoit rien en comparaison de ce qu'il trouva en celle-ci ; & tout cela recevoit encore du lustre de la Dame masquée. Ils passerent sur la plus riche estrade que l'on ait jamais vüe, depuis qu'il y a des estrades au monde. L'Espagnol y fut mis en un fauteuil, en dépit qu'il en eût ; & la Dame s'étant assise sur je ne sçai combien de riches carreaux vis-à-vis de lui, elle lui fit entendre une voix aussi douce qu'un clavecin, en lui disant à-peu-près ce que je vais vous dire ; Je ne doute point, Seigneur Dom Carlos, que vous ne soyez fort surpris de tout ce qui vous est arrivé depuis hier en ma maison ; & si cela n'a pas fait grand effet sur vous, au moins aurez-vous vû par-là que je sçai tenir ma parole ; & par ce que j'ai déjà fait vous aurez pû juger de tout ce que je suis capable de faire. Peut-être que ma rivale par ses artifices, & par le bonheur de vous avoir attaqué la première, s'est déjà rendue maitresse absolue de la place que je lui dispute en votre cœur ; mais une femme ne se

rébute pas du premier coup ; & si ma fortune, qui n'est pas à mépriser, & tout ce que l'on peut posséder avec moi, ne vous peuvent persuader de m'aimer, j'aurai la satisfaction de ne m'être point cachée par honte, ou par finesse, & d'avoir mieux aimé me faire mépriser par mes défauts, que me faire aimer par mes artifices. En disant ces dernières paroles, elle se démasqua, & fit voir à Dom Carlos les Cieux ouverts, ou si vous voulez, le Ciel en petit, la plus belle tête du monde, soutenue par un corps de la plus riche taille qu'il eût jamais admirée ; enfin tout cela joint ensemble, une personne toute divine. A la fraîcheur de son visage, on ne lui eût pas donné plus de seize ans ; mais à je ne sai quel air galant & majestueux tout ensemble que les jeunes personnes n'ont pas encore, on connoissoit qu'elle pouvoit être en sa vingtième année. Dom Carlos fut quelque tems sans lui répondre, se fâchant quasi contre sa Dame Invisible, qui l'empêchoit de se donner tout entier à la plus belle personne qu'il eût jamais vûe, & hésitant en ce qu'il devoit dire & en ce qu'il devoit

faire. Enfin après un combat intérieur, qui dura assez long tems pour mettre en peine la Dame du palais enchanté, il prit une forte résolution de ne lui point cacher ce qu'il avoit dans l'ame; & ce fut sans doute une des plus belles actions qu'il eût jamais faites. Voici la réponse qu'il lui fit, que plusieurs personnes ont trouvée bien çrue. Je ne vous puis nier, Madame, que je ne fusse trop heureux de vous plaire, si je le pouvois être assez pour vous pouvoir aimer. Je voi bien que je quitte la plus belle persome du monde pour une autre, qui ne l'est peut-être que par mon imagination: mais, Madame, m'auriez-vous trouvé digne de votre affection, si vous m'aviez cru capable d'être infidele? & pourrois je être fidele, si je vous pouvois aimer? plaignez-moi donc, Madame, sans me blâmer, ou plutôt plaignons-nous ensemble, vous de ne pouvoir obtenir ce que vous desirez, & moi de ne voir point ce que j'aime. Il dit cela d'un air si triste, que la Dame put aisément remarquer qu'il parloit selon ses véritables sentimens. Elle n'oublia rien de ce qui le pouvoit

persuader : il fut sourd à ses prieres , & ne fut point touché de ses larmes. Elle revint à la charge plusieurs fois ; à bien attaqué bien défendu. Enfin elle en vint aux injures & aux reproches , & lui dit

*Tout ce que fait dire la rage ,
Quand elle est maîtresse des sens.*

Et le laissa-là , non pas pour reverdir , mais pour maudire cent fois son malheur , qui ne lui venoit que de trop de bonnes fortunes. Une Damoiselle lui vint dire un peu après , qu'il avoit la liberté de s'aller promener dans le jardin. Il traversa tous ces beaux appartemens sans trouver personne, jusqu'à l'escalier , au bas duquel il vit dix hommes masqués qui gardoient la porte , armés de peruisannes & de carabines. Comme il traversoit la cour pour s'aller promener dans ce jardin , qui étoit aussi beau que le reste de la maison , un de ces archers de la garde passa à côté de lui sans le regarder , & lui dit , comme ayant peur d'être oui , qu'un vieux Gentilhomme l'avoit chargé d'une lettre pour lui , & qu'il avoit promis de la lui donner en main propre , quoi qu'il y allât de

sa vie s'il étoit découvert ; mais qu'un présent de vingt pistoles, & la promesse d'autant, lui avoit fait tout hasarder. D. Carlos lui promit d'être secret, & entra vîtement dans le jardin pour lire cette lettre.

*D*epuis que je vous ai perdu, vous avez pu juger de la peine où je suis, par celle où vous devez être, si vous m'aimez autant que je vous aime. Enfin je me trouve un peu consolée depuis que j'ai decouvert le lieu où vous êtes. C'est la Princesse Porcia qui vous a enlevé: elle ne considère rien quand il y va de se contenter, & vous n'êtes pas le premier Reñaud de cette dangereuse Armide. Mais je romprai tous ses enchantemens, & vous tirerai bientôt d'entre ses bras, pour vous donner entre les miens ce que vous méritez, si vous êtes aussi constant que je le souhaite.

LA DAME INVISIBLE.

Dom Carlos fut si ravi d'apprendre des nouvelles de sa Dame, dont il étoit véritablement amoureux, qu'il baisa cent fois la lettre, & revint trouver à la porte du jardin celui qui la lui avoit donnée, pour le récompenser d'un diamant qu'il avoit au

oigt. Il se promena encore quelque tems
 ans le jardin, ne se pouvant assez étonner
 e cette Princesse Porcia, dont il avoit sou-
 ent oui parler comme d'une jeune Dame
 rt riche, & pour être de l'une des meil-
 ures maisons du Royaume: & comme il
 oit fort vertueux, il conçut une telle aver-
 on pour elle, qu'il résolut au péril de sa
 e de faire tout ce qu'il pourroit pour se
 rer hors de sa prison. Au sortir du jardin
 trouva une Damoiselle démasquée, car on
 e se masquoit plus dans le palais, qui lui
 enoit demander s'il auroit agréable que sa
 faitresse mangeât ce jour-là avec lui. Je
 ous laisse à penser s'il dit qu'elle seroit la
 ien venue. On servit quelque tems après
 our souper ou pour dîner, car je ne me
 uviens plus lequel ce doit être. Porcia y
 arut plus belle, je vous ai tantôt dit que
 a Cythérée, il n'y a point d'inconvénient
 e dire ici, pour diversifier, plus belle que
 e jour ou que l'aurore. Elles fut toute char-
 nante tandis qu'ils furent à table, & fit
 aroître tant d'esprit à l'Espagnol, qu'il eut
 n secret déplaisir de voir en une Dame de

si grande condition, tant d'excellentes qualités si mal employées. Il se contraignit le mieux qu'il put pour paroître de belle humeur, quoiqu'il songeât continuellement à son Inconnue, & qu'il brûlât d'un violent desir de se revoir à sa grille. Aussi-tôt qu'on eut desservi, on les laissa seuls; & Don Carlos ne parlant point, ou par respect, ou pour obliger la Dame de parler la première elle rompit le silence en ces termes: Je ne sçai si je dois espérer quelque chose de la gaieté que je pense avoir remarquée sur votre visage, & si le mien que je vous ai fait voir ne vous a point semblé assez beau pour vous faire douter si celui que l'on vous cache est plus capable de vous donner de l'amour. Je n'ai point déguisé ce que je vous ai voulu donner, parce que je n'ai point voulu que vous vous puissiez repentir de l'avoir reçu; & quoiqu'une personne accoutumée à recevoir des prières, se puisse aisément offenser d'un refus, je n'aurai aucun ressentiment de celui que j'ai déjà reçu de vous, pourvû que vous le répariez, en me donnant ce que je croi mieux mériter que

que votre Invisible. Faites-moi donc sçavoir votre dernière résolution, afin que si elle n'est pas à mon avantage, je cherche dans la mienne des raisons assez fortes pour combattre celles que je pense avoir eues de vous aimer. Dom Carlos attendit quelque tems qu'elle reprit la parole; & voyant qu'elle ne parloit plus, & que les yeux baissés contre terre, elle attendoit l'arrêt qu'il alloit prononcer, il suivit la résolution qu'il avoit déjà prise de lui parler franchement, & de lui ôter toute sorte d'espérance qu'il pût jamais être à elle. Voici comme il s'y prit: Madame, devant que de répondre à ce que vous voulez sçavoir de moi, il faut qu'avec la même franchise que vous voulez que je parle, vous me découvriez sincèrement vos sentimens sur ce que je vais vous dire. Si vous aviez obligé une personne à vous aimer, ajouta-t-il, & que par toutes les faveurs que peut accorder une Dame, sans faire tort à sa vertu, vous l'eussiez obligé à vous jurer une fidélité inviolable, ne le tienderiez-vous pas pour le plus lâche & le plus traître de

tous les hommes , s'il manquoit à ce qu'il vous auroit promis ? Et ne serois-je pas ce lâche & ce traître , si je quittois pour vous une personne qui doit croire que je l'aime ? Il alloit mettre quantité de beaux argumens en forme pour la convaincre , mais elle ne lui en donna pas le tems ; elle se leva brusquement, en lui disant qu'elle voyoit bien où il en vouloit venir ; qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'admirer sa constance, quoiqu'elle fût si contraire à son repos ; qu'elle le remettoit en liberté ; & que s'il la vouloit obliger , il attendroit que la nuit fût venue , pour s'en retourner de la même façon qu'il étoit venu. Elle tint son mouchoir devant ses yeux tandis qu'elle parla ; comme pour cacher ses larmes , & laissant l'Espagnol un peu interdit , & pourtant ravi de joie de se voir en liberté , qu'il n'eût pû la cacher , quand il eût été le plus grand hypocrite du monde ; & je croi que si la Dame y eût pris garde , elle n'eût pû s'empêcher de le quereller. Je ne sçai si la nuit fut longue à venir ; car , comme je vous ai déjà dit , je ne prens plus la peine

de remarquer ni le tems ni les heures : vous sçavez feu'ement qu'elle vint, & qu'il se mit en un carrosse fermé, qui le laissa en son logis après un assez long chemin. Comme il étoit le meilleur maître du monde, ses valets penserent mourir de joie quand ils le virent, & l'étoufferent à force de l'embrasser ; mais ils n'en jouirent pas long-tems. Il prit des armes, & accompagné de deux des siens, qui n'étoient pas gens à se laisser battre, il alla vite à sa grille, & si vite, que ceux qui l'accompagnoient eurent bien de la peine à le suivre. Il n'eut pas plûtôt fait le signal accoutumé, que sa Déesse invisible se communiqua à lui. Ils se dirent mille choses si tendres, que j'en ai les larmes aux yeux toutes les fois que j'y pense. Enfin l'Invisible lui dit qu'elle venoit de recevoir un déplaisir sensible dans la maison où elle étoit, qu'elle avoit envoyé querir un carrosse pour en sortir ; & parce qu'il seroit long-tems à venir, & que le sien pourroit être plûtôt prêt, qu'elle le prioit de l'envoyer querir, pour la mener en un lieu où elle ne lui ca-

cheroit plus son visage. L'Espagnol ne se fit pas dire la chose deux fois ; il courut comme un fou à ses gens , qu'il avoit laissés au bout de la rue , & envoya querir son carrosse. Le carrosse venu , l'Invisible tint sa parole , & se mit dedans avec lui. Elle conduisit le carrosse elle-même , enseignant au cocher le chemin qu'il devoit prendre , & le fit arrêter auprès d'une grande maison , dans laquelle il entra à la lueur de plusieurs flambeaux qui furent allumés à leur arrivée. Le Cavalier monta avec la Dame par un grand escalier dans une salle haute , où il ne fut pas sans inquiétude , voyant qu'elle ne se démasquoit point encore. Enfin plusieurs Demoiselles richement parées les étant venues recevoir chacune un flambeau à la main , l'Invisible ne le fut plus , & ôtant son masque , fit voir à Dom Carlos que la Dame de la grille & la Princesse Porcia n'étoient qu'une même personne. Je ne vous représenterai point l'agréable surprise de Dom Carlos. La belle Napolitaine lui dit qu'elle l'avoit enlevé une seconde fois pour sçavoir sa

derniere résolution ; que la Dame de la grille lui avoit cédé les prétentions qu'elle avoit sur lui ; & ajouta ensuite cent choses aussi galantes que spirituelles. Dom Carlos se jetta à ses pieds , embrassa ses genoux , & lui pensa manger les mains à force de les baiser ; s'exemptant par-là de lui dire toutes les impertinences que l'on dit quand on est trop aise. Après que ces premiers transports furent passés , il se servit de tout son esprit & de toute sa cajolerie pour exagérer l'agréable caprice de sa maîtresse , & s'en acquitta en des façons de parler si avantageuses pour elle , qu'elle en fut encore plus assurée de ne s'être point trompée en son choix. Elle lui dit qu'elle ne s'étoit pas voulu fier à une autre personne qu'à elle même , d'une chose sans laquelle elle n'eût jamais pû l'aimer , & qu'elle ne se fût jamais donnée à un homme moins constant que lui. Là-dessus les parens de la Princesse Porcia, ayant été avertis de son dessein , arriverent. Comme ils étoient des principaux du Royaume , & Dom Carlos homme de condition , on n'a-

voit pas eu grande peine à avoir dispense de l'Archevêque pour leur mariage. Ils furent mariés la même nuit par le Curé de la Paroisse, qui étoit un bon Prêtre, & grand Prédicateur ; & cela étant, il ne faut pas demander s'il fit une belle exhortation. On dit qu'ils se leverent bien tard le lendemain ; ce que je n'ai pas grand'peine à croire. La nouvelle en fut bien-tôt divulguée, dont le Viceroi, qui étoit proche parent de Dom Carlos, fut si aise, que les réjouissances publiques recommencerent dans Naples, où l'on parle encore de Dom Carlos d'Arragon & de son Amante invisible.

C H A P I T R E X.

Comment Ragotin eut un coup de busc sur les doigts.

L'HISTOIRE de Ragotin fut suivie de l'applaudissement de tout le monde ; il en devint aussi fier que si elle eût été de son invention ; & cela ajouté à son

orgueil naturel, il commença à traiter les Comédiens de haut en bas; & s'approchant des Comédiennes, leur prit les mains sans leur consentement, voulut un peu patiner; galanterie provinciale, qui tient plus du fatyre que de l'honnête homme. Mademoiselle de l'Etoile se contenta de retirer ses mains blanches d'entre les siennes crasseuses & velues; & sa compagne Mademoiselle Angélique, lui déchargea un grand coup de busc sur les doigts. Il les quitta sans rien dire, tout rouge de dépit & de honte, & rejoignit la compagnie, où chacun parloit de toute sa force, sans entendre ce que disoient les autres. Rago-
tin en fit taire la plus grande partie, tant il haussa sa voix, pour leur demander ce qu'ils disoient de son histoire. Un jeune homme, dont j'ai oublié le nom, lui répondit qu'elle n'étoit pas à lui plutôt qu'à un autre, puisqu'il l'avoit prise dans un Livre; & en disant cela il en fit voir un qui sortoit à demi hors de la pochette de Rago-
tin, & s'en saisit brusquement. Rago-
tin lui égratigna toutes les mains pour le ra-

voir : mais malgré Ragotin , il le mit entre les mains d'un autre , que Ragotin faisoit aussi vainement que le premier , le Livre ayant déjà convolé en troisieme main. Il passa de la même façon en cinq ou six mains différentes , lesquelles Ragotin ne put atteindre , parce qu'il étoit le plus petit de la compagnie. Enfin s'étant allongé cinq ou six fois fort inutilement , ayant déchiré autant de manchettes & égratigné autant de mains , & le Livre se promenant toujours dans la moyenne région de la chambre , le pauvre Ragotin qui vit que tout le monde s'éclatoit de rire à ses dépens , se jeta tout furieux sur le premier auteur de sa confusion , & lui donna quelques coups de poing dans le ventre & dans les cuisses , ne pouvant pas aller plus haut. Les mains de l'autre , qui avoient l'avantage du lieu , tomberent à plomb cinq ou six fois sur le haut de sa tête , & si pesamment , qu'elle entra dans son chapeau jusqu'au menton , dont le pauvre petit homme eut le siège de la raison si ébranlé , qu'il ne sçavoit plus où il étoit. Pour der-

nier accablement, son adverfaire en le quittant lui donna un coup de pied au haut de la tête, qui le fit aller cheoir sur le cul aux pieds des Comédiennes, après une rétrogradation fort précipitée. Représentez-vous, je vous prie, quelle doit être la fureur d'un petit homme, plus glorieux lui seul que tous les Barbiers du Royaume, en un tems où il se faisoit tout blanc de son épée, c'est-à-dire de son histoire, & devant des Comédiennes dont il vouloit devenir amoureux; car, comme vous verrez tantôt, il ignoroit encore laquelle lui touchoit le plus au cœur. En vérité, son petit corps tombé sur le cul témoigna si bien la fureur de son ame, par les divers mouvemens de ses bras & de ses jambes, qu'encore que l'on ne pût voir son visage, à cause que sa tête étoit emboîtée dans son chapeau, tous ceux de la compagnie jugerent à propos de se joindre ensemble, & de faire comme une barriere entre Rago-tin & celui qui l'avoit offensé, que l'on fit sauter, tandis que les charitables Comédiennes releverent le petit homme, qui

hurloit cependant comme un taureau , dans son chapeau , parce qu'il lui bouchoit le yeux & la bouche , & lui empêchoit la respiration. La difficulté fut de lui ôter Il étoit en forme de pot de beurre , & l'entrée en étant plus étroite que le ventre Dieu sçait si une tête qui y étoit entrée de force , & dont le nez étoit très-grand , e pouvoit sortir comme elle y étoit entrée Ce malheur-là fut cause d'un grand bien car vrai - semblablement il étoit au plus haut point de sa colere , qui eût sans doute produit un effet digne d'elle , si son chapeau qui le suffoquoit , ne l'eût fait songer à sa conservation , plutôt qu'à la destruction d'un autre. Il ne pria point qu'on le secourût , car il ne pouvoit parler : mais quand on vit qu'il portoit vainement ses mains tremblantes à sa tête , pour se libérer , & qu'il frappoit de pieds contre le plancher , de rage qu'il avoit de se rompre inutilement les ongles , on ne songea plus qu'à le secourir Les premiers efforts que l'on fit pour le décoiffer furent si violens , qu'il crut qu'on

il vouloit arracher la tête : enfin , n'en
ouvant plus , il fit signe avec les doigts
u'on coupât son habillement de tête avec
es ciseaux. Mademoiselle de la Caverne
étacha ceux de sa ceinture , & la Rancu-
e , qui fut opérateur de cette belle cure,
près avoir fait semblant de faire l'incision
is-à vis du visage , ce qui ne lui fit pas
ine petite peur , fendit le feutre par der-
iere la tête depuis le bas jusqu'en haut.
Aussi-tôt que l'on eut donné l'air à son vi-
àge , toute la compagnie s'éclata de rire de
e voir aussi bouffi que s'il eût été prêt à
rever , pour la quantité d'esprits qui lui
étoient montés au visage ; & de plus , de
ce qu'il avoit le nez écorché. La chose en
en fut pourtant demeurée-là , si un méchant
railleur ne lui eût dit qu'il lui falloit faire
rentraire son chapeau. Cet avis hors de sai-
son ralluma si bien sa colere , qui n'étoit
pas tout-à fait éteinte , qu'il faisoit un des
chenets de la cheminée , & faisant sem-
blant de le jeter au-travers de toute la
troupe , causa une telle frayeur aux plus
hardis , que chacun tâcha de gagner la por-

te pour éviter le coup de chenet ; tellement qu'ils se presserent si fort , qu'il n'en eut qu'un qui put sortir , encore fut en tombant , ses jambes éperonnées s'étant embarrassées dans celles des autres. Ragotin se mit à rire à son tour ; ce qui rassura tout le monde : on lui rendit son Livre & les Comédiens lui prêtèrent un vieil chapeau. Il s'emporta furieusement contre celui qui l'avoit si maltraité ; mais comme il étoit plus vain que vindicatif , il dit aux Comédiens , comme s'il leur eût promis quelque chose de rare , qu'il vouloit faire une Comédie de son histoire , & que de la façon qu'il la traiteroit , il étoit assuré d'aller d'un seul saut où les autres Poëtes n'étoient parvenus que par degrés. Le Destin lui dit que l'histoire qu'il avoit contée étoit fort agréable , mais qu'elle n'étoit pas bonne pour le Théâtre. Je croi que vous m'en l'apprendrez , dit Ragotin ; ma mere étoit filleule du Poëte Garnier , & moi qui vous parle , j'ai encore chez moi son écritoire. Le Destin lui dit que le Poëte Garnier lui-même n'en viendroit pas à son honneur. E

y trouvez-vous de si difficile , lui de-
 manda Ragotin ? que l'on n'en peut faire
 une Comédie dans les regles sans beaucoup
 de fautes contre la bienséance , & contre
 le jugement , répondit le Destin. Un hom-
 me comme moi peut faire des regles quand
 il voudra , dit Ragotin. Considérez , je
 vous prie , ajouta-t-il , si ce ne seroit pas
 une chose nouvelle & magnifique tout en-
 semble , de voir un grand portail d'Eglise
 au milieu d'un Théâtre devant lequel une
 vingtaine de Cavaliers , tant plus que moins ,
 avec autant de Damoiselles , feroient mil-
 liers de galanteries ; cela raviroit tout le mon-
 de. Je suis de votre avis , continua-t-il ,
 s'il ne faut rien faire contre la bienséan-
 ce ou les bonnes mœurs , & c'est pour
 cela que je ne voudrois pas faire parler
 les Acteurs au-dedans de l'Eglise. Le
 Destin l'interrompit pour lui demander où
 ils pourroient trouver tant de Cavaliers &
 tant de Dames. Et comment fait-on dans
 les Colléges , où l'on fait des batailles , dit
 Ragotin ? J'ai joué à la Fleche la déroute
 au pont de Cé , ajouta-t-il ; plus de cent

foldats du parti de la Reine Mere parure sur le Théâtre , sans ceux de l'armée c Roi , qui étoient encore en plus grand nombre ; & il me souvient qu'à cause d'une grande pluie qui troubla la fête , on dit que toutes les plumes de la Noblesse c pays , que l'on avoit empruntées , n'en releveroient jamais. Destin, qui prenoit plaisir à lui faire dire des choses si judicieuses , lui repartit que les Colleges avoient assez d'écoliers pour cela ; & pour eux qu'ils n'étoient que sept ou huit quand leur troupe étoit bien forte. La Rancune qui ne valoit rien , comme vous sçavez , se mit du côté de Ragotin , pour aider à le jouer & dit à son camarade qu'il n'étoit pas de son avis , qu'il étoit plus vieux Comédien que lui , qu'un portail d'Eglise seroit la plus belle décoration de Théâtre que l'on eût jamais vûe ; & pour la quantité nécessaire de Cavaliers & de Dames , qu'on en loueroit une partie , & l'autre seroit faite de carton. Ce bel expédient de carton de la Rancune fit rire toute la compagnie Ragotin en rit aussi , & jura qu'il le sça

oit bien, mais qu'il ne l'avoit pas voulu
 ire. Et le carrosse, ajouta-t-il, quelle nou-
 eauté seroit-ce en une Comédie? J'ai fait
 utrefois le chien de Tobie, & je fis si
 ien que toute l'assistance en fut ravie: &
 our moi, continua-t-il, si l'on doit juger
 es choses par l'effet qu'elles font dans l'es-
 rit, toutes les fois que j'ai vû jouer Pi-
 ame & Thibé, je n'ai pas tant été tou-
 hé de la mort de Pirame, qu'effrayé du
 lion. La Rancune appuya les raisons de
 Ragozin par d'autres aussi ridicules, & se
 nit par-là si bien en son esprit, que Rago-
 zin l'emmena souper avec lui. Tous les au-
 res importuns laisserent aussi les Comé-
 diens en liberté, qui avoient plus envie de
 souper, que d'entretenir les fainéans de la
 Ville.



CHAPITRE XI.

Qui contient ce que vous verrez, si vous prenez la peine de le lire.

RAGOTIN mena la Rancune dans un cabaret, où il se fit donner tout ce qu'y avoit de meilleur. On a cru qu'il ne l'y mena pas chez lui, à cause que son ordinaire n'étoit pas trop bon : mais je n'en dirai rien, de peur de faire des jugemens téméraires ; & je n'ai point voulu approfondir l'affaire, parce qu'elle n'en vaut pas la peine, & que j'ai des choses à écrire qui sont bien d'une autre conséquence. La Rancune, qui étoit homme de grand discernement, & qui connoissoit d'abord son monde, ne vit pas plutôt servir deux perdrix & un chapon pour deux personnes qu'il se douta que Ragotin ne le traitoit pas si bien pour son seul mérite, ou pour le payer de la complaisance qu'il avoit eue pour lui, en soutenant que son histoire étoit un beau sujet de Théâtre, mais qu'il avoit
quelqu'

quelqu'autre dessein. Il se prépara donc à voir quelque nouvelle extravagance de Ragotin , qui ne découvrit pas d'abord ce qu'il avoit dans l'ame , & continua à parler de son histoire. Il récita force vers satyriques qu'il avoit faits contre la plûpart de ses voisins , contre des cocus qu'il ne nommoit point , & contre des femmes. Il chanta des chansons à boire , & lui montra quantité d'Anagrammes ; car d'ordinaire les rimailleurs , par de semblables productions de leur esprit mal fait , commencent à incommoder les honnêtes gens. La Rancune acheva de le gêner ; il exagéra tout ce qu'il ouit en levant les yeux au Ciel ; il jura comme un homme qui perd , qu'il n'avoit jamais rien vû de plus beau , & fit même semblant de s'arracher les cheveux , tant il étoit transporté. Il lui disoit de tems en tems : vous êtes bien malheureux & nous aussi , que vous ne vous donnez tout entier au Théâtre ; dans deux ans on ne parleroit non plus de Corneille , que l'on fait à cette heure de Hardi. Je ne sçai ce que c'est que de flatter , ajouta-t-il ; mais

pour vous donner courage , il faut que je vous avoue qu'en vous voyant , j'ai bien connu que vous étiez un grand Poëte ; & vous pouvez sçavoir de mes camarades ce que je leur en ai dit. Je ne m'y trompe guere ; je sens un Poëte d'une demi-lieu loin : aussi d'abord que je vous ai vû , vous ai-je connu comme si je vous avois nourri Ragotin avaloit cela doux comme du lait conjointement avec plusieurs verres de vin qui l'environnoient encore plus que les louanges de la Rancune , qui de son côté mangeoit & buvoit d'une grande force , s'écriant de tems en tems : au nom de Dieu Monsieur Ragotin, faites profiter le talent encore un coup , vous êtes un méchant homme de ne vous enrichir pas , & nous aussi. Je brouille un peu de papier aussi-bien que les autres ; mais si je faisois des vers aussi bons la moitié que ceux que vous me venez de lire , je ne serois pas réduit à tirer le diable par la queue , & je vivrois de mes rentes aussi-bien que Mondori. Travaillez donc , Monsieur Ragotin , travaillez ; & si dès cet hyver nous ne jettons de

a poudre aux yeux de Messieurs de l'hôtel de Bourgogne & du Marais, je veux ne monter jamais sur le Théâtre, que je ne me rompe un bras ou une jambe : après cela, je n'ai plus rien à dire, & buvons. Il tint sa parole, & ayant donné double charge à un verre, il porta la santé de Monsieur Ragotin à Monsieur Ragotin même, qui lui fit raison, & renvia de la santé les Comédiennes, qu'il but tête nue, & avec un si grand transport, qu'en remettant son verre sur la table, il en rompit la patte sans s'en aviser ; tellement qu'il tâcha deux ou trois fois de le redresser, pensant l'avoir mis lui-même sur le côté. Enfin il le jetta par-dessus sa tête, & tira la Rancune par le bras afin qu'il y prît garde, pour ne perdre pas la réputation d'avoir cassé un verre. Il fut un peu attristé de ce que la Rancune n'en rit point : mais, comme je vous ai déjà dit, il étoit plutôt animal envieux, qu'animal risible. La Rancune lui demanda ce qu'il disoit de leurs Comédiennes ; le petit homme rougit sans lui répondre ; & la Rancune lui deman-

dant encore la même chose ; enfin bégayant, rougissant, & s'exprimant très-mal il fit entendre à la Rancune qu'une des Comédiennes lui plaisoit infiniment. Et laquelle , lui dit la Rancune ? Le petit homme étoit si troublé d'en avoir tant dit, qu'il répondit, je ne sçai. Ni moi aussi, dit la Rancune. Cela le troubla encore davantage, & lui fit ajouter, tout interdit, c'est... c'est..... Il répéta quatre ou cinq fois le même mot, dont le Comédien s'impatientant, lui dit : vous avez raison, c'est une fort belle fille ; cela acheva de le défaire. Il ne put jamais dire celle à qui il en vouloit, & peut-être qu'il n'en sçavoit rien encore, & qu'il avoit moins d'amour que de vice. Enfin la Rancune lui nommant Mademoiselle de l'Etoile, il dit que c'étoit elle dont il étoit amoureux ; & pour moi je croi que s'il lui eût nommé Angélique, ou sa mere la Caverne, qu'il eût oublié le coup de busc de l'une & l'âge de l'autre, & se seroit donné corps & ame à celle que la Rancune lui auroit nommée, tant le bouquin avoit la conscience troublée. Le Co-

médien lui fit boire un grand verre de vin, qui lui fit passer une partie de sa confusion; & en but un autre de son côté, après lequel il lui dit, parlant bas par mystere & regardant par toute la chambre, quoiqu'il n'y eût personne: vous n'êtes pas blessé à mort, & vous vous êtes adressé à un homme qui vous peut guérir, pourvû que vous en puissiez croire, & que vous soyez secret: ce n'est pas que vous n'entrepreniez une chose bien difficile; Mademoiselle de l'Etoile est une tygresse, & son frere Destin un lion; mais elle ne voit pas toujours des hommes qui vous ressemblent, & je sçai bien ce que je sçai faire: achevons notre vin, & demain il fera jour. Un verre de vin bû de part & d'autre, interrompit quelque tems leur conversation. Ragotin reprit la parole le premier, conta toutes ses perfections & ses richesses, dit à la Rancune qu'il avoit un neveu Commis d'un Financier; que ce neveu avoit fait une grande amitié avec le partisan la Raillerie durant le tems qu'il avoit été au Mans pour établir une maltôte, & voulut faire espé-

rer à la Rancune de lui faire donner une pension pareille à celle des Comédiens du Roi, par le crédit de ce neveu. Il lui dit encore que s'il avoit des parens qui eussent des enfans, il leur feroit donner des bénéfices, parce que sa niece avoit épousé le frere d'une femme qui étoit entretenue du Maître-d'hôtel d'un Abbé de la Province, qui avoit de bons bénéfices à sa collation. Tandis que Ragotin contoit ses prouesses, la Rancune qui s'étoit altéré à force de boire, ne faisoit autre chose qu'emplir les deux verres, qui étoient vidés en même tems, Ragotin n'osant rien refuser de la main d'un homme qui lui devoit faire tant de bien. Enfin à force d'avaler ils s'emplirent. La Rancune n'en fut que plus sérieux, selon sa coutume, & Ragotin en fut si hébété & si pensant, qu'il se pencha sur la table, & s'y endormit. La Rancune appella une servante pour se faire dresser un lit, parce qu'on étoit couché à son hôtellerie. La servante lui dit qu'il n'y auroit point de danger d'en dresser deux, & qu'en l'état où étoit Monsieur

Ragotin, il n'avoit pas besoin d'être veillé. Il ne veilloit pas cependant, & jamais n'a mieux dormi ni ronflé. On mit des raps à deux lits, de trois qui étoient dans la chambre, sans qu'il s'éveillât. Il dit cent injures à la servante, & menaça de la battre, quand elle l'avertit que son lit étoit prêt. Enfin la Rancune l'ayant tourné dans sa chaise devers le feu que l'on avoit allumé pour chauffer les draps, il ouvrit les yeux, & se laissa deshabiller sans rien dire. On le monta sur son lit le mieux que l'on put, & la Rancune se mit dans le sien après avoir fermé la porte. A une heure de ce-là, Ragotin se leva & sortit hors de son lit, je n'ai pas bien sçu pourquoi. Il s'égarait si bien dans la chambre, qu'après en avoir renversé tous les meubles, & s'être renversé lui-même plusieurs fois, sans pouvoir trouver son lit, enfin il trouva celui de la Rancune, & l'éveilla en le découvrant. La Rancune lui demanda ce qu'il cherchoit : je cherche mon lit, dit Ragotin. Il est à la main gauche du mien, dit la Rancune. Le petit yvrogne prit à la droite,

& s'alla fourrer entre la couverture & pailleſſe du troiſieme, qui n'avoit ni mat las ni lit de plume, où il acheva de dormir fort paiſiblement. La Rancune s'habilla devant que Ragotin fût éveillé. Il demanda au petit yvrogne ſi c'étoit par mortification qu'il avoit quitté ſon lit pour dormir ſur une pailleſſe : Ragotin ſoutint qu'il ne s'étoit point levé, & qu'afſurément revenoit des eſprits dans la chambre. eut querelle avec le Cabaretier, qui prit parti de ſa maiſon, & le menaça de le mettre en Juſtice pour l'avoir décriée. Mais n'y a que trop long-tems que je vous ennuie de la débauche de Ragotin; retournons à l'hôtellerie des Comédiens.

CHAPITRE XII.

Combat de nuit.

JE ſuis trop homme d'honneur pour n'avertir pas le Lecteur bénévole, que ſeul eſt ſcandalisé de toutes les badineries qu'il a vûes juſques ici dans le préſent Livre,

fer

fera fort bien de n'en lire pas davantage ; car, en conscience, il n'y verra pas d'autres choses, quand le Livre seroit aussi gros que le Cyrus ; & si par ce qu'il a déjà vû, il a de la peine à se douter de ce qu'il verra, peut-être que j'en suis logé là aussi-bien que lui ; qu'un chapitre attire l'autre, & que je fais dans mon Livre comme ceux qui mettent la bride sur le col de leurs chevaux, & les laissent aller sur leur bonne-foi. Peut-être aussi que j'ai un dessein arrêté, & que sans emplir mon Livre d'exemples à imiter par des peintures d'actions & de choses tantôt ridicules, tantôt blâmables, j'instruirai en divertissant de la même façon qu'un yvrogne donne de l'aversion pour son vice, & peut quelquefois donner du plaisir par les impertinences que lui fait faire son yvrognerie. Finissons la moralité, & reprenons nos Comédiens, que nous avons laissés dans l'hôtellerie. Aussi tôt que leur chambre fut débarrassée, & que Ragotin eut emmené la Rancune, le Portier qu'ils avoient laissé à Tours, entra dans l'hôtellerie, condui-

fant un cheval chargé de bagage. Il se mit à table avec eux, & par sa relation & par ce qu'ils apprirent les uns des autres, on sçut de quelle façon l'Intendant de la Province ne leur avoit pû faire de mal, ayant lui-même bien eu de la peine à se retirer des mains du peuple, lui & ses fusiliers. Le Destin conta à ses camarades de quelle façon il s'étoit sauvé avec son habit à Turque, dont il pensoit représenter le Sultan de Mairret; & qu'ayant appris que la peste étoit à Alençon, il étoit venu au Mans avec la Caverne & la Rancune, & l'équipage que l'on a pû voir dans le commencement de ces très-véritables & très-peu héroïques aventures. Mademoiselle de l'Etoile leur apprit aussi les assistances qu'elle avoit reçues d'une Dame de Tours dont le nom n'est pas venu à ma connoissance, & comme par son moyen elle avoit été conduite jusqu'à un Village proche de Bonnefable, où elle s'étoit démis un pied en tombant de cheval. Elle ajouta qu'ayant appris que la Troupe étoit au Mans, elle s'y étoit fait porter dans la litiere de

Dame du Village, qui la lui avoit libéra-
 ment prêtée. Après le souper, le Destin
 seul demeura dans la chambre des Dames.
 La Caverne l'aimoit comme son propre
 fils : Mademoiselle de l'Etoile ne lui étoit
 pas moins chere, & Angélique sa fille,
 & son unique héritiere, aimoit le Destin
 & l'Etoile comme son frere & sa sœur.
 Elle ne sçavoit pas encore au vrai ce qu'ils
 étoient, & pourquoi ils faisoient la Comé-
 die : mais elle avoit bien reconnu, quoi-
 qu'ils s'appellassent mon frere & ma sœur,
 qu'ils étoient plus grands amis que proches
 parens ; que le Destin vivoit avec l'Etoile
 dans le plus grand respect du monde ; qu'
 elle étoit fort sage ; & que si le Destin
 voit bien de l'esprit, & faisoit voir qu'il
 avoit été bien élevé, Mademoiselle de
 l'Etoile paroissoit plutôt fille de condition
 qu'une Comédienne de campagne. Si le
 Destin & l'Etoile étoient aimés de la Ca-
 verne & de sa fille, ils s'en rendoient di-
 gnes par une amitié réciproque qu'ils
 avoient pour elles, & ils n'y avoient pas
 beaucoup de peine, puisqu'elles méritoient

d'être aimées autant que Comédiennes de France, quoique par malheur, plutôt qu'à faute de mérite, elles n'eussent jamais eue l'honneur de monter sur le Théâtre de l'hôtel de Bourgogne ou du Marais, qui sont & l'un & l'autre le *non plus ultra* des Comédiens. Ceux qui n'entendent pas ces trois petits mots latins (à qui je n'ai pû refuser place ici, tant ils se sont présentés à propos) se les feront expliquer, s'il leur plaît.

Pour finir la digression, le Destin & l'Etoile ne se cachèrent point des deux Comédiennes pour se caresser après une longue absence. Ils s'exprimerent le mieux qu'ils purent les inquiétudes qu'ils avoient eues l'un pour l'autre. Le Destin apprit Mademoiselle de l'Etoile, qu'il croyoit avoir vû la dernière fois qu'ils avoient représenté à Tours, leur ancien persécuteur qu'il l'avoit discerné dans la foule de leurs Auditeurs, quoiqu'il se cachât le visage de son manteau; & que pour cette raison là il s'étoit mis un emplâtre sur le visage à la sortie de Tours, pour se rendre méconnoissable à son ennemi, ne se trouvant

pas alors en état de s'en défendre s'il en
 étoit attaqué la force à la main. Il lui ap-
 port ensuite le grand nombre de brancards
 qu'ils avoient trouvés en allant au-devant
 d'elle, & qu'il se trompoit fort si leur mê-
 me ennemi n'étoit un homme inconnu qui
 avoit exactement visité les brancards, com-
 me l'on a pû voir dans le septieme Chapi-
 re. Tandis que le Destin parloit, la pau-
 vre l'Etoile ne put s'empêcher de répandre
 quelques larmes : Destin en fut extrême-
 ment touché ; & après l'avoir consolée le
 mieux qu'il put, il ajouta que si elle vou-
 oit lui permettre d'apporter autant de soin
 à chercher leur ennemi commun, qu'il en
 avoit eu jusques alors à l'éviter, elle se
 verroit bien-tôt délivrée de ses persécu-
 tions, ou qu'il y perdrait la vie. Ces der-
 nières paroles l'affligerent encore davan-
 tage ; le Destin n'eut pas l'esprit assez fort
 pour ne s'affliger pas aussi ; & la Caverne
 & sa fille, très-pitoyables de leur naturel,
 s'affligerent par complaisance, ou par con-
 tagion, & je croi même qu'elles en pleu-
 rerent. Je ne sçai si le Destin pleura ; mais

je ſçai bien que les Comédiennes & lui furent aſſez long-tems à ne ſe rien dire & cependant pleura qui voulut. Enfin la Caverne finit la paſſe que les larmes avoient fait faire , & reprocha à Deſtin & à l'Etoile , que depuis le tems qu'ils étoient enſemble , ils avoient pû reconnoître juſqu'à quel point elle étoit de leurs amies ; & toutefois qu'ils avoient eu ſi peu de confiance en elle & en ſa fille , qu'elles ignorent encore leur véritable condition. Elle ajouta qu'elle avoit été aſſez perſécutée en ſa vie pour conſeiller des malheureux tels qu'ils paroifſoient être. A quoi le Deſtin répondit que ce n'étoit point par défiance qu'ils ne s'étoient pas encore découverts à elle , mais qu'il avoit cru que le récit de leurs malheurs ne pouvoit être que fort ennuyeux. Il lui offrit après cela de l'en entretenir quand elle voudroit , & quand elle auroit quelque tems à perdre. La Caverne ne différa pas davantage de ſatisfaire ſa curioſité ; & ſa fille qui ſouhaitoit ardemment la même choſe , s'étant aſſiſe auprès d'elle ſur le lit de l'Etoile , le

Destin alloit commencer son histoire quand s entendirent une grande rumeur dans la chambre voisine. Destin prêta l'oreille quelque tems ; mais le bruit & la noise , à lieu de cesser , augmentèrent , & même on cria au meurtre , à l'aide , on m'assassine. Le Destin en troits sauts fut hors de la chambre aux dépens de son pourpoint , que lui déchirèrent la Caverne & sa fille , en voulant le retenir. Il entra dans la chambre d'où venoit la rumeur , où il ne vit goutte , & où les coups de poing , les soufflets , & plusieurs voix confuses d'hommes & de femmes qui s'entre-battoient , mêlées au bruit sourd de plusieurs pieds nuds qui trépignoient dans la chambre , faisoient une rumeur épouvantable. Il s'alla mêler parmi les combattans imprudemment , & reçut d'abord un coup de poing d'un côté , & un soufflet de l'autre. Cela lui changea la bonne intention qu'il avoit de séparer ces Lutins , en un violent desir de se venger ; il se mit à jouer des mains , & fit un moulinet de ses deux bras , qui maltraita plus d'une mâchoire , comme il parut depuis à

ses mains sanglantes. La mêlée dura encore assez long-tems pour lui faire recevoir une vingtaine de coups, & en donner deux fois autant. Au plus fort du combat, il se sentit mordre au gras de la jambe; il y porta ses mains, & rencontrant quelque chose de pelu, il crut être mordu d'un chien: mais la Caverne & sa fille, qui parurent à la porte de la chambre avec de la lumière, comme le feu Saint Elme après une tempête, virent Destin, & lui firent voir qu'il étoit au milieu de sept personnes en chemise, qui se défaisoient l'une l'autre très-cruellement, & qui se décramponnerent d'elles-mêmes aussi-tôt que la lumière parut. Le calme ne fut pas de longue durée. L'hôte, qui étoit un de ces sept pénitens blancs, se reprit avec le Poëte; l'Olive, qui en étoit aussi, fut attaqué par le valet de l'hôte, autre pénitent. Le Destin les voulut séparer; mais l'hôtesse, qui étoit la bête qui l'avoit mordu, & qu'il avoit prise pour un chien, à cause qu'elle avoit la tête nue & les cheveux courts, lui fauta aux yeux, assistée de deux servantes

ussi nues & aussi décoëffées qu'elle. Les
is recommencerent, les soufflets & les
oups de poing sonnerent de plus belle,
la mêlée s'échauffa encore plus qu'elle
avoit fait. Enfin plusieurs personnes, qui
étoient éveillées à ce bruit, entrèrent
ans le champ de bataille, déprirent les
ombattans les uns d'avec les autres, &
urent cause de la seconde suspension d'ar-
nes. Il fut question de sçavoir la cause de
a querelle, & quel étoit le différend qui
voit assemblé sept personnes nues en une
même chambre. L'Olive, qui paroïssoit le
moins émû, dit que le Poëte étoit sorti de
a chambre, & qu'il l'avoit vû revenir plus
vîte que le pas, suivi de l'hôte qui le vou-
loit battre; que la femme de l'hôte avoit
suivi son mari, & s'étoit jettée sur le Poë-
te; que les ayant voulu séparer, un valet
& deux servantes s'étoient jettés sur lui,
& que la lumiere qui s'étoit éteinte là-
dessus, étoit cause que l'on s'étoit battu
plus long-tems que l'on n'eût fait. Ce fut
au Poëte à plaider sa cause. Il dit qu'il
avoit fait les deux plus belles Stances qu'

on eût jamais ouies depuis que l'on e fait ; & que de peur de les perdre , il avoit été demander de la chandelle aux servantes de l'hôtellerie , qui s'étoient moquée de lui ; que l'hôte l'avoit appelé Danseur de corde ; & que pour ne pas demeurer sans répartie , il l'avoit appelé cocu. Il n'eut pas plutôt lâché le mot , que l'hôte qui étoit en mesure , lui appliqua un soufflet. On eût dit qu'ils s'étoient concerté ensemble ; car tout aussi-tôt que le soufflet fut donné , la femme de l'hôte , son valet , & ses servantes , se jetterent sur les Comédiens , qui les reçurent à beaux coups de poing. Cette dernière rencontre fut plus rude , & dura plus long tems que les autres. Le Destin s'étant acharné sur une grosse servante qu'il avoit trouffée , lui donna plus de cent claques sur les fesses. L'Olive , qui vit que cela faisoit rire la compagnie , en fit autant à une autre. L'hôte étoit occupé par le Poëte , & l'hôtesse qui étoit la plus furieuse , avoit été saisie par quelques-uns des spectateurs , dont elle se mit en si grande colere , qu'elle cria aux

leurs. Ses cris éveillèrent la Rappiniere, qui logeoit vis-à-vis de l'hôtellerie. Il eut ouvrir les portes; & ne croyant pas, selon le bruit qu'il avoit entendu, qu'il n'y eût pour le moins sept ou huit personnes sur le carreau, il fit cesser les coups au nom du Roi; & ayant appris la cause de tout le désordre, il exhorta le Poëte de ne faire plus de Vers la nuit, & pensa battre l'hôte & l'hôtesse, parce qu'ils chanterent cent injures aux pauvres Comédiens, les appellant Bâteleurs & Baladins, & jurant de les faire déloger le lendemain. Mais la Rappiniere, à qui l'hôte devoit de l'argent, le menaça de le faire exécuter, & par cette menace lui ferma la bouche. La Rappiniere s'en retourna chez lui, les autres s'en retournerent dans leurs chambres, & Destin dans celle des Comédiennes, où la Caverne le pria de ne différer pas davantage de lui apprendre ses aventures & celles de sa sœur. Il leur dit qu'il ne demandoit pas mieux, & commença son histoire de la façon que vous allez voir dans le suivant Chapitre.

CHAPITRE XIII.

PLUS LONG QUE LE PRÉCÉDENT
*Histoire de Deslin & de Mademoiselle
de l'Etoile.*

JE suis né dans un Village auprès de Paris : je vous ferois bien croire , si j'oulois , que je suis d'une maison très-illustre , comme il est fort aisé à ceux qu'on ne connoit point ; mais j'ai trop de sincérité pour nier la bassesse de ma naissance. Mon pere étoit des premiers & des plus accommodés de son Village. Je lui pouvois dire qu'il étoit né pauvre Gentilhomme , & qu'il avoit été à la guerre en sa jeunesse , où n'ayant gagné que des coups , s'étoit fait Ecuyer ou Meneur d'une Dame de Paris assez riche ; & qu'ayant amassé quelque chose avec elle , parce qu'il étoit aussi Maître-d'hôtel , & faisoit la dépense , c'est-à-dire , ferroit peut-être la mule , il s'étoit marié avec une vieille Demoi

elle de la maison, qui étoit morte quelque tems après, & l'avoit fait son héritier. Il se laissa bien-tôt d'être veuf, & n'étant guere moins las de servir, il épousa en secondes nôces une femme des champs, quiournissoit de pain la maison de sa Maîtresse; & c'est de ce dernier mariage que je suis sorti. Mon pere s'appelloit Gariques: je n'ai jamais sçû de quel pays il étoit; & pour le nom de ma mere, il ne fait rien à mon histoire. Il suffit qu'elle étoit plus avare que mon pere, & mon pere plus avare qu'elle, & l'un & l'autre de conscience assez large. Mon pere à l'honneur d'avoir le premier retenu son haleine, en se faisant prendre la mesure d'un habit, afin qu'il y entrât moins d'étoffe. Je vous pourrois bien apprendre cent autres traits de lézine qui lui ont acquis à bon titre la réputation d'être homme d'esprit & d'invention: mais de peur de vous ennuyer, je me contenterai de vous en conter deux très-difficiles à croire, & néanmoins très-véritables. Il avoit ramassé quantité de bled pour le vendre bien cher durant une année

mauvaise. L'abondance ayant été unive
 felle, & le bled étant amandé, il fut
 possédé de désespoir, & si abandon
 de Dieu, qu'il se voulut pendre. Une
 des voisines qui se trouva dans la chan
 bre, quand il y entra pour ce noble de
 sein, & qui s'étoit cachée de peur d'être
 vûe, je ne sçai pas bien pourquoi, fut fo
 étonnée quand elle le vit pendu à un che
 vron de sa chambre. Elle courut à lui, cria
 au secours, coupa la corde, & à l'aide d
 sa mere, qui arriva là-dessus, la lui ôt
 du col. Elles se repentirent peut-être d'a
 voir fait une si bonne action; car il le
 battit l'une & l'autre comme plâtre, &
 fit payer à cette pauvre femme la corde
 qu'elle avoit coupée, en lui retenant quel
 qu'argent qu'il lui devoit. L'autre proues
 se n'est pas moins étrange. Cette même
 année que la cherté fut si grande, que les
 vieilles gens du Village ne se souvenoient
 pas d'en avoir vû une plus grande, il avoit
 regret à tout ce qu'il mangeoit; & sa fem
 me étant accouchée d'un garçon, il se mit
 en la tête qu'elle avoit assez de lait pour

nourrir son fils, & pour le nourrir lui-même aussi; & espéra que tétant sa femme, l'épargneroit du pain, & se nourriroit l'un aliment aisé à digérer. Ma mere avoit moins d'esprit que lui, & n'avoit pas moins l'avarice; tellement qu'elle n'inventoit pas ces choses comme mon pere, mais les ayant une fois conçûes, elle les exécutoit encore plus exactement que lui. Elle tâcha donc de nourrir de son lait son fils & son mari en même tems, & hazarda aussi de s'en nourrir soi-même, avec tant d'opiniâtreté, que le petit innocent en mourut martyr de pure faim, & mon pere & ma mere furent si affoiblis, & ensuite si affamés, qu'ils mangerent trop, & eurent chacun une longue maladie. Ma mere devint grosse de moi quelque tems après, & ayant accouché heureusement d'une très-malheureuse créature, mon pere alla à Paris pour prier sa Maîtresse de tenir son fils avec un honnête Ecclésiastique qui se tenoit dans son Village, où il avoit un Bénéfice. Comme il s'en retournoit la nuit pour éviter la chaleur du jour, & qu'il passoit par une

grande rue du fauxbourg , dont la plûp
des maisons se bâtissoient encore , il
perçut de loin aux rayons de la Lune qu
que chose de brillant qui traversoit la r
Il ne se mit pas beaucoup en peine de
que c'étoit : mais ayant entendu quelqu
gémissemens , comme d'une personne
souffre , au même lieu où ce qu'il avoit
de loin s'étoit dérobbé à sa vûe , il en
hardiment dans un grand bâtiment qui r
toit pas encore achevé , où il trouva u
femme assise contre terre. Le lieu où e
étoit recevoit assez de clarté de la Lun
pour faire discerner à mon pere qu'e
étoit fort jeune , & fort bien vêtue ; & c
toit ce qui avoit brillé de loin à ses yeu
son habit étant de toile d'argent. Vous
devez point douter que mon pere , c
étoit assez hardi de son naturel , ne f
moins surpris que cette jeune Demoisell
mais elle étoit en un état où il ne lui po
voit rien arriver de pis que ce qu'e
avoit. C'est ce qui la rendit assez harc
pour parler la premiere , & pour dire
mon pere que s'il étoit Chrétien , il eût j

ié d'elle ; qu'elle étoit prête d'accoucher ;
 que se sentant pressée de son mal, & ne
 voyant point revenir une servante qui lui
 étoit allé querir une sage-femme affidée,
 elle s'étoit sauvée heureusement de sa mai-
 son sans avoir éveillé personne, sa servan-
 te ayant laissé la porte ouverte pour pou-
 voir rentrer sans faire de bruit. A peine
 achevoit-elle sa courte relation, qu'elle ac-
 coucha heureusement d'un enfant que mon
 pere reçut dans son manteau. Il fit la sage-
 femme le mieux qu'il put, & cette jeune
 fille le conjura d'emporter vîtement la pe-
 tite créature, d'en avoir soin, & de ne
 manquer pas à deux jours de-là d'aller
 voir un vieil homme d'Eglise qu'elle lui
 nomma, qui lui donneroit de l'argent &
 tous les ordres nécessaires pour la nourri-
 ture de son enfant. A ce mot d'argent,
 mon pere, qui avoit l'ame avare, voulut
 déployer son éloquence d'Ecuyer ; mais
 elle ne lui en donna pas le tems. Elle lui
 mit entre les mains une bague pour servir
 d'enseigne au Prêtre qu'il devoit aller trou-
 ver de sa part ; lui fit envelopper son en-

fant dans son mouchoir de cou, & le fit partir avec grande précipitation, quelque résistance qu'il fît pour ne l'abandonner point en l'état où elle étoit. Je veux croire qu'elle eut bien de la peine à regagner son logis : pour mon pere, il s'en retourna son Village, mit l'enfant entre les mains de sa femme, & ne manqua pas deux jours après d'aller trouver le vieil Prêtre, & de lui montrer la bague. Il apprit de lui que la mere de l'enfant étoit une fille de fort bonne maison & fort riche qu'elle l'avoit eu d'un Seigneur Ecoissois qui étoit allé en Irlande lever des Troupes pour le service du Roi, & que ce Seigneur étranger lui avoit promis mariage. Ce Prêtre lui dit de plus, qu'à cause de son accouchement précipité, elle s'étoit trouvée malade jusqu'à faire douter de sa vie ; & qu'en cette extrémité elle avoit tout déclaré à son pere & à sa mere, qui l'avoient consolée au lieu de s'emporter contre elle, parce qu'elle étoit leur fille unique ; que la chose étoit ignorée dans le logis ; & ensuite il assura mon pere qu'

sourvû qu'il eût soin de l'enfant, & qu'il eût secret, sa fortune étoit faite. Là-dessus il lui donna cinquante écus, & un petit paquet de toutes les hardes nécessaires à un enfant. Mon pere s'en retourna en son Village après avoir bien dîné avec le Prêtre. Je fus mis en nourrice, & l'étranger fut mis en la place du fils de la maison. A un mois de-là, le Seigneur Ecoffois revint, & ayant trouvé sa maîtresse en un si mauvais état qu'elle n'avoit plus guere à vivre, il l'épousa un jour devant qu'elle mourût; & ainsi fut aussi-tôt veuf que marié. Il vint deux ou trois jours après en notre Village, avec le pere & la mere de sa femme. Les pleurs recommencerent, & on pensa étouffer l'enfant à force de le baiser. Mon pere eut sujet de se louer de la libéralité du Seigneur Ecoffois, & les parens de l'enfant ne l'oublierent pas. Ils s'en retournerent à Paris fort satisfaits du soin que mon pere & ma mere avoient de leur fils, qu'ils ne voulurent point faire venir à Paris encore, parce que le mariage étoit tenu secret pour des raisons que je

n'ai pas scûes. Aussi-tôt que je pus marcher, mon pere me retira en sa maison pour tenir compagnie au petit Comte de Glaris (c'est ainsi que l'on l'appella du nom de son pere). L'antipathie que l'on devoit avoir été entre Jacob & Esaü dès le ventre de leur mere, ne peut avoir été plus grande que celle qui se trouva entre le jeune Comte & moi. Mon pere & ma mere l'aimoient tendrement, & avoient de l'aversion pour moi, quoique je donnasse autant d'espérance d'être un jour honnête homme, que Glaris en donnoit peu. Il n'avoit rien que de très-commun en lui pour moi je paroissais être ce que je n'étois pas, & bien moins le fils de Garigues que celui d'un Comte. Et si je ne me trouve enfin qu'un malheureux Comédien, c'est sans doute que la fortune s'est voulu venger de la nature, qui avoit voulu faire quelque chose de moi sans son consentement ; ou si vous voulez, que la nature prend quelquefois plaisir à favoriser ceux que la fortune a pris en aversion. Je passerai toute l'enfance de deux petits payfans.

car Glaris l'étoit d'inclination plus que moi, & aussi-bien nos plus belles aventures ne furent que force coups de poing. En toutes ces querelles que nous avions ensemble, j'avois toujours de l'avantage, si ce n'est lorsque mon pere & ma mere se mettoient de la partie; cẽ qu'ils faisoient si souvent, & avec tant de passion, que mon parrain, qui s'appelloit Monsieur de Saint-Sauveur, s'en scandalisa, & me demanda à mon pere. Il lui fit un don de moi avec grand'joie, & ma mere eut encore moins de regret que moi à me perdre de vûe. Me voilà donc chez mon parrain, bien vêtu, bien nourri, fort carressé, & point battu. Il n'épargna rien à me faire apprendre à lire & à écrire; & si-tôt que je fus assez avancé pour apprendre le latin, il obtint du Seigneur du Village, qui étoit un fort honnête Gentilhomme, & fort riche, que j'étudierois avec deux fils qu'il avoit, sous un homme sçavant qu'il avoit fait venir de Paris, & qui il donnoit de bons gages. Ce Gentilhomme, qui s'appelloit le Baron d'Arques, faisoit élever ses enfans avec grand

soin. L'ainé avoit nom Saint-Far, assez bien fait de sa personne, mais brutal sans remede, s'il y en eut jamais au monde & le cadet en récompense, outre qu'il étoit mieux fait que son frere, avoit la vivacité de l'esprit & la grandeur de l'ame égale à la beauté du corps. Enfin je ne croi point que l'on puisse voir un garçon donner de plus grandes espérances de devenir un fort honnête homme, qu'en donnoit en ce temps là ce jeune Gentilhomme, qui s'appelloit Verville. Il m'honora de son amitié, & moi je l'aimai comme un frere, & le respectai toujours comme un maître. Pour Saint-Far, il n'étoit capable que de passions mauvaises; & je ne puis mieux vous exprimer les sentimens qu'il avoit dans l'ame pour son frere & pour moi, qu'en vous disant qu'il n'aimoit pas son frere plus que moi, qui lui étoit fort indifférent, & qu'il ne me haïssoit pas plus que son frere qu'il n'aimoit guere. Ses divertissemens étoient différens des nôtres. Il n'aimoit que la chasse, & haïssoit fort l'étude. Verville n'alloit que rarement à la chasse, &

tenoit grand plaisir à étudier ; en quoi nous avions ensemble une conformité merveilleuse , aussi-bien qu'en toute autre chose ; & je puis dire que pour m'accômmôder à son humeur , je n'avois pas besoin de beaucoup de complaisance , & n'avois qu'à suivre mon inclination. Le Baron d'Arques avoit une Bibliothèque de Romans fort ample : notre Précepteur qui n'en avoit jamais lû dans le pays Latin , qui nous en avoit d'abord défendu la lecture , & qui es avoit cent fois blâmés devant le Baron d'Arques , pour les lui rendre aussi odieux , qu'il les trouvoit divertissans , en devint lui-même si féru , qu'après avoir dévoré les vieux & les modernes , il avoua que la lecture des bons Romans instruisoit en divertissant , & qu'il ne les croyoit pas moins propres à donner de beaux sentimens aux jeunes gens , que la lecture de Plutarque. Il nous porta donc à les lire , autant qu'il nous en avoit détournés , & nous proposa d'abord de lire les modernes ; mais ils n'étoient pas encore selon notre goût , & jusqu'à l'âge de quinze ans nous

nous plaissions bien plus à lire les Amadis de Gaule, que les Astrées & les autres beaux Romans que l'on a fait depuis, par lesquels les François ont fait voir, aussi-bien que par mille autres choses, que s'ils n'inventent pas tant que les autres nations, ils perfectionnent davantage. Nous donnions donc à la lecture des Romans la plus grande partie du tems que nous avions pour nous divertir. Pour Saint-Far, il nous appelloit les liseurs, & s'en alloit à la chasse, à battre les payfans, à quoi il réussissoit admirablement bien. L'inclination que j'avois à bien faire m'acquiesça la bienveillance d'un Baron d'Arques, & il m'aima autant que si j'eusse été son proche parent. Il ne voulut point que je quittasse ses enfans quand il les envoya à l'Académie, & ainsi j'y fus mis avec eux plutôt comme un camarade que comme un valet. Nous y apprîmes nos exercices : on nous en tira au bout de deux ans ; & à la sortie de l'Académie, un homme de condition, parent du Baron d'Arques, faisant des troupes pour les Vénitiens, Saint-Far & Verville persuaderent

i bien leur pere , qu'il les laiffa aller à Venife avec fon parent. Le bon Gentilhomme voulut que je les accompagnaffe encore ; & Monsieur de Saint-Sauveur , mon parrain , qui m'aimoit extrêmement , ne donna libéralement une lettre de charge affez confidérable pour m'en fervir fi j'en avois befoin , & pour n'être pas à charge à ceux que j'avois l'honneur d'accompagner. Nous prîmes le plus long chemin pour voir Rome & les autres belles Villes d'Italie , dans chacune defquelles nous fîmes quelque féjour , hormis dans celles dont les Efpagnols font les maîtres. Dans Rome je tombai malade , & les deux autres poursuivirent leur voyage ; celui qui me menoit ne pouvant laiffer échapper l'occafion des Galeres du Pape , qui alloient joindre l'armée des Vénitiens au paffage des Dardanelles , où elle attendoit celle des Turcs. Verville eut tous les regrets du monde de me quitter ; & moi je penfai ne défefpérer d'être féparé de lui en un tems où j'aurois pû , par mes services , me rendre digne de l'amitié qu'il me portoit.

— Pour Saint-Far, je croi qu'il me quitta comme s'il ne m'eût jamais vû, & je n'osai en lui qu'à cause qu'il étoit frere de Verville, qui me laissa en se séparant de moi le plus d'argent qu'il pût; je n'osai pas si ce fut du consentement de son frere. Me voilà donc malade dans Rome sans aucune connoissance que celle de mon hôte, qui étoit un Apoticaire Flamand & de qui je reçus toutes les assistances imaginables durant ma maladie. Il n'étoit point ignorant de la Médecine; & autant que je suis capable d'en juger, je l'y trouvois plus entendu que le Médecin Italien qui m'alloit voir. Enfin je guéris, & repris assez de force pour visiter les lieux remarquables de Rome, où les étrangers trouvent amplement de quoi satisfaire à leur curiosité. Je me plaisois extrêmement à visiter les vignes (c'est ainsi que l'on appelle plusieurs jardins plus beaux que le Luxembourg, ou les Thuilleries. Les Cardinaux, & autres personnes de condition les font entretenir avec grand soin, plutôt par vanité, que par le plaisir qu'ils y prennent.

ment, n'y allant jamais, au moins fort rarement.) Un jour que je me promenois dans une des plus belles, je vis au détour d'une allée deux femmes assez bien vêtues, que deux jeunes François avoient arrêtées, & ne vouloient pas laisser passer outre, que la plus jeune ne levât un voile qui lui couvroit le visage. Un de ces François, qui paroissoit être le maître de l'autre, fut même assez insolent pour lui découvrir le visage par force, cependant que celle qui n'étoit point voilée étoit retenue par son valet. Je ne consultai point ce que j'avois à faire : je dis d'abord à ces incivils que je ne souffrirois point la violence qu'ils vouloient faire à ces femmes. Ils se trouverent assez étonnés & l'un & l'autre, me voyant parler avec assez de résolution pour les embarrasser, quand ils auroient eu leurs épées, comme j'avois la mienne. Les deux femmes se rangerent auprès de moi, & ce jeune François préférant le déplaisir d'un affront à celui de se faire battre, me dit en se séparant : Monsieur le brave, nous nous verrons autre part, où les épées ne se-

ront pas toutes d'un côté. Je lui répondis que je ne me cacherois pas : son valet le suivit , & je demeurai avec ces deux femmes. Celle qui n'étoit point voilée paroiffoit avoir quelques trente-cinq ans. Elle me remercia en François , qui ne tenoit rien de l'Italien , & me dit entr'autres choses , que si tous ceux de ma nation me ressembloient , les femmes Italiennes ne feroient point de difficulté de vivre à la Françoise. Après cela , comme pour me récompenser du service que je lui avois rendu , elle ajouta qu'ayant empêché que l'on ne vit sa fille malgré elle , il étoit juste que je la viffe de son bon gré. Levez donc votre voile , Léonore , afin que Monsieur sçache que nous ne sommes pas tout-à-fait indignes de l'honneur qu'il nous a fait de nous protéger. Elle n'eut pas plûtôt achevé de parler , que sa fille leva son voile , ou plûtôt m'ébloüit. Je n'ai jamais rien vû de plus beau. Elle leva deux ou trois fois les yeux sur moi comme à la dérobée , & rencontrant toujours les miens , il lui monta au visage un rouge qui la fit plus belle qu'un Ange. Je vis bien que la

mere l'aimoit extrêmement , car elle me parut participer au plaisir que je prenois à regarder sa fille. Comme je n'étois pas accoutumé à de pareilles rencontres , & que les jeunes gens se défont aisément en compagnie , je ne leur fis que de fort mauvais complimens quand elles s'en allerent , & je leur donnai peut-être mauvaise opinion de mon esprit. Je me voulus mal de ne leur avoir pas demandé leur demeure , & de ne m'être pas offert à les y conduire ; mais il n'y avoit plus d'apparence de courir après. Je voulus m'enquerir du Concierge s'il les connoissoit. Nous fûmes long tems sans nous entendre , parce qu'il ne sçavoit pas mieux le François que moi l'Italien. Enfin , plutôt par signes qu'autrement , il me fit sçavoir qu'elles lui étoient inconnues , ou bien il ne voulut pas m'avouer qu'il les connoissoit. Je m'en retournai chez mon Apoticaire Flamand , tout autre que je n'en étois sorti , c'est-à-dire , fort amoureux & fort en peine de sçavoir si cette belle Léonore étoit courtisane ou honnête fille , & si elle avoit autant d'es-

prit que sa mere m'avoit témoigné d'en avoir. Je m'abandonnai à la rêverie, & me flattai de mille belles espérances qui me divertirent un peu de tems, & m'inquiéterent beaucoup après que j'en eus considéré l'impossibilité. Après avoir fait mille desseins inutiles, je m'arrêtai à celui de les chercher exactement, ne pouvant m'imaginer qu'elles pussent être long-tems invisibles en une ville si peu peuplée que Rome, & à un homme si amoureux que moi. Dès le même jour je cherchai partout où je crus les pouvoir trouver, & m'en revins au logis plus las & plus chagrin que je n'en étois sorti. Le lendemain je cherchai encore avec plus de soin, & je ne fis que me lasser & m'inquiéter davantage. De la façon que j'observois les jaloufies & les fenêtres, & de l'impétuosité avec laquelle je courois après toutes les femmes qui avoient quelque rapport avec ma Léonore, on me prit cent fois dans les rues & dans les Eglises pour le plus fou de tous les François, qui ont le plus contribué dans Rome à décréditer leur nation.

Je ne ſçai comment je pus reprendre mes forces en un tems où j'étois une vrai ame damnée. Je me guéris pourtant le corps parfaitement, tandis que mon eſprit demeura malade, & ſi partagé entre l'honneur qui m'appelloit en Candie & l'amour qui me retenoit à Rome, que je doutai quelque fois ſi j'obéirois aux lettres que je recevois ſouvent de Verville, qui me conjuroit par notre amitié de l'aller trouver, ſans ſe ſervir du droit qu'il avoit de me commander. Enfin ne pouvant avoir de nouvelles de mes inconnues, quelque diligence que j'y apportaffe, je payai mon hôte, & préparai mon petit équipage pour partir. La veille de mon départ, le Seigneur Stephano Vanbergue, c'eſt ainſi que s'appelloit mon hôte, me dit qu'il me vouloit donner à dîner chez une de ſes amies, & me faire avouer qu'il n'avoit pas mal choiſi pour un Flamand; ajoutant qu'il ne m'y avoit pas voulu mener que la veille de mon départ, parce qu'il en étoit un peu jaloux. Je lui promis d'y aller, par complaiſance plutôt qu'autrement, & nous y

allâmes à l'heure de dîner. Le logis où nous entrâmes n'avoit ni la mine ni les meubles de celui de la maîtresse d'un Apoticaire. Nous traversâmes une salle bien meublée, au sortir de laquelle j'entrai le premier dans une chambre fort magnifique, où je fus reçu par Léonore & par sa mere. Vous pouvez vous imaginer combien cette surprise me fut agréable. La mere de cette belle fille se présenta à moi pour être saluée à la Françoisé, & je vous avoue qu'elle me baisa plutôt que je ne la baisai. J'étois si interdit que je ne voyois goutte, & que je n'entendis rien du compliment qu'elle me fit. Enfin l'esprit & la vûe me revinrent, & je vis Léonore plus belle & plus charmante que je ne l'avois encore vûe; mais je n'eus pas l'assurance de la saluer. Je reconnus ma faute aussi-tôt que je l'eus faite; & sans songer à la réparer, la honte fit monter autant de rouge à mon visage, que la pudeur avoit fait monter d'incarnat à celui de Léonore. Sa mere me dit que devant que je partisse, elle avoit voulu me remercier du soin que j'a-

ois eu de chercher sa demeure ; & ce qu'elle me dit augmenta encore davantage ma confusion. Elle me traîna dans une ruelle arée à la Françoisé , où sa fille ne nous accompagna point , me trouvant sans doute trop sot pour en valoir la peine. Elle demeura avec le Seigneur Stephano , tandis que je faisois auprès de sa mere mon vrai personnage , c'est-à-dire le payfan. Elle eut la bonté de fournir à la conversation toute seule , & s'en acquitta avec beaucoup d'esprit , quoiqu'il n'y ait rien de si difficile que d'en faire paroître avec une personne qui n'en a point. Pour moi , je n'en eus jamais moins qu'en cette rencontre ; & si elle ne s'ennuya pas alors , elle ne s'est jamais ennuyée avec personne. Elle me dit , après plusieurs choses auxquelles je ne peine répondis-je oui & non , qu'elle étoit Françoisé de naissance , & que je n'aurois du Seigneur Stephano les raisons qui la retenoient dans Rome. Il fallut aller dîner , & me traîner encore dans la salle comme on avoit fait dans la ruelle ; car j'étois si troublé que je ne sçavois pas mar-

cher. Je fus toujours le même stupide devant & après le dîner, durant lequel je ne fis rien avec assurance que regarder incessamment Léonore. Je croi qu'elle en fut importunée, & que pour me punir elle eut toujours les yeux baissés. Si la mère n'eût toujours parlé, le dîner se fût passé à la Chartreuse : mais elle discourut avec le Seigneur Stephano des affaires de Rome, au moins je me l'imagine, car je ne donnai pas assez d'attention à ce qu'elle disoit pour en pouvoir parler avec certitude. Enfin on sortit de table pour le soulagement de tout le monde, excepté de moi qui étois étroit à vûe d'œil. Quand il fallut s'en aller, elles me dirent cent choses obligées, à quoi je ne répondis que ce que l'on met à la fin des lettres. Ce que je fis de plus fortant de plus que je n'avois fait en arrivant, c'est que je baisai Léonore, & que je m'achevai de perdre. Stephano n'eut pas le crédit de tirer une parole de moi pendant tout le temps que nous mîmes à retourner en son logis. Je m'enfermai dans ma chambre, où je me jettai sur mon lit sans qu'il

mon manteau ni mon épée. Là, je fis réflexion sur tout ce qui m'étoit arrivé. Léonore se présenta à mon imagination si belle qu'elle n'avoit fait à ma vue. Je ressouvins du peu d'esprit que j'avois noigné devant la mere & la fille ; & toutes les fois que cela me venoit dans l'esprit, la honte me mettoit le visage tout en feu. Je souhaitai d'être riche ; je m'affliai de ma basse naissance ; je me forgeai tant belles aventures avantageuses à ma fortune & à mon amour. Enfin ne songeant pas qu'à chercher un honnête prétexte de ne m'en aller pas, & n'en trouvant aucun qui me contentât, je fus assez désespéré pour souhaiter de retomber malade, à quoi je n'étois déjà que trop disposé. Je ne voulus écrire ; mais tout ce que j'écrivis ne me satisfit point, & je remis dans mes poches le commencement d'une lettre que je n'aurois peut-être osé envoyer quand elle l'aurois achevée. Après m'être bien tourmenté, ne pouvant plus rien faire que sonner à Léonore, je voulus revoir le jardin où elle m'apparut la première fois, pour

m'abandonner tout entier à ma passion, je fis aussi dessein de repasser encore par son logis. Ce jardin étoit en un lieu des plus écartés de la ville, au milieu de plusieurs vieux bâtimens inhabitables. Comme je passois en rêvant sous les colonnes d'un portique, j'entendis marcher derrière moi, & en même tems je me sentis donner un coup d'épée au-dessous des reins. Je me tournai brusquement, mettant l'épée à la main; & me trouvant en tête à tête avec un valet du jeune François dont je vous ai tantôt parlé, je pensois bien lui rendre pour le moins le coup qu'il m'avoit donné en trahison: mais comme je le pouffai assez loin sans le pouvoir joindre, par ce qu'il lâchoit le pied en parant, son maître sortit d'entre les ruines du portique, m'attaquant par-derrière, me donna un grand coup sur la tête, & un autre dans la cuisse, qui me fit tomber. Il n'y avoit pas apparence que j'échappasse de leurs mains, ayant été surpris de la sorte: mais comme en une mauvaise action on ne compte pas toujours beaucoup de jugement.

valet bleffa le maître à la main droite , en même tems deux Peres Minimes la Trinité du Mont , qui passoient aus de là , & qui virent de loin qu'on assassinoit, étant accourus à mon secours, les assassins se sauverent , & me laisserent blessé de trois coups d'épée. Ces bons Religieux étoient François pour mon grand bonheur ; car en lieu si écarté, un Italien si m'auroit vû en si mauvais état, se feroit éloigné de moi plutôt que de me secourir , de peur qu'étant trouvé en me rendant ce bon office , on ne le soupçonnât d'être lui-même mon assassin. Tandis que l'un de ces deux charitables Religieux me confessa , l'autre courut en mon logis avvertir mon hôte de ma disgrâce. Il vint aussitôt à moi , & me fit porter demi-mort dans mon lit , avec tant de blessures & tant d'angoisse, que je ne fus pas long-tems, sans avoir une fièvre très-violente. On désespéra de ma vie , & je n'en espérai pas mieux que les autres. Cependant l'amour de Léonore me quittoit point ; au contraire , il augmentoit toujours à mesure que mes forces

diminuerent. Ne pouvant donc plus porter un fardeau si pesant fans m'en charger , ni me résoudre à mourir faire sçavoir à Léonore que je n'au voulu vivre que pour elle , je demandai une plume & de l'encre. On crut que je rêvois ; mais je le fis avec une si grande instance , & je protestai si bien que je ne me mettroit au désespoir si l'on me refusoit ce que je demandois , que le Seigneur Stephano , qui avoit bien reconnu ma passion , & qui étoit assez clairvoyant pour ne pas douter à-peu-près de mon dessein , me donna tout ce qu'il me falloit pour écrire & comme s'il eût sçu mon intention il demeura seul dans ma chambre. Je ramassai les papiers que j'avois écrit un peu auparavant , pour me servir des pensées que j'avois déjà eues sur le même sujet. Et voici ce que j'écrivis à Léonore.

Aussi-tôt que je vous vis , je ne pus m'empêcher de vous aimer. Ma raison ne s'y opposa point ; elle me dit , aussi-bien que mes yeux , que vous étiez la plus aimable personne du monde.

lieu de me représenter que je n'étois pas di-
 re de vous aimer. Mais elle n'eût fait qu'irri-
 rer mon mal par des remedes inutiles ; & après
 avoir fait faire quelque résistance , il auroit
 toujours fallu céder à la nécessité de vous aimer,
 et vous imposez à tous ceux qui vous voyent.
 et vous ai donc aimé , belle Léonore , & d'un
 amour si respectueux , que vous ne m'en devez
 pas haïr , bien que j'aye la hardiesse de vous le
 découvrir. Mais le moyen de mourir pour vous
 et de ne s'en glorifier pas ? & quelle peine pou-
 vez-vous avoir à me pardonner un crime que
 vous aurez si peu de tems à me reprocher ? Il
 est vrai que vous avoir pour la cause de sa
 mort , est une récompense qui ne se peut mériter
 que par un grand nombre de services , & vous
 avez peut-être regret de m'avoir fait ce bien-là
 sans y penser. Ne me le plaignez point , aime-
 le Léonore , puisque vous ne me le pouvez plus
 faire perdre , & que c'est la seule faveur que
 j'aie jamais reçue de la fortune , laquelle ne
 pourra jamais s'acquitter de ce qu'elle doit à
 votre mérite , qu'en vous donnant des adora-
 teurs autant au-dessus de moi , que toutes les
 beautés du monde sont au-dessous de la vôtre.

*Je ne suis donc pas assez vain pour espérer q
le moindre sentiment de pitié*

Je ne pus achever ma lettre ; tout d'coup les forces me manquèrent , & la plume me tomba de la main , mon corps ne pouvant suivre mon esprit qui alloit si vite sans cela ce long commencement de lettre que je viens de vous réciter , n'auroit été que la moindre partie de la mienne , tant la fièvre & l'amour m'avoient échauffé l'imagination. Je demurai long-tems évanoui sans donner aucun signe de vie. Le Seigneur Stephano , qui s'en aperçut , courut ouvrir la porte de la chambre pour envoyer querir un Prêtre. Au même tems Léono & sa mere me vinrent voir. Elles avoient appris que j'avois été assassiné ; & par qu'elles crurent que cela ne m'étoit arrivé que pour les avoir voulu servir , & ainsi qu'elles étoient la cause innocente de mon mort , elles n'avoient point fait difficulté de venir me voir en l'état où j'étois. Mon évanouissement dura si long-tems , qu'elles s'en allerent devant que je fusse revenu

noi, fort affligées, à ce que l'on put juger, & dans la croyance que je n'en reviendrois pas. Elles lûrent ce que j'avois écrit, & la mere, plus curieuse que la fille, lut aussi les papiers que j'avois laissés sur mon lit, entre lesquels il y avoit une lettre de mon pere Garigues. Je fus long-tems entre la mort & la vie; mais enfin la eunesse fut la plus forte: en quinze jours je fus hors de danger, & au bout de cinq ou six semaines je commençai à marcher par la chambre. Mon hôte me disoit souvent des nouvelles de Léonore: il m'apprit la charitable visite que sa mere & elle n'avoient rendue, dont j'eus une extrême joie; & si je fus un peu en peine de ce qu'on avoit lû la lettre de mon pere, je fus d'ailleurs fort satisfait de ce que la mienne avoit été lûe aussi. Je ne pouvois parler d'autre chose que de Léonore toutes les fois que je me trouvois seul avec Stephano. Un jour me souvenant que la mere de Léonore m'avoit dit qu'il me pourroit apprendre qui elle étoit, & ce qui la retenoit dans Rome, je le priai de me faire

part de ce qu'il en ſçavoit. Il me dit qu'elle ſ'appelloit Mademoiſelle de la Boiffiere qu'elle étoit venue à Rome avec la femme de l'Ambaſſadeur de France ; qu'un homme de condition, proche parent de l'Ambaſſadeur, étoit devenu amoureux d'elle qu'elle ne l'avoit point haï, & que d'un mariage clandestin il en avoit eu cette belle Léonore. Il m'apprit de plus, que ce Seigneur en avoit été brouillé avec toute la maiſon de l'Ambaſſadeur ; que celui-là avoit obligé de quitter Rome, & d'aller demeurer quelque tems à Veniſe avec cette Demoiſelle de la Boiffiere, pour laiſſer paſſer le tems de l'Ambaſſade. Que l'ayant ramenée dans Rome, il lui avoit meublé une maiſon, & donné tous les ordres néceſſaires pour la faire vivre en perſonne de condition, tandis qu'il ſeroit en France où ſon pere le faiſoit revenir, & où il n'avoit osé mener ſa maîtrefſe, ou ſi vous voulez, ſa femme, ſçachant bien que ſon mariage ne ſeroit approuvé de perſonne. Je vous avoue que je ne pus m'empêcher de ſouhaiter quelquefois que ma Léonore

ne fût pas fille légitime d'un homme de condition, afin que le défaut de sa naissance eût plus de rapport avec la bassesse de sa mienne. Mais je me repentois bien-tôt l'une pensée si criminelle, & lui fouhaitois une fortune aussi avantageuse qu'elle a méritoit, quoique cette dernière pensée me causât un désespoir étrange; car aimant plus que ma vie, je prévoyois bien que je ne pourrois jamais être heureux sans la posséder, ni la posséder sans la rendre malheureuse. Lorsque j'achevois de me guérir, & que d'un si grand mal il ne me restoit que beaucoup de pâleur sur le visage, causée par la grande quantité de sang que j'avois perdu, mes jeunes maîtres revinrent de l'armée des Vénitiens, la peste qui infectoit tout le Levant, ne leur ayant pas permis d'y exercer plus long-tems leur courage. Verville m'aimoit encore, comme il m'a toujours aimé, & Saint-Far ne me témoignoit point encore qu'il me haït, comme il a fait depuis. Je leur fis le récit de tout ce qui m'étoit arrivé, à la réserve de l'amour que j'avois

pour Léonore. Ils témoignèrent une extrême envie de la connoître , & je la leur augmentai en leur exagérant le mérite de la mere & de la fille. Il ne faut jamais louer la personne que l'on aime devant ceux qui peuvent l'aimer aussi , puisque l'amour entre dans l'ame aussi-bien par les oreilles que par les yeux. C'est un emportement qui a souvent bien fait du mal à ceux qui s'y sont laissés aller. Vous allez voir si j'en puis parler par expérience. Saint-Far me demandoit tous les jours quand je le menerois chez Mademoiselle de la Boissiere. Un jour qu'il me pressoit plus qu'il n'avoit jamais fait , je lui dis que je ne sçavois pas si elle l'auroit agréable , parce qu'elle vivoit fort retirée. Je vois bien que vous êtes amoureux de sa fille , me repartit-il ; & ajoutant qu'il iroit bien la voir sans moi , il me rompit si rudement en visiere , & je parus si étonné , qu'il ne douta plus de ce que peut-être il ne soupçonnoit pas encore. Il me fit ensuite cent mauvaises railleries , & me mit en un tel désordre , que Verville en eut pitié. Il me

ra d'auprès de ce brutal, & me mena au
 jours, où je fus extrêmement triste, quel-
 ue peine que prit Verville à me divertir,
 ar une bonté extraordinaire à une per-
 onne de son âge, & d'une condition si
 oignée de la mienne. Cependant son bru-
 l de frere travailloit à sa satisfaction, ou
 tûtôt à ma ruine. Il s'en alla chez Made-
 oiselle de la Boissiere, où l'on le prit
 'abord pour moi, parce qu'il avoit avec
 i le valet de mon hôte, qui m'y avoit ac-
 ompagné plusieurs fois; & je croi que
 ns cela on ne l'y auroit pas reçu. Made-
 oiselle de la Boissiere fut fort surprise de
 voir un homme inconnu. Elle dit à Saint-
 ar, que ne le connoissant point, elle ne
 avoit à quoi attribuer l'honneur qu'il lui
 ifoit de la visiter. Saint-Far lui dit sans
 archander, qu'il étoit le maître d'un jeu-
 e garçon qui avoit été assez heureux pour
 voir été blessé en lui rendant un petit ser-
 ce. Ayant débuté par une nouvelle qui
 e plut ni à la mere ni à la fille, comme
 i sçu depuis, & ces deux spirituelles
 personnes ne se souciant pas beaucoup de

hazarder la réputation de leur esprit avec un homme qui leur avoit d'abord fait voir qu'il n'en avoit guere ; le brutal se divertit fort peu avec elles, & elles s'ennuyere beaucoup avec lui. Ce qui le pensa faire enrager, c'est qu'il n'eut pas seulement la satisfaction de voir Léonore au visage lever le voile qu'elle portoit d'ordinaire comme font à Rome les filles de condition qui ne sont pas encore mariées. Enfin ce galant homme s'ennuya de les ennuyer ; les délivra de sa fâcheuse visite, & s'en retourna chez le Seigneur Stephano, reportant fort peu d'avantage du mauvais service qu'il m'avoit rendu. Depuis ce temps là, comme les brutaux sont fort portés à vouloir du mal à ceux à qui ils en ont fait, il eut pour moi des mépris insupportables me desobligea si souvent, que j'eusse ce fois perdu le respect que je devois à sa condition, si Verville, par des bontés continuelles, ne m'eût aidé à souffrir les brutalités de son frere. Je ne sçavois point encore le mal qu'il m'avoit fait, quoique j'e

sentisse souvent les effets Je trouvois
 en Mademoiselle de la Boissiere plus bel-
 qu'elle n'étoit au commencement de no-
 e connoissance ; mais étant également ci-
 le , je ne remarquois point que je lui fus-
 à charge. Pour Léonore , elle me pa-
 iffoit fort rêveuse devant sa mere , &
 and elle n'en étoit pas observée , il mē-
 mbloit qu'elle en avoit le visage moins
 iste , & que j'en recevois des regards
 us favorables. Le Destin contoit ainsi son
 stoire , & les Comédiennes l'écoutoient
 tentivement sans témoigner qu'elles euf-
 nt envie de dormir , lorsque deux heures
 près minuit sonnerent. Mademoiselle de
 Caverne fit souvenir le Destin qu'il de-
 oir le lendemain tenir compagnie à la
 appiniere jusqu'à une maison qu'il avoit
 deux ou trois lieues de la Ville , où il
 oit promis de leur donner le plaisir de
 chasse. Le Destin prit donc congé des
 omédiennes & se retira dans sa chambre,
 à il y a apparence qu'il se coucha. Les
 omédiennes firent la même chose , & ce
 ui restoit de la nuit se passa fort paisible-

ment dans l'hôtellerie, le Poëte par bonheur n'ayant point enfanté de nouvelles Stances.

C H A P I T R E X I V .

Enlèvement du Curé de Domfront

C E U X qui auront eu assez de tems perdre pour l'avoir employé à lire les Chapitres précédens, doivent sçavoir s'ils ne l'ont oublié, que le Curé de Domfront étoit dans l'un des brancards qui trouverent quatre de compagnie dans un petit Village, par une rencontre qui s'étoit peut-être jamais faite : mais, comme tout le monde sçait, quatre brancards se peuvent plutôt rencontrer ensemble que quatre montagnes. Ce Curé donc, qui étoit logé dans la même hôtellerie de nos Comédiens, fit consulter sa gravelle par les Médecins du Mans, qui lui dirent en latin fort élégant qu'il avoit la gravelle, ce que le pauvre homme ne sçavoit que trop : & ayant aussi achevé d'autres aff.

res qui ne font pas venues à ma connoissance, il partit de l'hôtellerie sur les neuf heures du matin pour retourner à la conduite de ses ouailles. Une jeune niece qu'il avoit habillée en Demoiselle, soit qu'elle eût ou non, se mit au-devant du brancard aux pieds du bon-homme, qui étoit gros & court. Un payfan nommé Guillaume conduisoit par la bride le cheval de devant, par l'ordre exprès du Curé, de peur que ce cheval ne mît le pied en fautive; & le valet du Curé, nommé Julien, avoit soin de faire aller le cheval de derrière, qui étoit si rétif que Julien étoit souvent contraint de le pousser par le cul. Le pot de chambre du Curé, qui étoit de cuivre jaune, reluisant comme de l'or, parce qu'il avoit été écuré dans l'hôtellerie, étoit attaché au côté droit du brancard, ce qui le rendoit bien plus recommandable que le gauche, qui n'étoit paré que d'un chapeau dans un étui de carte, que le Curé avoit retiré du Messager de Paris, pour un Gentilhomme de ses amis qui avoit sa maison auprès de Dom-

front. A une lieue & demie de la Ville
comme le brancard alloit son petit train
dans un chemin creux revêtu de haies pl
fortes que des murailles, trois Cavalie
soutenus de deux Fantassins, arrêterent
vénérable brancard. L'un d'eux, qui p
roissoit être le chef de ces coureurs,
grands chemins, dit d'une voix effroyabl
Par la mort, le premier qui soufflera,
le tue, & présenta la bouche de son pist
let à deux doigts près des yeux du pay
Guillaume, qui conduisoit le brancar
Un autre en fit autant à Julien, & un d
hommes de pied coucha en joue la nie
du Curé, qui cependant dormoit dans s
brancard fort paisiblement, & ainsi t
exempté de l'effroyable peur qui saisit s
petit train pacifique. Ces vilains homm
firent marcher le brancard plus vîte q
les méchans chevaux qui le portoient n'
avoient envie. Jamais le silence n'a é
mieux observé dans une action si violent
La niece du Curé étoit plus morte que v
ve; Guillaume & Julien pleuroient sa
oser ouvrir la bouche, à cause de l'effroy

ble vision des armes à feu, & le Curé dormoit toujours, comme je vous ai déjà dit. Un des Cavaliers se détacha du gros au galop & prit le devant. Cependant le brancard gagna un bois, à l'entrée duquel le cheval de devant, qui mouroit peut-être de peur aussi-bien que celui qui le menoit, ou par belle malice, ou parce que l'on le faisoit aller plus vîte qu'il ne lui étoit permis par sa nature pesante & endormie : ce pauvre cheval donc mit le pied dans une orniere, & broncha si rudement que Monsieur le Curé s'en éveilla, & sa niece tomba du brancard sur la maigre croupe de la haridelle. Le bonhomme appella Julien, qui n'osa lui répondre ; il appella sa niece, qui n'avoit garde d'ouvrir la bouche : le paysan eut le cœur aussi dur que les autres, & le Curé se mit en colere tout de bon. On a voulu dire qu'il jura Dieu, mais je ne puis croire cela d'un Curé du bas Maine. La niece du Curé s'étoit relevée de dessus la croupe du cheval, & avoit repris sa place sans oser regarder son oncle ; & le cheval s'étant relevé vigoureu-

sement, marchoit plus fort qu'il n'avoit jamais fait, nonobstant le bruit du Curé qui crioit de sa voix de lutin, arrête, arrête. Ses cris redoublés excitoient le cheval, & le faisoient aller encore plus vite, & cel faisoit crier le Curé encore plus fort. Il appelloit tantôt Julien, tantôt Guillaume & plus souvent que les autres sa niece, a nom de laquelle il joignoit souvent l'épithete de double carogne. Elle eût pourtant bien parlé si elle eût voulu; car celui qui lui faisoit garder le silence si exactement étoit allé joindre les gens de cheval qui avoient pris le devant, & qui étoient éloignés du brancard de quarante ou cinquante pas: mais la peur de la carabine l rendoit insensible aux injures de son oncle qui se mit enfin à hurler, & à crier à l'aide & au meurtre, voyant qu'on lui désobéissoit si opiniâtement. Là-dessus les deux Cavaliers qui avoient pris le devant, & que le Fantassin avoit fait revenir sur leur pas, rejoignirent le brancard, & le firent arrêter. L'un d'eux dit effroyablement Guillaume, qui est le fou qui crie la-de

dans? Hélas, Monsieur, vous le sçavez mieux que moi, répondit le pauvre Guillaume. Le Cavalier lui donna du bout de son pistolet dans les dents, & le présenta à la niece, lui commanda de se démasquer, & de lui dire qui elle étoit. Le Curé qui voyoit de son brancard tout ce qui se passoit, & qui avoit un procès avec un Gentilhomme de ses voisins nommé de Laune, crut que c'étoit lui qui le vouloit assassiner. Il se mit donc à crier: Monsieur de Laune, si vous me tuez, je vous cite devant Dieu; je suis sacré Prêtre indigne, & vous serez excommunié comme un loup-garou. Cependant sa pauvre niece se démasquoit, & faisoit voir au Cavalier un visage effrayé qui lui étoit inconnu. Cela fit un effet à quoi l'on ne s'attendoit point. Cet homme colere lâcha son pistolet dans le ventre du cheval qui portoit le devant du brancard, & d'un autre pistolet qu'il avoit à l'arçon de sa selle, donna droit dans la tête d'un de ses hommes de pied, en disant: voilà comme il faut traiter ceux qui donnent de faux avis. Ce fut alors que la

frayeur redoubla au Curé & à son train. Il demanda Confession : Julien & Guillaume se mirent à genoux , & la niece du Curé se rangea auprès de son oncle. Mais ceux qui leur faisoient tant de peur les avoient déjà quittés , & s'étoient éloignés d'eux autant que leurs chevaux avoient pû courir , leur laissant en dépôt celui qui avoit été tué d'un coup de pistolet. Julien & Guillaume se leverent en tremblant , & dirent au Curé & à sa niece que les gens d'armes s'en étoient allés. Il fallut dételer le cheval de derriere afin que le brancard ne penchât pas tant sur le devant ; & Guillaume fut envoyé en un Bourg prochain pour trouver un autre cheval. Le Curé ne sçavoit que penser de ce qui lui étoit arrivé ; il ne pouvoit deviner pourquoi on l'avoit enlevé , pourquoi on l'avoit quitté sans le voler , & pourquoi ce Cavalier avoit tué un des siens même , dont le Curé n'étoit pas si scandalisé que de son propre cheval tué , qui vrai-semblablement n'avoit jamais rien eu à démêler avec cet étrange homme. Il concluoit toujours que c'étoit

le Laune qui l'avoit voulu assassiner, & ju'il en auroit raison. Sa niece lui soutenoit que ce n'étoit point de Laune, qu'elle e-connoissoit bien; mais le Curé vouloit que ce fût lui, pour lui faire un bon grand procès criminel, se fiant peut-être aux témoins à gage qu'il espéroit de trouver à Goron, où il avoit des parens. Comme ils contestoient là-dessus, Julien, qui vit paroître de loin quelque cavalerie, s'enfuit tant qu'il put. La niece du Curé, qui vit fuir Julien, crut qu'il en avoit du sujet, & s'enfuit aussi; ce qui fit perdre au Curé la tramontane, ne sçachant plus ce qu'il devoit penser de tant d'événemens extraordinaires. Enfin il vit aussi la cavalerie que Julien avoit vûe; & qui pis est, il vit qu'elle venoit droit à lui. Cette troupe étoit composée de neuf ou dix chevaux, au milieu de laquelle il y avoit un homme lié & garoté sur un méchant cheval, & défait comme ceux qu'on mène pendre. Le Curé se mit à prier Dieu, & se recommanda de bon cœur à sa toute bonté, sans oublier le cheval qui lui restoit; mais il fut bien

étonné & rassuré tout ensemble, quand il reconnut la Rappiniere & quelques uns de ses Archers. La Rappiniere lui demanda ce qu'il faisoit-là, & si c'étoit lui qui avoit tué l'homme qu'il voyoit roide mort auprès du corps d'un cheval. Le Curé lui conta ce qui lui étoit arrivé, & conclut encore que c'étoit de Laune qui l'avoit voulu assassiner, de quoi la Rappiniere verbalisa amplement. Un des Archers courut au prochain Village pour faire enlever le corps mort, & revint avec la niece du Curé & Julien, qui s'étoient rassurés, & qui avoient rencontré Guillaume remenant un cheval pour le brancard. Le Curé, s'en retourna à Domfront sans aucune mauvaise rencontre, où, tant qu'il vivra, il contera son enlèvement. Le cheval mort fut mangé des loups ou des mâtins; le corps de celui qui avoit été tué fut enterré je ne sçai où; & la Rappiniere, le Destin, la Rancune, & l'Olive, les Archers, & le Prisonnier, s'en retournerent au Mans. Et voilà le succès de la chasse de la Rappiniere & des Comédiens, qui prirent un homme au lieu de prendre un lievre.

CHAPITRE XV.

Arrivée d'un Opérateur dans l'hôtellerie. Suite de l'histoire de Destin & de l'Etoile.

S É R É N A D E.

[L vous souviendra, s'il vous plaît, que dans le précédent Chapitre, l'un de ceux qui avoient enlevé le Curé de Domfront avoit quitté ses compagnons, & s'en étoit allé au galop je ne sçai où. Comme il pressoit extrêmement son cheval dans un chemin fort creux & fort étroit, il vit de loin quelques gens de cheval qui venoient à lui : il voulut retourner sur ses pas pour les éviter, & tourna son cheval si court, & avec tant de précipitation, qu'il se cabra & se renversa sur son maître. La Rappiniere & sa troupe, car c'étoient ceux qu'il avoit vûs, trouverent fort étrange qu'un gomme qui venoit à eux si vite, eût voulu s'en retourner de la même façon. Cela

donna quelque soupçon à la Rappiniere
 qui de son naturel en étoit fort susceptible
 outre que sa charge l'obligeoit à croire
 plutôt le mal que le bien. Son soupçon
 s'augmenta beaucoup, quand étant auprès
 de cet homme, qui avoit une jambe sur
 son cheval, il vit qu'il ne paroissoit pas
 tant effrayé de sa chute, que de ce qu'
 en avoit des témoins. Comme il ne hazar-
 doit rien en augmentant sa peur, & qu'
 sçavoit faire sa charge mieux que Prevôt
 du Royaume, il lui dit, en l'approchant
 Vous voilà donc pris, homme de bien
 ah! je vous mettrai en lieu d'où vous ne
 tomberez pas si lourdement. Ces paroles
 étourdirent le malheureux bien plus qu'
 n'avoit fait sa chute; & la Rappiniere &
 les siens remarquerent sur son visage de
 grandes marques d'une conscience bouer-
 lée, que tout autre moins entreprenant
 que lui n'eût point balancé à l'arrêter. Il
 commanda donc à ses Archers de lui aider
 à se relever, & le fit lier & garotter sur
 son cheval. La rencontre qu'il fit un peu
 après du Curé de Domfront dans le désor-

e que vous avez vû auprès d'un homme mort, & d'un cheval tué d'un coup de pistolet, lui assurerent qu'il ne s'étoit pas épris; à quoi contribua beaucoup la ruse du Prisonnier, qui augmenta visiblement à son arrivée. Le Destin le regardoit plus attentivement que les autres, sans le reconnoître, & ne pouvant se mettre en mémoire où il l'avoit vû. Il travailla en vain sa reminiscence durant le chemin, il ne put y retrouver ce qu'il cherchoit. Enfin ils arriverent au Mans, où la Rappiniere fit emprisonner le prétendu criminel; & les Comédiens qui devoient commencer le lendemain à représenter, se retirèrent en leur hôtellerie pour donner ordre à leurs affaires. Ils se reconcilierent avec l'hôte; le Poëte, qui étoit libéral comme un Poëte, voulut payer le souper. Ragotin, qui se trouvoit dans l'hôtellerie, & qui ne s'en pouvoit éloigner depuis qu'il étoit amoureux de l'Etoile, en fut convié par le Poëte, qui fut assez fou pour y convier aussi tous ceux qui avoient été spectateurs de la bataille

qui s'étoit donnée la nuit précédente chemise, entre les Comédiens & la famille de l'hôte. Un peu devant le souper bonne compagnie qui étoit déjà dans l'hôtellerie, augmenta d'un Opérateur & son train, qui étoit composé de sa femme d'une vieille servante More, d'un singe & de deux valets. La Rancune le connoissoit il y avoit long-tems : ils se firent forcars ; & le Poète qui faisoit aisément connoissance, ne quitta point l'Opérateur & sa femme qu'à force de compliments pompeux, & qui ne disoient pourtant pas grand'chose, il ne leur eût fait promettre qu'ils lui feroient l'honneur de souper avec lui. On soupa : il ne s'y passa rien de remarquable ; on y but beaucoup, & on ne mangea pas moins. Ragotin y reprit les yeux du visage de l'Etoile, ce qui l'enivra autant que le vin qu'il avala, & parla fort peu durant le souper, quoique le Poète lui donnât une belle matière à contester blâmant tout net les vers de Théophile dont Ragotin étoit grand admirateur. Les Comédiennes firent quelque tems conve-

tion avec la femme de l'Opérateur, qui
 étoit Espagnole, & n'étoit pas desagrée-
 le. Elles se retirèrent ensuite dans leur
 chambre, où le Destin les conduisit pour
 achever son histoire, que la Caverne & sa
 fille mouroient d'impatience d'entendre.
 L'Etoile cependant se mit à étudier son
 rôle; & le Destin ayant pris une chaise
 auprès d'un lit, où la Caverne & sa fille
 assirent, reprit son histoire en cette sorte.

Vous m'avez vû jusqu'ici fort amoureux,
 & bien en peine de l'effet que ma lettre
 auroit fait dans l'esprit de Léonore & de
 sa mere: vous m'allez voir encore plus
 amoureux, & le plus desespéré de tous
 les hommes. J'allois voir tous les jours
 Mademoiselle de la Boissiere & sa fille, si
 aveuglé de ma passion; que je ne remar-
 quois point la froideur que l'on avoit pour
 moi, & considérois encore moins que mes
 trop fréquentes visites pouvoient leur être
 à la fin incommodes. Mademoiselle de la
 Boissiere s'en trouvoit fort importunée de-
 puis que Saint-Far lui avoit appris qui j'é-
 tois; mais elle ne pouvoit civilement me

défendre sa maison, après ce qui m'étoit arrivé pour elle. Pour sa fille, à ce que puis juger par ce qu'elle a fait depuis, lui faisois pitié, & elle ne suivoit pas cela les sentimens de sa mere, qui ne perdoit jamais de vûe, afin que je ne pisse me trouver en particulier avec elle. Mais pour vous dire le vrai, quand cette belle fille eût voulu me traiter moins froidement que sa mere, elle n'eût osé l'entreprendre devant elle. Ainsi je souffris comme une ame damnée, & mes fréquentes visites ne me servoient qu'à me rendre plus odieux à ceux à qui je voulois plaire. Un jour que Mademoiselle de la Boissière reçut des Lettres de France, qui l'obligeoient à sortir aussi-tôt qu'elle les eût lûes, elle envoya louer un carrosse & chercher le Seigneur Stephano pour s'en faire accompagner, n'osant pas aller seule depuis la fâcheuse rencontre où je l'avois servie. J'étois plus prêt & plus propre à servir d'Ecuyer que celui qu'elle envoyoit chercher : mais elle ne vouloit pas recevoir le moindre service d'une personne.

dont elle se vouloit défaire. Par bonheur
 Stephano ne se trouva point, & elle fut
 contrainte de témoigner devant moi la pei-
 ne où elle étoit de n'avoir personne pour
 la mener, afin que je m'y offriffe; ce que
 je fis avec autant de joie, qu'elle avoit de
 dépit d'être réduite à me mener avec elle.
 Je la menai chez un Cardinal qui étoit lors
 protecteur de France, & qui lui donna
 heureusement audience aussi-tôt qu'elle la
 lui eût fait demander. Il falloit que son af-
 faire fût d'importance, & qu'elle ne fût
 pas sans difficulté; car elle fut long-tems
 à lui parler en particulier dans une espece
 de grotte, ou plutôt une fontaine couver-
 te qui étoit au milieu d'un fort beau jardin.
 Cependant tous ceux qui avoient suivi ce
 Cardinal, se promenoient dans les endroits
 du jardin qui leur plaisoient le plus. Me
 voilà donc dans une grande allée d'oran-
 gers, seul avec la belle Léonore, comme
 j'avois tant souhaité de fois, & pourtant
 encore moins hardi que je n'avois jamais
 été. Je ne sçai si elle s'en apperçut, & si
 ce fut par bonté qu'elle parla la première.

Ma mere, me dit-elle, aura bien du fuj de quereller le Seigneur Stephano de no avoir aujourd'hui manqué, & d'être cau que nous vous donnons tant de peine. moi, je lui serai bien obligé, lui répo dis-je, de m'avoir procuré, fans y pense la plus grande félicité dont je jouirai j mais. Je vous ai assez d'obligation, repa tit-elle, pour prendre part à tout ce c vous est avantageux : dites-moi donc, vous prie, la félicité qu'il vous a procuré si c'est une chose qu'une fille puisse sçavo afin que je m'en réjouisse. J'aurois peu lui dis je, que vous ne la fissiez cesse. Moi ! reprit-elle, je ne fus jamais envie se ; & quand je la serois pour tout autre je ne la serois jamais pour une person qui a mis sa vie au hazard pour moi. Vo ne le feriez pas par envie, lui répondis-j. Et par quel autre motif m'opposerois-je votre félicité, reprit-elle ? Par mépris, l dis-je. Vous me mettez bien en peine ajouta-t-elle, si vous ne m'apprenez ce qu je mépriserois, & de quelle façon le mé pris que je ferois de quelque chose, voi

a rendroit moins agréable. Il m'est bien
 isé de m'expliquer, lui répondis-je ; mais
 e ne sçai si vous voudriez bien m'enten-
 re. Ne me le dites donc point, me dit-
 lle ; car quand on doute si on voudra bien
 entendre une chose, c'est signe qu'elle n'est
 pas intelligible, ou qu'elle peut déplaire.
 Je vous avoue que je me suis étonné cent
 fois comment je lui pouvois répondre, son-
 geant bien moins à ce qu'elle me disoit,
 qu'à sa mere qui pouvoit revenir, & me
 faire perdre l'occasion de lui parler de mon
 amour. Enfin, je m'enhardis, & sans em-
 ployer plus de tems en une conversation
 qui ne me conduisoit pas assez vîte où je
 voulois aller, je lui dis sans répondre à
 ses dernieres paroles, qu'il y avoit long-
 tems que je cherchois l'occasion de lui par-
 ler, pour lui confirmer ce que j'avois pris
 la hardiesse de lui écrire, & que je ne me
 serois jamais hazardé à cela, si je n'avois
 sçu qu'elle avoit lû ma lettre. Je lui redis
 ensuite une grande partie de ce que je lui
 avois écrit ; & ajoutai qu'étant prêt de
 partir pour la guerre que le Pape faisoit

à quelques Princes d'Italie, & étant résolu d'y mourir, puisque je n'étois pas digne de vivre pour elle, je la priois de m'apprendre les sentimens qu'elle auroit eus pour moi, si ma fortune eût eu plus de rapport avec la hardiesse que j'avois eue de l'aimer. Elle m'avoua, en rougissant que ma mort ne lui seroit pas indifférente & si vous êtes homme à faire quelque chose pour vos amis, ajouta-t-elle, confessez-nous en un qui nous a été si utile ; & du moins si vous êtes si pressé de mourir pour une raison plus forte que celle que vous me venez de dire, différez votre mort jusqu'à tant que nous nous soyons revûs en France, où je dois bien-tôt retourner avec ma mere. Je la pressai de me dire plus clairement les sentimens qu'elle avoit pour moi ; mais sa mere se trouva lors si près de nous, qu'elle n'eût pû me répondre quand elle l'eût voulu. Mademoiselle de la Boissiere me fit une mine assez froide, à cause, peut-être, que j'avois eu le tems d'entretenir Léonore en particulier ; & cette belle fille même n

parut en être un peu en peine. Cela fut cause que je n'osai être que fort peu de tems chez elles. Je les quittai le plus content du monde, & tirant des conséquences fort avantageuses à mon amour de la réponse de Léonore. Le lendemain je ne manquai pas de les aller voir, suivant ma coutume : on me dit qu'elles étoient sorties, & on me dit la même chose trois jours de suite que j'y retournai sans me rebouter. Enfin le Seigneur Stephano me conseilla de n'y aller plus, parce que Mademoiselle de la Boissiere ne permettoit pas que je visse sa fille ; ajoutant qu'il me croyoit trop raisonnable pour m'aller faire donner un refus. Il m'apprit la cause de ma disgrâce. La mere de Léonore l'avoit trouvée qui m'écrivoit une lettre ; & après l'avoir fort maltraitée, elle avoit donné ordre à ses gens de me dire qu'elles n'y étoient pas toutes les fois que je les viendrois voir. Ce fut alors que j'appris le mauvais office que m'avoit rendu Saint-Far, & que depuis ce tems-là mes visites avoient fort importuné la mere. Pour la fille, Ste-

phano m'assura de sa part, que mon mérite lui eût fait oublier ma fortune, si sa mère eût été aussi peu intéressée qu'elle. Je vous dirai point le désespoir où me mirent ces fâcheuses nouvelles; je m'afflige autant que si l'on m'eût refusé Léonore injustement, quoique je n'eusse jamais espéré de la posséder; je m'emportai contre Saint-Far, & je songeai même à le battre contre lui: mais enfin me remettant devant les yeux ce que je devois à son père & à son frère, je n'eus recours qu'à mes larmes. Je pleurai comme un enfant, & je m'ennuyai partout où je ne fus pas seul. Il fallut partir sans voir Léonore. Nous fîmes une campagne dans l'armée du Pape, où je fis tout ce que je pus pour me faire tuer. La fortune me fut contraire en cela, comme elle avoit toujours été en d'autres choses. Je ne pus trouver la mort que je cherchois, & j'acquis quelque réputation que je ne cherchois point, & qui m'auroit satisfait en un autre tems: mais pour lors, rien ne me pouvoit satisfaire que le souvenir de Léonore. Verville &

Saint-Far furent obligés de retourner en France, où le Baron d'Arques les reçut en pere idolâtre de ses enfans. Ma mere ne reçut fort froidement. Pour mon pere, il se tenoit à Paris chez le Comte de Glais, qui l'avoit choisi pour être le Gouverneur de son fils. Le Baron d'Arques qui voit scû ce que j'avois fait dans la guerre d'Italie, où même j'avois sauvé la vie à Lerville, voulut que je fusse à lui en qualité de Gentilhomme. Il me permit d'aller voir mon pere à Paris, qui me reçut encore plus mal que n'avoit fait sa femme. Un autre homme de sa condition, qui eût eu un fils aussi bien fait que moi, l'eût présenté au Comte Ecoissois: mais mon pere n'en tira hors de son logis avec empressement, comme s'il eût eu peur que je l'eusse deshonoré. Il me reprocha cent fois, durant le chemin que nous fîmes ensemble, que j'étois trop brave; que j'avois la mine d'être glorieux, & que j'aurois mieux fait d'apprendre un métier, que d'être un traîneur d'épée. Vous pouvez penser que ces discours-là n'étoient guere

agréables à un jeune homme qui avoit été bien élevé, qui s'étoit mis en quelque réputation à la guerre, & enfin qui avoit osé aimer une fort belle fille, & même lui découvrir sa passion. Je vous avois dit que les sentimens de respect & d'amitié que l'on doit avoir pour un père, n'empêcherent point que je ne le regardasse comme un très-fâcheux vieillard. Il me promena dans deux ou trois rues, me causant de la sorte que je vous viens de dire, & puis me quitta tout d'un coup, me défendant expressément de le revenir voir. Je n'eus pas grand'peine à me résoudre à lui obéir. Je le quittai, & m'en allai voir Monsieur de Saint-Sauveur, qui me regardoit en père. Il fut fort indigné de la brutalité du mien, & me promit de ne me point abandonner. Le Baron d'Arques eut des affaires qui l'obligerent d'aller demeurer à Paris. Il se logea à l'extrémité du Faubourg Saint-Germain, en une fort belle maison que l'on avoit bâtie depuis peu avec beaucoup d'autres, qui ont rendu le Faubourg-là aussi beau que la Ville.

de faire tout ce que je pourrois pour remettre aux bonnes graces de la fille que le devoit avoir avec elle. Je ne pouvois refuser à l'amitié que m'avoit toujours témoigné Verville , de faire tout ce qu'il vouloit. Nous sortîmes par la porte de derrière de notre jardin , sur les dix heures du soir , & fumes reçus dans celui où l'on nous attendoit , par la maîtresse & la suivante. La pauvre Demoiselle de Saldag trembloit comme la feuille , & n'osoit parler ; Verville n'étoit guere plus assuré ; la suivante ne disoit mot ; & moi qui n'étois là que pour accompagner Verville , je parlois point , & n'en avois pas envie. Enfin Verville s'évertua & mena sa maîtresse dans une allée couverte , après avoir bien recommandé à la suivante & à moi de faire bon guet ; ce que nous fîmes avec tant d'attention , que nous nous promenâmes assez long-tems sans nous dire la moindre parole l'un à l'autre. Au bout d'une allée , nous nous rencontrâmes avec les jeunes Amans. Verville me demanda assez haut , si j'avois bien entretenu Madar

Madelo

Madelon : Je lui répondis que je ne croyois
 as qu'elle eût sujet de s'en plaindre. Non
 sûrement , dit aussi-tôt la soubrette , car
 ne m'a encore rien dit. Verville s'en mit
 rire , & assura cette Madelon que je va-
 is bien la peine que l'on fît conversation
 vec moi , quoique je fusse fort mélanco-
 que. Mademoiselle de Saldagne prit la
 parole , & dit que sa femme de chambre
 étoit pas aussi une fille à mépriser ; & là-
 dessus ces Amans bienheureux nous quit-
 erent , nous recommandant de bien pren-
 dre garde qu'on ne les surprît point. Je
 ne préparai alors à m'ennuyer beaucoup
 avec une servante , qui m'alloit demander
 sans doute , combien je gagnois de gages ,
 quelles servantes je connoissois dans le
 quartier , si je sçavois des chansons nou-
 velles , & si j'avois bien des profits avec
 mon maître. Je m'attendois après cela
 à l'apprendre tous les secrets de la maison
 de Saldagne , & tous les défauts , tant de
 lui que de ses sœurs ; car peu de suivans
 se rencontrent ensemble , sans se dire tout
 ce qu'ils sçavent de leurs maîtres , & sans

trouver à redire au peu de soin qu'ils ont de faire leur fortune & celle de leurs gens. Mais je fus bien étonné de me voir en conversation avec une servante qui me dit d'abord : je te conjure , esprit muet , de me confesser si tu es valet ; & si tu es valet , par quelle vertu admirable tu t'es empêché jusqu'à cette heure de me dire du mal de ton maître. Ces paroles si extraordinaires en la bouche d'une femme de chambre , me surprirent : je lui demandai de quelle autorité elle se mêloit de m'exorciser. Je vois bien , me dit-elle , que tu es un esprit opiniâtre , & qu'il faut que je redouble mes conjurations. Dis-moi donc , esprit rebelle , par la puissance que Dieu m'a donnée sur les valets suffisans & glorieux , dis-moi qui tu es ? Je suis un pauvre garçon , lui répondis-je , qui voudrois bien être endormi dans mon lit. Je vois bien , repartit-elle , que j'aurai bien de la peine à te connoître ; au moins ai-je déjà découvert que tu n'es guere galant car , ajouta-t-elle , ne me devois-tu pas parler le premier , me dire cent douceurs :

ne vouloir prendre la main, te faire donner deux ou trois soufflets, autant de coups de pieds, te faire bien égratigner, enfin t'en retourner chez toi comme un homme à bonne fortune? Il y a des filles dans Paris, interrompis-je, dont je serois ravi de porter des marques; mais il y en a aussi que je ne voudrois pas seulement enrisager, de peur d'avoir de mauvais songes. Tu veux dire, reprit-elle, que je suis peut-être laide: hé, Monsieur le difficile, ne sçais-tu pas bien que la nuit tous les chats sont gris? Je ne veux rien faire la nuit, lui répliquai-je, dont je me puisse repentir le jour. Et si je suis belle, me dit-elle? Je ne vous aurois pas porté assez de respect, lui dis-je; outre qu'avec l'esprit que vous me faites paroître, vous mériteriez d'être servie & galantisée dans les formes. Et servirois-tu bien une fille de mérite dans les formes, me demanda-t-elle? Mieux qu'homme du monde, lui dis-je, pourvû que je l'aimasse. Que t'importe, ajouta-t-elle, pourvû que tu en fusses aimé. Il faut que l'un & l'autre se rencon-

trent dans une galanterie où je m'embaquerois, lui repartis-je. Vraiment, dit-elle, si je dois juger du maître par le valet, ma maîtresse a bien choisi en Monsieur Verville; & sa servante, pour qui tu te redoucirois, auroit grand sujet de faire l'importante. Ce n'est pas assez de m'ouïr parler, lui dis-je, il faut aussi me voir. Je croi, repartit-elle, qu'il ne faut ni l'un ni l'autre. Notre conversation ne put durer davantage; car Monsieur de Saldagne heurtoit à grands coups à la porte de la rue, que l'on ne se hâtoit point d'ouvrir par l'ordre de sa sœur, qui vouloit avec le tems de regagner sa chambre. La Demoiselle & la femme de chambre se retirèrent si troublées, & avec tant de précipitation, qu'elles ne nous dirent pas adieu en nous mettant hors du jardin. Verville voulut que je l'accompagnasse en sa chambre aussi-tôt que nous fumes arrivés au logis. Jamais je ne vis un homme plus amoureux & plus satisfait. Il m'exagéra l'esprit de sa maîtresse, & me dit qu'il n'auroit point l'esprit content que je ne l'eusse vû

Enfin il me tint toute la nuit à me redire cent fois les mêmes choses , & je ne pus d'aller coucher qu'alors que le point du jour commença de paroître. Pour moi , étois fort étonné d'avoir trouvé une servante de si bonne conversation , & je vous voue que j'eus quelque envie de sçavoir si elle étoit belle , quoique le souvenir de ma Léonore me donnât une extrême indifférence pour toutes les belles filles que je voyois tous les jours dans Paris. Nous dormîmes Verville & moi jusqu'à midi. Il écrivit , aussi-tôt qu'il fut éveillé , à Mademoiselle de Saldagne , & envoya sa lettre par son valet , qui en avoit déjà porté d'autres , & qui avoit correspondance avec sa femme de chambre. Ce valet étoit bas-Breton , d'une figure fort désagréable , & d'un esprit qui l'étoit encore plus. Il me vint en l'esprit , quand je le vis partir , que si la fille que j'avois entretenue le voyoit vilain comme il étoit , & parloit un moment à lui , qu'assurément elle ne le soupçonneroit point d'être celui qui avoit accompagné Verville. Ce gros sot s'acquitta

assez bien de sa commission pour un sot il trouva Mademoiselle de Saldagne avec sa sœur aînée, qui s'appelloit Mademoiselle de Lery, à qui elle avoit fait confiance de l'amour que Verville avoit pour elle. Comme il attendoit sa réponse, Monsieur de Saldagne fut oui chanter sur le degré. Il venoit à la chambre de ses sœurs qui cachèrent à la hâte notre Breton dans une garde-robe. Le frere ne fut pas longtemps avec ses sœurs, & le Breton fut tiré de sa cachette. Mademoiselle de Saldagne s'enferma dans un petit cabinet pour faire réponse à Verville, & Mademoiselle de Lery fit conversation avec le Breton, qui sans doute ne la divertit guere. Sa sœur, qui avoit achevé sa lettre, la délivra de notre lourdaud, le renvoyant à son maître avec un billet par lequel elle lui promettoit de l'attendre à la même heure dans le même jardin. Aussi-tôt que la nuit fut venue, vous pouvez penser que Verville se tint prêt pour aller à l'assignation qu'on lui avoit donnée. Nous fumes introduits dans le jardin, & je me vis en tête

à même personne que j'avois entretenue, & que j'avois trouvée si spirituelle. Elle ne la parut encore plus qu'elle n'avoit fait, & je vous avoue que le son de sa voix, & la façon dont elle disoit les choses, me firent souhaiter qu'elle fût belle. Cependant elle ne pouvoit croire que je fusse le pas-Breton qu'elle avoit vû, ni comprendre pourquoi j'avois plus d'esprit la nuit que le jour ; car le Breton nous ayant conté que l'arrivée de Saldagne dans la chambre de ses sœurs lui avoit fait grand'peur, je m'en fis honneur devant cette spirituelle servante, en lui protestant que je n'avois pas tant eu de peur pour moi, que pour Mademoiselle de Saldagne. Cela lui ôta tout le doute qu'elle pouvoit avoir que je ne fusse pas le valet de Verville, & je remarquai que depuis cela elle commença à me tenir de vrais discours de servante. Elle m'apprit que ce Monsieur de Saldagne étoit un terrible homme ; & que s'étant trouvé fort jeune sans pere ni mere, avec beaucoup de bien & peu de parens, il exerçoit une grande tyrannie sur ses

sœurs, pour les obliger à se faire Religieuses, les traitant non pas seulement e pere injuste, mais en mari jaloux & insupportable. Je lui allois parler à mon tout du Baron d'Arques & de ses enfans, quand la porte du jardin que nous n'avions point fermée, s'ouvrit; & nous vîmes entrer monsieur de Saldagne suivi de deux laquais, dont l'un lui portoit un flambeau. Il revenoit d'un logis qui étoit au bout de la rue, dans la même ligne du sien & de nôtre, où l'on jouoit tous les jours, & où Saint-Far alloit souvent se divertir. Ils y avoient joué ce jour-là l'un & l'autre; & Saldagne ayant perdu son argent de bonne heure, étoit rentré dans son logis par la porte de derriere contre sa coutume; & l'ayant trouvée ouverte, nous avoit surpris, comme je vous viens de dire. Nous étions alors tous quatre dans une allée couverte; ce qui nous donna moyen de nous dérober à la vûe de Saldagne & de ses gens. La Demoiselle demeura dans le jardin sous prétexte de prendre le frais; & pour rendre la chose plus vrai-semblable, elle se mit à

chanter sans en avoir grande envie, comme vous pouvez penser. Cependant Verville ayant escaladé la muraille par une treille, s'étoit jetté de l'autre côté; mais un troisieme laquais de Saldagne, qui n'étoit pas encore entré, le vit sauter, & ne manqua pas de venir dire à son maître qu'il venoit de voir sauter un homme de la muraille du jardin dans la rue. En même tems on m'ouit tomber dans le jardin fort rudement, la même treille par laquelle j'étois sauvé Verville s'étant malheureusement rompue sous moi. Le bruit de ma chute, joint au rapport du laquais, émut tous ceux qui étoient dans le jardin. Saldagne courut au bruit qu'il avoit entendu, suivi de ses trois laquais; & voyant un homme l'épée à la main, car aussi-tôt que je fus relevé je m'étois mis en état de me défendre, il m'attaqua à la tête des siens. Je lui fis bien-tôt voir que je n'étois pas aisé à battre. Le laquais qui portoit le flambeau s'avança plus que les autres; cela me donna moyen de voir Saldagne au visage, que je reconnus pour le même François

qui m'avoit voulu autrefois assassiner dans Rome pour l'avoir empêché de faire une violence à Léonore, comme je vous ai tantôt dit. Il me reconnut aussi ; & ne douta point que je ne fusse venu chez lui pour lui rendre la pareille , il me cria que je ne lui échapperois pas cette fois-là. Il redoubla ses efforts , & alors je me trouvai fort pressé , outre que je m'étois quasi rompu une jambe en tombant. Je gagnai , en lichant le pied , un cabinet dans lequel j'avois vû entrer la maîtresse de Vervilfort éplorée. Elle ne sortit point de ce cabinet , quoique je m'y retirasse , soit qu'elle n'en eût pas le tems , ou que la peur rendit immobile. Pour moi , je me sent augmenter le courage quand je vis que je ne pouvois être attaqué que par la porte du cabinet , qui étoit assez étroite. Je bleffai Saldagne à une main , & le plus opiniâtré de ses laquais en un bras ; ce qui me fit donner un peu de relâche. Je n'espérois pas pourtant en échapper , m'attendant qu'à la fin on me tueroit à coups de pistolets quand je leur aurois bien donné de la pei

e à coups d'épée. Mais Verville vint à mon secours : il ne s'étoit point voulu retirer dans son logis fans moi ; & ayant oui laumeur & le bruit des épées, il étoit venu me tirer du péril où il m'avoit mis, ou de partager avec moi. Saldagne, avec qui j'avoit déjà fait connoissance, crut qu'il le devoit secourir comme son ami & son voisin ; il s'en tint fort obligé, & lui dit en abordant : vous voyez, Monsieur, comme je suis assassiné dans mon logis. Verville, qui connut sa pensée, lui répondit sans hésiter, qu'il étoit son serviteur contre tout autre, mais qu'il n'étoit là qu'en l'intention de me servir contre qui que ce fût. Saldagne enragé de s'être trompé, lui dit en jurant, qu'il viendrait bien à bout de lui seul de deux traîtres, & en même tems chargea Verville de furie, qui le reçut vigoureusement. Je sortis de mon cabinet pour aller joindre mon ami ; & surprenant le laquais qui portoit le flambeau, je ne le voulus pas tuer, je me contentai de lui donner un estremaçon sur la tête, qui l'effraya si fort qu'il s'enfuit hors du jardin.

bien avant dans la campagne , criant aux voleurs. Les autres laquais s'enfuirent aussi. Pour ce qui est de Saldagne , au même tems que la lumiere du flambeau nous manqua , je le vis tomber dans une palissade soit que Verville l'eût blessé , ou par un autre accident. Nous ne jugeâmes pas propos de le relever , mais bien de nous retirer bien vite. La sœur de Saldagne que j'avois vûe dans le cabinet , & qui sçavoit bien que son frere étoit homme lui faire de grandes violences , en sortit alors , & vint nous prier , parlant bas & fondant toute en larmes , de l'emmener avec nous. Verville fut ravi d'avoir sa maîtresse en sa puissance. Nous trouvâmes la porte de notre jardin entr'ouverte , comme nous l'avions laissée , & nous ne la fermâmes point pour n'avoir pas la peine de l'ouvrir si nous étions obligés de sortir. Il y avoit dans notre jardin une salle basse peinte & fort enjolivée , où l'on mangeoit en été , & qui étoit détachée du reste de la maison. Mes jeunes maîtres & moi y faisons quelquefois des armes ; &

omme c'étoit le lieu le plus agréable de la maison, le Baron d'Arques, ses enfans & moi en avions chacun une clef, afin que les valets n'y entraffent point, & que les livres & les meubles qui y étoient fussent en sûreté. Ce fut-là où nous mîmes notre Demoiselle, qui ne pouvoit se consoler. Je lui dis que nous allions songer à sa sûreté & à la nôtre, & que nous reviendrions à elle dans un moment. Verville fut un gros quart-d'heure à réveiller son valet Breton, qui avoit fait la débauche. Aussi-tôt qu'il nous eut allumé de la chandelle, nous songeâmes quelque tems à ce que nous ferions de la sœur de Saldagne : enfin nous résolûmes de la mettre dans ma chambre, qui étoit au haut du logis, & qui n'étoit fréquentée que de mon valet & de moi. Nous retournâmes à la salle du jardin avec de la lumiere. Verville fit un grand cri en y entrant, ce qui me surprit fort. Je n'eus pas le tems de lui demander ce qu'il avoit ; car j'ouis parler à la porte de la salle, que quelqu'un ouvrit à l'instant que j'éteignois ma chandelle. Verville deman-

da, qui va-là ? Son frere Saint-Far noi
répondit, c'est moi ; que diable faite
vous ici sans chandelle à l'heure qu'il est
Je m'entretenois avec Garigues, parce
que je ne puis dormir, lui répondit Ver
ville ; & moi, dit Saint-Far, je ne pu
dormir aussi, & viens occuper la salle
mon tour ; je vous prie de m'y laisser tou
seul. Nous ne nous fîmes pas prier deu
fois. Je fis sortir notre Demoiselle le plu
adroitement que je pus, m'étant mis en
tr'elle & Saint-Far qui entroit en mêm
tems. Je la menai dans ma chambre fai
qu'elle cessât de se désespérer, & revin
trouver Verville dans la sienne, où son va
let ralluma de la chandelle. Verville m
dit avec un visage affligé, qu'il falloit in
cessamment qu'il retournât chez Saldagne
& qu'en voulez-vous faire, lui dis-je, l'a
chever ? Ha, mon pauvre Garigues, s'é
cria-t-il ! je suis le plus malheureux hom
me du monde si je ne tire Mademoisell
de Saldagne d'entre les mains de son frere
Et y est-elle encore, puisqu'elle est dan
ma chambre, lui répondis-je ? Plût à Die

ne cela fût, me dit-il en soupirant. Je
vois que vous rêvez, lui repartis-je ? Je ne
sais point, reprit-il ; nous avons pris la
sœur aînée de Mademoiselle de Saldagne
pour elle. Quoi, lui dis-je aussi-tôt, n'é-
tes-vous pas ensemble dans le jardin ? Il
y a rien de plus assuré, me dit-il. Pour-
quoi voulez-vous donc vous aller faire as-
sommer chez son frere, lui répondis-je,
puisque la sœur que vous demandez est
dans ma chambre ? Ha, Garigues, s'écria-
il encore ! je sçai bien ce que j'ai vû :
c'est moi aussi, lui dis-je ; & pour vous mon-
trer que je ne me trompe point, venez
voir Mademoiselle de Saldagne. Il me
dit que j'étois fou, & me suivit le plus af-
figé homme du monde. Mais mon étonne-
ment ne fut pas moindre que son affliction,
quand je vis dans ma chambre une Demoi-
selle que je n'avois jamais vûe, & qui n'é-
toit point celle que j'avois amenée. Ver-
ville en fut aussi étonné que moi, mais en
décompense le plus satisfait homme du
monde, car il se trouva avec Mademoisel-
le de Saldagne. Il m'avoua que c'étoit lui

qui s'étoit trompé : mais je ne pouvois lui répondre , ne pouvant comprendre par quel enchantement une Demoiselle que j'avois toujours accompagnée, s'étoit transformée en une autre , à venir de la sal du jardin à ma chambre. Je regardois attentivement la maîtresse de Verville, qui n'étoit point assurément celle que nous avions tirée de chez Saldagne , & qui même ne lui ressembloit pas. Verville ne voyant si éperdu : qu'as-tu donc, me dit-il ? Je te confesse encore une fois , que je ne suis trompé. Je le suis plus que vous , Mademoiselle de Saldagne est entrée c'étoit avec nous , lui répondis-je. Et avec qui donc , reprit-il ? Je ne sçai , lui dis-je , qui le peut sçavoir que Mademoiselle même. Je ne sçai pas aussi avec qui je suis venue , si ce n'est avec Monsieur , nous c'étoit alors Mademoiselle de Saldagne , parla-t-elle de moi ; car , continua-t-elle , ce n'est point Monsieur de Verville qui m'a tirée de chez mon frere ; c'est un homme qui est entré chez nous un moment après que vous êtes sorti : je ne sçai pas si les plaintes

non frere en furent cause, ou si nos laquais, qui entrerent en même tems que moi, l'avoient averti de ce qui s'étoit passé. Il fit porter mon frere dans sa chambre, & ma femme de chambre m'étant venue apprendre ce que je vous viens de dire, & qu'elle avoit remarqué que cet homme étoit de la connoissance de mon frere, & de nos voisins, je l'allai attendre dans le jardin, où je le conjurai de me mener chez moi jusqu'au lendemain, que je me ferois mener chez une Dame de mes amies, pour laisser passer la furie de mon frere, que je lui avouai avoir tous les sujets du monde de redouter. Cet homme m'offrit assez civilement de me conduire par-tout où je voudrois, & me promit de me protéger contre mon frere, même au péril de sa vie. C'est sous sa conduite que je suis venue en ce logis, où Verville, que j'ai bien reconnu à la voix, a parlé à ce même homme; ensuite de quoi on m'a mise dans la chambre où vous me voyez. Ce que nous dit Mademoiselle de Saldagne ne m'éclaircit pas entierement; mais au

moins aida t-elle beaucoup à me faire deviner à-peu-près de quelle façon la chose étoit arrivée. Pour Verville , il avoit été si attentif à considérer sa maîtresse , qu'il ne l'avoit été que fort peu à tout ce qu'elle nous dit : il se mit à lui dire cent douceurs , sans se mettre beaucoup en peine de sçavoir par quelle voie elle étoit venue dans ma chambre. Je pris de la lumière & les laissant ensemble , je retournai dans la salle du jardin pour parler à Saint-Farquand bien il me devoit dire quelque chose de désobligeant , selon sa coutume. Mais je fus bien étonné de trouver au lieu de lui , la même Demoiselle que je sçavois très-certainement avoir amenée de chez Saldagne. Ce qui augmenta mon étonnement , ce fut de la voir tout en désordre comme une personne à qui on a fait une violence : sa coëffure étoit toute dé faite & le mouchoir qui lui couvroit la gorge étoit sanglant en quelques endroits , aussi bien que son visage. Verville , me dit-elle aussi-tôt qu'elle me vit paroître , ne m'approche point , si ce n'est pour me tuer : tu

ras bien mieux que d'entreprendre une
 seconde violence. Si j'ai eu assez de force
 pour me défendre de la première, Dieu
 m'en donnera encore assez pour t'arracher
 les yeux, si je ne puis t'ôter la vie. C'est
 donc là, ajouta-t-elle en pleurant, cet
 amour violent que tu disois avoir pour ma
 sœur? O que la complaisance que j'ai eue
 pour ses folies me coûte bon! & quand
 on ne fait pas ce qu'on doit, qu'il est bien
 juste de souffrir les maux que l'on craint le
 plus! Mais que déliberes-tu, me dit-elle
 encore, me voyant tout étonné? as-tu quel-
 ques remords de ta mauvaise action? si ce-
 la est, je l'oublierai de bon cœur; tu es
 jeune, & j'ai été trop imprudente de me
 fier en la discrétion d'un homme de ton
 âge. Remets-moi donc chez mon frère, je
 t'en conjure; tout violent qu'il est, je le
 crains moins que toi, qui n'es qu'un bru-
 tal, ou plutôt un ennemi mortel de notre
 maison, qui n'a pû être satisfait d'une fille
 éduite & d'un Gentilhomme assassiné, si
 tu n'y ajoutois un plus grand crime. En
 achevant ces paroles, qu'elle prononça avec

beaucoup de véhémence , elle se mit
 pleurer avec tant de violence , que je n'
 jamais vû une affliction pareille. Je voi
 avoue que ce fut là où j'achevai de pe
 dre le peu d'esprit que j'avois conservé
 une si grande confusion ; & si elle n'e
 cessé de parler d'elle-même , je n'eusse j
 mais osé l'interrompre , de la façon qu
 j'étois étonné , & de l'autorité avec l
 quelle elle m'avoit fait tous ces reproche
 Mademoiselle , lui répondis-je , non-se
 lement , je ne suis point Verville , ma
 aussi j'ose vous assurer qu'il n'est point c
 pable d'une mauvaise action comme cel
 dont vous vous plaignez. Quoi , repr
 elle , tu n'es point Verville ? Je ne t'
 pas vû aux mains avec mon frere ? U
 gentilhomme n'est point venu à ton secour
 & tu ne m'as point conduite céans à r
 priere , où tu m'as voulu faire une viole
 ce indigne de toi & de moi ? Elle
 put rien dire davantage , tant la douleur
 suffoquoit. Pour moi , je ne fus jamais
 plus grand'peine , ne pouvant comprend
 comme elle connoissoit Verville , & ne

connoissoit point. Je lui dis que la violence qu'on lui avoit faite m'étoit inconnue ; & puisqu'elle étoit sœur de Monsieur de Saldagne , que je la menerois , si elle vouloit , où étoit sa sœur. Comme j'achevois de parler , je vis entrer dans la salle Verville & Mademoiselle de Saldagne , qui vouloit absolument qu'on la ramenât chez son frere : je ne sçai pas d'où lui étoit venue une si dangereuse fantaisie. Les deux sœurs s'embrassèrent aussi-tôt qu'elles se virent , & se remirent à pleurer à l'envi l'une de l'autre. Verville les pria instamment de retourner dans ma chambre , leur représentant la difficulté qu'il y auroit de faire ouvrir chez Monsieur de Saldagne , la maison étant allarmée comme elle étoit , outre le péril qu'il y avoit pour elles entre les mains d'un brutal ; que dans son logis elles ne pouvoient être découvertes ; que le jour alloit bien-tôt paroître , & que selon les nouvelles que l'on auroit de Saldagne , on aviseroit à ce qu'on auroit à faire. Verville n'eut pas grand'peine à les faire condescendre à ce qu'il voulut , ces

deux pauvres Demoiselles se trouvant toutes rassurées de se voir ensemble. Nous montâmes en ma chambre, où après avoir bien examiné les étranges succès qui nous mettoient en peine, nous crûmes avec autant de certitude que si nous l'eussions vû que la violence que l'on avoit faite à Mademoiselle de Lery, venoit infailliblement de Saint-Far, ne sçachant que trop, Verville & moi, qu'il étoit encore capable de quelque chose de pire. Nous ne nous trompions point en nos conjectures; Saint-Far avoit joué dans la même maison où Saldagne avoit perdu son argent, & passant devant son jardin un moment après le désordre que nous y avions fait, il s'étoit rencontré avec les laquais de Saldagne, qui lui avoient fait le récit de ce qui étoit arrivé à leur maître, qu'ils assuroient avoir été assassiné par sept ou huit voleurs, pour excuser la lâcheté qu'ils avoient faite en l'abandonnant. Saint-Far se crut obligé de lui aller offrir son service comme, à son voisin, & ne le quitta point qu'il ne l'eût fait porter dans sa chambre, au sortir de

quelle Mademoiselle de Saldagne l'avoit
 rié de la mettre à couvert des violences
 de son frere, & étoit venue avec lui, com-
 me avoit fait sa sœur avec nous. Il avoit
 donc voulu la mettre dans la salle du jar-
 din où nous étions, comme je vous ai dit ;
 parce qu'il n'avoit pas moins de peur
 de nous vissions sa Demoiselle, que nous
 avions qu'il ne vît la nôtre, & que par
 hazard les deux sœurs se trouverent l'une
 près de l'autre quand il entra & quand
 nous sortîmes ; je trouvai sous ma main la
 sienne, au même tems qu'il se trompa de la
 même façon avec la nôtre ; & ainsi les De-
 moiselles furent troquées. Ce qui fut d'au-
 tant plus faisable, que j'avois éteint la lu-
 miere, & qu'elles étoient vêtues l'une
 comme l'autre, & si éperdues, aussi-bien
 que nous, qu'elles ne sçavoient ce qu'elles
 faisoient. Aussi-tôt que nous l'eûmes laissé
 dans la salle, se voyant seul avec une fort
 belle fille, & ayant bien plus d'instinct
 que de raison, & pour parler de lui com-
 me il le mérite, étant la brutalité même,
 avoit voulu profiter de l'occasion sans

considérer ce qui en pourroit arriver, & qu'il faisoit un outrage irréparable à une fille de condition qui s'étoit mise entre ses bras comme dans un asile. Sa brutalité fut punie comme elle le méritoit. Mademoiselle de Lery se défendit en lionne, le mordit l'égratigna, & le mit tout en sang. A tout cela il ne fit autre chose que s'aller coucher, & s'endormit aussi tranquille que s'il n'eût pas fait l'action du monde plus déraisonnable. Vous êtes peut-être en peine de sçavoir comment Mademoiselle de Lery se trouvoit dans le jardin quand son frere nous y surprit, elle qui n'y étoit point venue comme avoit fait sa sœur. C'est ce qui m'embarrassoit au lieu bien que vous : mais j'appris de l'une ou de l'autre, que Mademoiselle de Lery avoit accompagné sa sœur dans le jardin pour ne se fier à la discrétion d'une servante; & c'étoit elle que j'avois entretenue sous le nom de Madelon. Je ne m'étonne donc plus si j'avois trouvé tant d'esprit dans une femme de chambre; & Mademoiselle de Lery m'avoua qu'après avoir fait

conversatio

Conversation avec moi dans le jardin, & n'avoir trouvé plus spirituel que ne l'est l'ordinaire un valet; celui de Verville qui m'avoit fait voir qu'il n'avoit guere d'esprit, & qu'elle prenoit encore le lendemain pour moi, l'avoit extrêmement étonné. Depuis ce tems-là nous eûmes l'un pour l'autre quelque chose de plus que de l'estime; & j'ose dire qu'elle étoit pour le moins aussi aise que moi, de ce que nous nous pouvions aimer avec plus d'égalité & de proportion, que si l'un de nous deux eût été valet ou servante. Le jour parut que nous étions encore ensemble. Nous laissâmes nos Demoiselles dans ma chambre, où elles s'endormirent si elles voulurent, & nous allâmes songer, Verville & moi, à ce que nous avions à faire. Pour moi, qui n'étois point amoureux comme Verville, je mourois d'envie de dormir: mais il n'y avoit pas apparence d'abandonner mon ami dans un si grand accablement d'affaires. J'avois un laquais aussi avisé que le valet de chambre de Verville étoit maladroit. Je l'instruisis autant que je pus, &

l'envoyai découvrir ce qui se passoit chez Saldagne. Il s'acquitta de sa commission avec esprit, & nous rapporta que les gens de Saldagne disoient que les voleurs l'avoient fort blessé, & que l'on ne parloit non plus de ses sœurs que si jamais n'en eût eu, soit qu'il ne se souciât point d'elles, ou qu'il eût défendu à ses gens d'en parler, pour étouffer le bruit d'une chose qui lui étoit si désavantageuse. Je vis bien qu'il y aura ici du duel, me dit alors Verville; & peut-être de l'assassinat. Lui répondis-je: & là-dessus je lui appris que Saldagne étoit le même qui m'avoit voulu assassiner dans Rome; que nous nous étions reconnus l'un l'autre; & j'ajoutai que s'il croyoit que ce fût moi qui eût attenté sur sa vie, comme il y avoit grande apparence, qu'absolument il ne soupçonneroit rien encore de l'intelligence que ses sœurs avoient avec nous. J'allai rendre compte à ces pauvres filles de ce que nous avions appris; & cependant Verville alla trouver Saint-Far pour découvrir ses sentiments, & si nous avions bien deviné.

ouva qu'il avoit le visage fort égratigné
 mais quelque question que Verville lui
 fût faire, il n'en put tirer autre chose, si-
 non que revenant de jouer, il avoit trou-
 vé la porte du jardin de Saldagne ouverte,
 la maison en rumeur, & lui fort blessé en-
 tre les bras de ses gens, qui le portoient
 dans sa chambre. Voilà un grand accident,
 lui dit Verville, & ses sœurs en seront
 bien affligées : ce sont de fort belles filles ;
 je veux leur aller rendre visite. Que m'im-
 porte, lui répondit ce brutal, qui se mit
 ensuite à siffler sans plus rien répondre à
 son frere, pour tout ce qu'il lui put dire.
 Verville le quitta & revint dans ma cham-
 bre, où j'employois toute mon éloquence
 pour consoler nos belles affligées. Elles se
 désespéroient, & n'attendoient que des
 violences extrêmes de l'étrange humeur
 de leur frere, qui étoit sans doute l'hom-
 me du monde le plus esclave de ses pas-
 sions. Mon laquais leur alla querir à man-
 ger dans le prochain cabaret ; ce qu'il con-
 tinua de faire quinze jours durant que nous
 les tinmes cachées dans ma chambre, où

par bonheur elles ne furent point découvertes, parce qu'elle étoit au haut du logis, & éloignée des autres. Elles n'eussent point eu de répugnance à se mettre dans quelque maison Religieuse : mais à cause de l'aventure fâcheuse qui leur étoit arrivée, elles avoient grand sujet de craindre de ne sortir pas d'un Couvent quand elles voudroient, après s'y être renfermées d'elles-mêmes. Cependant les blessures de Saldagne se guérissoient, & Saint-Far que nous observions, l'alloit visiter tous les jours. Verville ne bougeoit de sa chambre ; à quoi on ne prenoit pas garde dans le logis, ayant accoutumé d'y passer souvent des jours entiers à lire, ou à s'entretenir avec moi. Son amour augmentoit tous les jours pour Mademoiselle de Saldagne, & elle l'aimoit autant qu'elle en étoit aimée. Je ne déplaisois pas à sa sœur aînée, & elle ne m'étoit pas indifférente. Ce n'est pas que la passion que j'avois pour Léonore fût diminuée, mais je n'espérois plus rien de ce côté-là ; & quand je l'aurois pu posséder, j'aurois fait conscience

le la rendre malheureuse. Un jour Verville reçut un billet de Saldagne, qui le vouloit voir l'épée à la main, & qui l'attendoit avec un de ses amis dans la plaine de Grenelle. Par le même billet Verville étoit prié de ne se servir point d'un autre que de moi; ce qui me donna quelque soupçon que peut-être il nous vouloit prendre tous deux d'un coup de filet. Ce soupçon étoit assez bien fondé, ayant déjà expérimenté ce qu'il sçavoit faire. Mais Verville ne s'y voulut pas arrêter, ayant résolu de lui donner toutes sortes de satisfactions, & d'offrir même d'épouser sa sœur. Il envoya querir un carrosse de louage, quoiqu'il y en eût trois dans le logis. Nous allâmes où Saldagne nous attendoit, & où Verville fut bien étonné de trouver son frere qui servoit son ennemi. Nous n'oublâmes ni soumissions ni prieres pour faire passer les choses par accommodement; il fallut absolument se battre avec les deux moins raisonnables hommes du monde. Je voulus protester à Saint-Far que j'étois au désespoir de tirer l'épée contre lui, & je

ne répondis qu'avec des soumissions & de paroles respectueuses à toutes les choses outrageantes dont il exerça ma patience. Enfin il me dit brutalement que je lui avo toujours déplû, & que pour regagner ses bonnes grâces, il falloit que je reçusse de lui deux ou trois coups d'épée. En disant cela, il vint à moi de furie. Je ne fis qu'parer quelque tems, résolu d'éviter d'evir aux prises au péril de quelques blessures. Dieu favorisa ma bonne intention, tomba à mes pieds. Je le laissai relever & cela l'anima encore davantage contre moi. Enfin m'ayant blessé légèrement à une épaule, il me cria comme auroit fait un laquais, que j'en tenois, avec un emportement si insolent, que ma patience se lassâ. Je le pressai, & l'ayant mis en désordre, je passai si heureusement sur lui, que je pûs lui saisir la garde de son épée. Cet homme que vous haïssez tant, lui dis-je alors, vous donnera néanmoins la vie. Il fit cent efforts hors de saison sans jamais vouloir parler, comme un brutal qu'il étoit, quoique je lui représentasse que nous de-

ions aller séparer son frere & Saldagne, qui se rouloient l'un sur l'autre. Mais je vis bien qu'il falloit agir autrement avec lui. Je ne l'épargnai plus, & je pensai lui rompre la main d'un grand effort que je fis en lui arrachant son épée, que je jettai assez loin de lui. Je courus aussitôt au secours de Verville, qui étoit aux prises avec son homme. En les approchant, je vis de loin des gens de cheval qui venoient à nous. Saldagne fut désarmé, & en même tems je me sentis donner un coup d'épée par derriere. C'étoit le généreux Saint-Far qui se servoit si lâchement de l'épée que je lui avois laissée. Je ne fus plus maître de mon ressentiment; je lui en portai un qui lui fit une grande blessure. Le Baron d'Arques qui survint à l'heure même, & qui vit que je bleffois son fils, m'en vouloit d'autant plus de mal, qu'il m'avoit toujours voulu beaucoup de bien. Il poussa son cheval sur moi, & me donna un coup d'épée sur la tête. Ceux qui étoient venus avec lui fondirent sur moi à son exemple. Je me démêlai assez heureusement de tant d'ennemis;

mais il eût fallu céder au nombre, si Verville, le plus généreux ami du monde, n'eût été mis entr'eux & moi, au péril de sa vie. Il donna un grand estremaçon sur les oreilles de son valet, qui me pressoit plus que les autres, pour se faire de fête. Je présentai mon épée par la garde au Baron d'Arques; cela ne le fléchit point. Il m'appella coquin, ingrat, & me dit toutes les injures qui lui vinrent à la bouche, jusqu'à me menacer de me faire pendre. Je répondis avec beaucoup de fierté, que tout coquin & tout ingrat que j'étois, j'avois donné la vie à son fils, & que je ne l'avois blessé qu'après en avoir été frappé en trahison. Verville soutint à son pere que je n'avois pas tort; mais il dit toujours qu'il ne me vouloit jamais voir. Saldagne monta avec le Baron d'Arques dans le carrosse où l'on avoit mis Saint-Far; & Verville, qui ne me voulut point quitter, me reçut dans l'autre auprès de lui. Il me fit descendre dans l'hôtel d'un de nos Princes, où il avoit des amis, & se retira chez son pere. Monsieur de Saint-Sauveur m'envoya la

uit même un carrosse, & me reçut en son logis secrettement, où il eut soin de moi comme si j'eusse été son fils. Verville me vint voir le lendemain, & me conta que son pere avoit été averti de notre combat par ses sœurs de Saldagne, qu'il avoit trouvées dans ma chambre. Il me dit ensuite, avec grande joie, que l'affaire s'accommoderoit par un double mariage, aussi-tôt que mon frere seroit guéri, qui n'étoit pas blessé en lieu dangereux; qu'il ne tiendrait qu'à moi que je ne fusse bien avec Saldagne; & pour son pere, qu'il n'étoit plus en colere, & étoit bien fâché de m'avoir maltraité. Il souhaita ensuite que je fusse bien tôt guéri, pour avoir part à tant de réjouissances. Mais je lui répondis que je ne pouvois plus demeurer dans un pays où l'on pouvoit me reprocher ma basse naissance, comme avoit fait son pere, & que je quitterois bien-tôt le Royaume pour me faire tuer à la guerre, ou pour m'élever à une fortune proportionnée aux sentimens d'honneur que son exemple m'avoit donnés. Je veux croire que ma résolution l'af-

fligea ; mais un homme amoureux n'est pas long-tems occupé par une autre passion que l'amour. Le Destin continuoit ainsi sa histoire , quand on ouit tirer dans la rue un coup d'arquebuse , & tout aussi-tôt jouer des orgues. Cet instrument , qui peut-être n'avoit point encore été oui à la porte d'une hôtellerie , fit courir aux fenêtres tous ceux que coup d'arquebuse avoit éveillés. On continuoit toujours de jouer des orgues , & ceux qui s'y connoissoient remarquèrent même que l'Organiste jouoit un chant d'Eglise. Personne ne pouvoit rien comprendre en cette dévote sérénade , qui pourtant n'étoit pas encore bien reconnue pour telle : mais on n'en douta plus quand on ouit deux méchantes voix dont l'une chantoit le dessus , & l'autre ralloit une basse. Ces deux voix de lutin se joignirent aux orgues , & firent un concert à faire hurler tous les chiens du pays. Ils chanterent :

*Allons de nos voix , & de nos luts d'yvoire
ravir les esprits ,*

& le reste de la chanson. Après que cet air

iranné fut mal chanté, on ouit la voix de quelqu'un qui parloit bas le plus haut qu'il pouvoit, en reprochant aux Chantres qu'ils chantoient toujours une même chose. Les pauvres gens répondirent qu'ils ne sçavoient pas ce qu'on vouloit qu'ils chantaient. Chantez ce que vous voudrez, répondit à demi-haut la même personne; il faut chanter, puisqu'on vous paye bien. Après cet-arrêt définitif, les orgues changerent de ton; & on ouit un bel *Exaudiat* qui fut chanté fort dévotement. Personne des Auditeurs n'avoit encore osé parler de peur d'interrompre la Musique, quand la Rancune, qui ne se fût pas tû en une pareille occasion pour tous les biens du monde, cria tout haut; on fait donc ici le service divin dans les rues? Quelqu'un des écou-tans prit la parole, & dit que l'on pouvoit proprement appeller cela chanter Ténébres. Un autre ajouta que c'étoit une Procession de nuit: enfin tous les facétieux de l'hôtellerie se réjouirent sur la Musique, sans que pas un d'eux pût deviner celui qui la donnoit, & encore moins à qui, ni

pourquoi. Cependant l'*Exaudiat* avança toujours chemin, lorsque dix ou douze chiens, qui suivoient une chienne de mauvaise vie, vinrent à la suite de leur maîtresse se mêler parmi les jambes des Musiciens ; & comme plusieurs rivaux ensemble ne sont pas long-tems d'accord, après avoir grondé & juré quelque tems les uns contre les autres, enfin tout d'un coup ils se pillèrent avec tant d'animosité & de furie, que les Musiciens craignirent pour leurs jambes, & gagnèrent au pied, laissant leurs orgues à la discrétion des chiens. Ces amans immodérés n'en usèrent pas bien ; ils renversèrent une table à treteau qui soutenoit la machine harmonieuse, & je ne voudrois pas jurer que quelques-uns de ces maudits chiens ne levassent la jambe, & ne pissassent contre les orgues renversées, ces animaux étant fort diurétiques de leur nature, principalement quand quelque chienne de leur connoissance a envie de procéder à la multiplication de son espèce. Le concert étant ainsi déconcerté, l'hôte fit ouvrir la porte de l'hôtellerie, & vou-

at mettre à couvert le buffet d'orgues, la
 table & les treteaux. Comme ses valets &
 ni s'occupoient à cet œuvre charitable,
 organiste revint à ses orgues, accompa-
 gné de trois personnes, entre lesquelles il
 avoit une femme & un homme qui se ca-
 choit le nez de son manteau. Cet homme
 étoit le véritable Ragotin qui avoit voulu
 donner une sérénade à Mademoiselle de
 l'Etoile, & s'étoit adressé pour cela à un
 petit châtré, Organiste d'une Eglise. Ce
 fut ce monstre, ni homme ni femme, qui
 chanta le dessus, & qui joua des orgues
 que sa servante avoit apportées. Un en-
 fant de cœur, qui avoit déjà mué, chan-
 ta la basse, & tout cela pour le prix &
 somme de deux testons, tant il faisoit déjà
 cher vivre dans ce bon pays du Maine.
 Aussi-tôt que l'hôte eut reconnu les auteurs
 de la sérénade, il dit assez haut pour être
 entendu de tous ceux qui étoient aux fenê-
 tres de l'hôtellerie : c'est donc vous, M. Ra-
 gotin, qui venez chanter Vêpres à ma por-
 te ? Vous feriez bien mieux de dormir, &
 de laisser dormir mes hôtes. Ragotin lui

répondit qu'il le prenoit pour un autre mais ce fut d'une façon à faire croire encore davantage ce qu'il feignoit de vouloir. Cependant l'Organiste, qui trouva ses orgues rompues, & qui étoit fort colere comme sont tous les animaux imbarbes dit à Ragotin en jurant, qu'il les lui faisoit payer. Ragotin lui répondit qu'il le moquoit de cela. Ce n'est pourtant pas moquerie, repartit le châtré, je veux être payé. L'hôte & ses valets donnerent leur voix pour lui : mais Ragotin leur apprit comme à des ignorans, que cela ne se pratiquoit point en sérénade ; & cela dit, s'en alla tout fier de sa galanterie. La Musique chargea les orgues sur le dos de la servante du châtré, qui se retira en son logis de fort mauvaise humeur, la table sur l'épaule, & suivi de l'enfant de chœur, qui portoit les deux tréteaux. L'hôtellerie fut fermée ; le Destin donna le bon soir aux Comédiennes, & remit la fin de son histoire à la première occasion.

CHAPITRE XVI.

L'ouverture du Théâtre, & autres choses qui ne sont pas de moindre conséquence.

LE lendemain les Comédiens s'assemblerent dès le matin en une des chambres qu'ils occupoient dans l'hôtellerie, pour répéter la Comédie qui se devoit représenter après dîné. La Rancune, à qui Ragotin avoit déjà fait confidence de la sérénade, & qui avoit fait semblant d'avoir de la peine à le croire, avertit ses compagnons que le petit homme ne manqueroit pas de venir bien-tôt recueillir les louanges de sa galanterie raffinée; & ajouta que toutes les fois qu'il en voudroit parler, il falloit en détourner le discours malicieusement. Ragotin entra dans la chambre en même tems; & après avoir salué les Comédiens en général, il voulut parler de la sérénade à Mademoiselle de l'Etoile, qui fut alors pour lui une Etoile er-

rante ; car elle changea de place sans l
répondre , autant de fois qu'il lui deman
à quelle heure elle s'étoit couchée ,
comment elle avoit passé la nuit. Il
quitta pour Mademoiselle Angélique , q
au lieu de lui parler ne fit qu'étudier se
rôle. Il s'adressa à la Caverne , qui ne
regarda seulement pas. Tous les Com
diens , l'un après l'autre , suivirent exact
ment l'ordre qu'avoit donné la Rancune
& ne répondirent point à ce que leur di
Ragotin , ou changerent de discours auta
de fois qu'il voulut parler de la nuit préc
dente. Enfin pressé de sa vanité , & ne pou
vant laisser languir sa réputation davan
tage , il dit tout haut , parlant à tout l
monde : voulez-vous que je vous avou
une vérité ? Vous en userez comme il vou
plaira , répondit quelqu'un. C'est moi
ajouta-t-il , qui vous ai donné cette nu
une sérénade. On les donne donc en c
pays avec des orgues , lui dit le Destin
& à qui la donniez vous ? N'est-ce point
continua-t-il , à la belle Dame qui fit bai
tre tant d'honnêtes chiens ensemble ? J
n'e

'en faut pas douter, dit l'Olive; car ces nimaux de nature mordante, n'eussent pas troublé une musique si harmonieuse, moins que d'être rivaux, & même jaloux de Monsieur Ragotin. Un autre de la compagnie prit la parole, & dit qu'il ne doutoit point qu'il ne fût bien avec sa maîtresse, & qu'il ne l'aimât à bonne intention, puisqu'il y alloit si ouvertement. Enfin tous ceux qui étoient dans la chambre poussèrent à bout Ragotin sur la sérénade, à la réserve de la Rancune qui lui fit grâce, ayant été honoré de l'honneur de sa confiance; & il y a apparence que cette belle raillerie de chien eût épuisé tous ceux qui étoient dans la chambre, si ce n'étoit le Poëte, qui en son espece étoit aussi sot & aussi vain que Ragotin, & qui de toutes les choses tiroit matière de contenter sa vanité, n'eût rompu les chiens, en disant qu'il n'étoit ni d'un homme de condition, ou plutôt d'un homme qui les fait à fausses enseignes. A propos de sérénade, il me souvient qu'à mes nocces on m'en donna une quinze jours de suite, qui étoit composée de plus de cent

fortes d'instrumens. Elle courut par tout Marais. Les plus galantes Dames de Place Royale l'adopterent ; plusieurs g lans s'en firent honneur , & elle donna même de la jalousie à un homme de condition , qui fit charger par ces gens ceux qui me la donnoient : mais ils n'y trouverent pas leur compte ; car ils étoient tous de mon pays , braves gens s'il en est au monde , & dont la plus grande partie avoit été Officiers dans un régiment que j'eus sur pied , quand les communes de nos quartiers se souleverent. La Rancune , qui avoit contraint son naturel moqueur en faveur de Ragotin , n'eut pas la même bonté pour le Poëte , qu'il persécutoit continuellement. Il prit donc la parole , & dit au nourrisson des Muses : votre sérénade , de la façon que vous nous la représentez , étoit plutôt un charivari dont un homme de condition se feroit importuné , & envoya la canaille de sa maison pour le faire taire , ou pour le chasser plus loin. Ce qui me le fait croire encore davantage , c'est que votre femme est morte de vieillesse six mois après votre

ymenée , pour parler en vos termes. Elle
nourut pourtant du mal de mere , dit le
Poëte. Dites plutôt de grand'mere, d'ayeule,
ou de bifayeule , répondit la Rancune.
Dès le regne d'Henri quatrieme la mere
ne lui faisoit plus de mal ; ajouta-t-il ; &
pour vous montrer que j'en sçai plus de
nouvelles que vous-même , quoique vous
nous la prôniez si souvent je veux vous
apprendre une chose d'elle , qui n'est ja-
mais venue à votre connoissance. Dans la
Cour de la Reine Marguerite . . . Ce beau
commencement d'histoire attira auprès de
la Rancune tous ceux qui étoient dans la
chambre , qui sçavoient bien qu'il avoit
des mémoires contre tout le genre hu-
main. Le Poëte , qui le redoutoit extrê-
mement , l'interrompit en lui disant : je ga-
ge cent pistoles que non. Ce défi de gager
fait si à propos , fit rire toute la compagnie,
& le fit sortir hors de la chambre. C'étoit
toujours ainsi par des gageures de som-
mes considérables , que le pauvre homme
défendoit ses hyperboles quotidiennes,
qui pouvoient bien monter chaque semai-

ne à la somme de mille ou douze cens impertinences, sans y comprendre les menteries. La Rancune étoit le contrôleur général, tant de ses actions que de ses paroles; & l'ascendant qu'il avoit sur lui étoit si grand, que je l'ose comparer à celui du génie d'Auguste sur celui d'Antoine; cela s'entend prix pour prix, & sans faire comparaison de deux Comédiens de campagne, à deux Romains de ce calibre-là. La Rancune ayant donc commencé son conte, & en ayant été interrompu par le Poëte, comme je vous ai dit, chacun le pria instamment de l'achever; mais il s'en excusa, promettant de leur conter une autre fois la vie du Poëte toute entière, & que celle de sa femme y seroit comprise. Il fut question de répéter la Comédie qu'on devoit jouer le jour même dans un tripot voisin. Il n'arriva rien de remarquable pendant la répétition. On joua après dîné, & on joua fort bien. Mademoiselle de l'Etoile y ravit tout le monde par sa beauté; Angélique eut des partisans pour elle; & l'une & l'autre s'acquitta de son personnage

la satisfaction de tout le monde. Le De-
in & ses camarades firent aussi des mer-
eilles; & ceux de l'assistance qui avoient
uvent oui la Comédie dans Paris, avoue-
ent que les Comédiens du Roi n'eussent
as mieux représenté. Ragotin ratifia en
tête la donation qu'il avoit faite de son
rps & de son ame à Mademoiselle de
Étoile, passée pardevant la Rancune,
ui lui promettoit tous les jours de la fai-
e accepter à la Comédienne. Sans cette
omesse, le désespoir eût bien-tôt fait
n beau grand sujet d'histoire tragique d'un
échant petit avocat. Je ne dirai point si
s Comédiens plurent autant aux Dames
u Mans, que les Comédiennes avoient
it aux hommes, quand j'en sçaurois quel-
ue chose, je n'en dirois rien: mais parce
ue l'homme le plus sage n'est pas quelque-
ois maître de sa langue, je finirai le pré-
ent Chapitre pour m'ôter tout sujet de
entation.

CHAPITRE XVII.

*Le mauvais succès qu'eut la civilité
Ragotin.*

A USSI-TÔT que le Destin eut quit
sa vieille broderie, & reprit son h
bit de tous les jours, la Rappinière le m
na aux prisons de la Ville, à cause qu
l'homme qu'ils avoient pris le jour que
Curé de Domfront fut enlevé, demanda
à lui parler. Cependant les Comédiens s'e
retournerent en leur hôtellerie, avec u
grand cortège de Manceaux. Ragotin s'e
tant trouvé auprès de Mademoiselle de
Caverne dans le tems qu'elle sortoit du je
de paume où l'on avoit joué, lui présen
la main pour la ramener, quoiqu'il e
mieux aimé rendre ce service-là à sa che
re l'Etoile. Il en fit autant à Mademoise
le Angélique; tellement qu'il se trouva
Ecuyer à droit & à gauche. Cette dou
ble civilité fut cause d'une incommodité
triple; car la Caverne, qui avoit le hau

le la rue , comme de raison , étoit pressée par Ragotin , afin qu'Angélique ne marchât point dans le ruisseau. De plus , le petit homme qui ne leur venoit qu'à la ceinture , tiroit si fort leurs mains en bas , qu'elles avoient bien de la peine à s'empêcher de tomber sur lui. Ce qui les incommodoit encore davantage , c'est qu'il se tournoit à tout moment pour regarder Mademoiselle de l'Etoile , qu'il entendoit parler derrière lui à deux godelureaux qui la remenoient malgré elle. Les pauvres Comédiennes essayèrent souvent de se dépendre les mains ; mais il tint toujours si ferme , qu'elles eussent autant aimé avoir les osselets. Elles les prièrent cent fois de ne prendre pas tant de peine : il leur répondoit seulement , serviteur , serviteur , (c'étoit son compliment ordinaire) & leur ferrera les mains encore plus fort. Il fallut donc prendre patience jusqu'à l'escalier de leur chambre , où elles espérèrent d'être remises en liberté. Mais Ragotin n'étoit pas homme à cela : en disant toujours serviteur , serviteur , à tout ce qu'elles lui pu-

rent dire , il essaya premierement de monter de front avec les deux Comédiennes ce qui s'étant trouvé impossible , parce que l'escalier étoit trop étroit , la Caverne mit le dos contre la muraille , & monta la premiere , tirant après soi Ragotin , qui tiroit après soi Angélique , qui ne tiroit rien , & qui rioit comme une folle. Pour nouvelle incommodité , à quatre ou cinq degrés de leur chambre , ils trouverent un valet de l'hôte , chargé d'un sac d'avoine d'une pesanteur excessive , qui leur dit grand'peine , tant il étoit accablé de son fardeau , qu'ils eussent à descendre , parce qu'il ne pouvoit remonter chargé comme il étoit. Ragotin voulut répliquer ; le valet jura tout net qu'il laisseroit tomber son sac sur eux. Ils défirent donc avec précipitation , ce qu'ils avoient fait fort posément , sans que Ragotin voulût encore quitter les mains des Comédiennes. Le valet chargé d'avoine les pressoit étrangement , ce qui fut cause que Ragotin fit un faux pas qui ne l'eût pas pourtant fait tomber , se tenant comme il faisoit aux mains
de

es Comédiennes , mais il s'attira sur le
 orps la Caverne , laquelle se foutenoit da-
 vantage que sa fille , à cause de l'avantage
 du lieu. Elle tomba donc sur lui , & lui
 marcha sur l'estomac & sur le ventre , se
 donnant de la tête contre celle de sa fille
 rudement , qu'elles en tomberent & l'une
 & l'autre. Le valet , qui crut que tant de
 monde ne se releveroit pas si-tôt , & qui
 ne pouvoit plus supporter la pesanteur de
 son sac d'avoine , le déchargea enfin sur les
 égrés , jurant comme un valet d'hôtelle-
 re. Le sac se délia , ou se rompit par mal-
 heur. L'hôte y arriva , qui pensa enrager
 contre son valet ; le valet enrageoit contre
 les Comédiennes ; les Comédiennes enra-
 geoient contre Ragotin , qui enrageoit
 plus que pas un de ceux qui enragerent ;
 & que Mademoiselle de l'Etoile , qui
 arriva en même tems , fut encore témoin
 de cette disgrâce , presque aussi fâcheuse
 que celle du chapeau que l'on lui avoit
 coupé avec des ciseaux quelques jours au-
 ravan. La Caverne jura son grand ser-
 ment que Ragotin ne la meneroit jamais ,

& montra à Mademoiselle de l'Etoile ses mains qui étoient toutes meurtries. L'Etoile lui dit que Dieu l'avoit punie de l'avoir ravi Monsieur Ragotin, qui l'avoit retenue devant la Comédie pour la ramener ; & ajouta qu'elle étoit bien-aïse de ce qui étoit arrivé au petit homme, puisqu'il lui avoit manqué de parole. Il n'entendit rien de tout cela ; car l'hôte parloit de lui faire payer le déchet de son avoine, ayant déjà pour le même sujet voulu battre son valet, qui appella Ragotin Avocat de causes perdues. Angélique lui fit la guerre son tour, & lui reprocha qu'elle avoit été son pis-aller. Enfin la fortune fit bien voir jusques-là qu'elle ne prenoit encore null part dans les promesses que la Rancure avoit faites à Ragotin de le rendre le plus heureux amant de tout le pays du Maine à y comprendre même le Perche & Laval. L'avoine fut ramassée, & les Comédiennes monterent dans leur chambre l'une après l'autre sans qu'il leur arrivât aucun malheur. Ragotin ne les y suivit point & je n'ai pas bien sçu où il alla. L'heur

lu souper vint : on soupa dans l'hôtellerie ; chacun prit parti après le souper , & le Destin s'enferma avec les Comédiennes pour continuer son histoire.

CHAPITRE XVIII.

Suite de l'histoire de Destin & de l'Etoile.

J'AI fait le précédent Chapitre un peu court , peut-être que celui-ci fera plus long ; je n'en suis pourtant pas bien assuré ; nous allons voir. Le Destin se mit en place accoutumée , & reprit son histoire en cette sorte. Je m'en vas vous acheter le plus succinctement que je pourrai une vie qui ne vous a déjà ennuyé que trop long-tems. Verville m'étant venu voir , comme je vous ai dit , & n'ayant pû me persuader de retourner chez son pere , il me quitta fort affligé de ma résolution , à ce qu'il me parut , & s'en retourna chez lui , où quelque tems après il se maria.

avec Mademoiselle de Saldagne ; & Saint Far en fit autant avec Mademoiselle de Lery. Elle étoit aussi spirituelle que Saint Far l'étoit peu ; & j'ai bien de la peine à m'imaginer comment deux esprits si disproportionnés se seront accordés ensemble. Cependant je me guéris entièrement & le généreux Monsieur de Saint-Sauveur ayant approuvé la résolution que j'avois prise de m'en aller hors du Royaume , m'en donna de l'argent pour mon voyage ; & Verville , qui ne m'oublia point pour s'être marié , me fit présent d'un bon cheval & de cent pistoles. Je pris le chemin de Lyon pour retourner en Italie , à dessein de repasser par Rome , & après y avoir vu madame Léonore pour la dernière fois , de m'aller faire tuer en Candie pour n'être pas long tems malheureux. A Nevers , je logeai dans une hôtellerie qui étoit proche de la rivière. Etant arrivé de bonne heure , & ne sachant à quoi me divertir en attendant le souper , j'allai me promener sur un grand pont de pierre qui traverse la rivière de Loire. Deux femmes s'y promenoient au

fi, dont l'une, qui paroiffoit être malade, s'appuyoit fur l'autre, ayant bien de la peine à marcher. Je les faluai fans les regarder en paffant auprès d'elles, & me promenai quelque tems fur le pont, fongéant à ma malheureufe fortune, & plus fouvent à mon amour. J'étois affez bien vêtu, comme il eft néceffaire de l'être à ceux de qui la condition ne peut faire excufer un méchant habit. Quand je repaffai auprès de ces femmes, j'entendis dire à demi-haut: pour moi, je croirois que ce feroit lui, s'il n'étoit point mort. Je ne fçai pourquoi je tournai la tête, n'ayant pas fujet de prendre ces paroles-là pour moi. On ne les avoit pourtant pas dites pour un autre. Je vis Mademoifelle de la Boiffiere, le vifage fort pâle & défait, qui s'appuyoit fur fa fille Léonore. J'allai droit à elles avec plus d'affurance que je n'euffe fait dans Rome, m'étant beaucoup formé de corps & l'esprit durant le tems que j'avois demeuré à Paris. Je les trouvai fi furprifes & fi effrayées, que je croi qu'elles euffent été mifes en fuite fi Mademoifelle

de la Boissiere eût pû courir. Cela me surprit aussi. Je leur demandai par quelle heureuse rencontre je me trouvois avec les personnes du monde qui m'étoient les plus chères. Elles se rassurèrent à mes paroles. Mademoiselle de la Boissiere me dit que je ne devois pas trouver étrange si elle me regardoit avec quelque sorte d'étonnement ; que le Seigneur Stephano l'avoit fait voir des lettres de l'un des Gentilhommes que j'accompagnois dans Rome , par lesquelles on lui mandoit que j'avois été tué durant la guerre de Parme & ajouta qu'elle étoit ravie de ce qu'une nouvelle qui l'avoit si fort affligée , ne se trouvoit pas véritable. Je lui répondis que la mort n'étoit pas le plus grand malheur qui me pouvoit arriver , & que je m'en allois à Venise faire courir le même bruit avec plus de vérité. Elles s'attristèrent de ma résolution ; & la mere me fit alors de caresses extraordinaires dont je ne pouvois deviner la cause. Enfin j'appris d'elle même ce qui la rendoit si civile. Je pouvois encore lui rendre service , & l'éta

où elle se trouvoit ne lui permettoit pas de me mépriser & de me faire mauvais visage, comme elle avoit fait dans Rome. Il leur étoit arrivé un malheur assez grand pour les mettre en peine. Ayant fait argent de tous leurs meubles, qui étoient fort beaux & en quantité, elles étoient parties de Rome avec une servante Françoisé qui les servoit il y avoit long-tems; & le Seigneur Stephano leur avoit donné son valet, qui étoit Flamand comme lui, & qui vouloit retourner dans son pays. Ce valet & cette servante s'aimoient à dessein de se marier ensemble, & leur amour n'étoit connu de personne. Mademoiselle de la Boissière étant arrivée à Roanne, se mit sur la rivière. A Nevers elle se trouva si mal qu'elle ne put passer outre. Durant sa maladie elle fut assez difficile à servir, & sa servante s'en acquitta fort mal, contre sa coutume. Un matin le valet & la servante ne se trouverent plus; & ce qui fut de plus fâcheux, l'argent de la pauvre Demoiselle disparut aussi. Le déplaisir qu'elle en eut augmenta sa maladie, & elle fut contrain-

te de s'arrêter à Nevers pour attendre de nouvelles de Paris, d'où elle espéroit recevoir de quoi continuer son voyage. Mademoiselle de la Boissiere m'apprit en peu de mots cette fâcheuse aventure. Je les ramenai en leur hôtellerie, qui étoit aussi la mienne ; & après avoir été quelque tems avec elles, je me retirai en ma chambre pour les laisser souper. Pour moi je ne mangeai point, & je crus avoir été à table cinq ou six heures pour le moins. Je les allai voir aussi-tôt qu'elles m'eurent fait dire que je serois le bien venu. Je trouvai la mere dans son lit, & la fille me parut avec un visage aussi triste que je l'avois trouvée gaie un moment auparavant. Sa mere étoit encore plus triste qu'elle, & je le devinai aussi. Nous fumes quelque tems à nous regarder sans rien dire. Enfin Mademoiselle de la Boissiere me montra des lettres qu'elle avoit reçues de Paris, qui les rendoient sa fille & elle les plus affligées personnes du monde. Elle m'apprit le sujet de son affliction avec une si grande effusion de larmes, & sa fille que je vis pleurer aussi

fort que sa mere, me toucha tellement, que je ne crus pas leur témoigner assez bien mon ressentiment, quoique je leur offrisse tout ce qui dépendoit de moi, d'une façon à ne les point faire douter de ma franchise. Je ne sçai pas encore ce qui vous afflige si fort, leur dis-je; mais s'il ne faut que ma vie pour diminuer la peine où je vous vois, vous pouvez vous mettre l'esprit en repos. Dites-moi donc, Madame, ce qu'il faut que je fasse: j'ai de l'argent si vous en manquez; j'ai du courage si vous avez des ennemis; & je ne prétens de tous les services que je vous offre, que la satisfaction de vous avoir servies. Mon visage & mes paroles leur firent si bien voir ce que j'avois dans l'ame, que leur grande affliction se modéra un peu. Mademoiselle de la Boissiere me lut une lettre par laquelle une femme de ses amies lui mandoit qu'une personne qu'elle ne nommoit point, & que je m'apperçus bien être le pere de Léonore, avoit eu commandement de se retirer de la Cour, & qu'il s'en étoit allé en Hollande. Ainsi la pauvre De-

moiselle se trouvoit dans un pays inconnu sans argent, & sans espérance d'en avoir. Je lui offris de nouveau ce que j'en avois qui pouvoit monter à cinq cens écus, & lui dis que je la conduirois en Hollande & au bout du monde si elle y vouloit aller. Enfin je l'assurai qu'elle avoit retrouvé en moi une personne qui la serviroit comme un valet, & de qui elle seroit aimée & respectée comme d'un fils. Je rougis extrêmement en prononçant le mot de fils ; mais je n'étois plus cet homme odieux qui l'on avoit refusé la porte dans Rome & pour qui Léonore n'étoit pas visible ; & Mademoiselle de la Boissière n'étoit plus pour moi une mère sévère. A toutes les offres que je lui fis, elle me répondit toujours que Léonore me seroit fort obligée. Tout se passoit au nom de Léonore, & vous eussiez dit que sa mère n'étoit plus qu'une suivante qui parloit pour sa maîtresse ; tant il est vrai que la plûpart du monde ne considère les personnes que selon qu'elles leur sont utiles. Je les laissai fort consolées, & me retirai en ma cham

bre le plus satisfait homme du monde. Je passai la nuit fort agréablement, quoiqu'en veillant ; ce qui me retint au lit assez tard, n'ayant commencé à dormir qu'à la pointe du jour. Léonore me parut ce jour-là habillée avec plus de soin qu'elle n'étoit le jour de devant, & elle put bien remarquer que je ne m'étois pas négligé. Je la menai à la messe sans sa mere, qui étoit encore trop foible. Nous dinâmes ensemble, & depuis ce tems-là nous ne fumes plus qu'une même famille. Mademoiselle de la Boissiere me témoignoit beaucoup de reconnoissance des services que je lui rendois, & me protestoit souvent qu'elle n'en mourroit pas ingrate. Je vendis mon cheval ; & aussi-tôt que la malade fut assez forte, nous prîmes une cabane & baissâmes jusqu'à Orléans. Durant le tems que nous fumes sur l'eau, je jouis de la conversation de Léonore, sans qu'une si grande félicité fût troublée par sa mere. Je trouvai des lumieres dans l'esprit de cette belle fille, aussi brillantes que celle de ses yeux ; & le mien, dont peut-être elle avoit pû

douter dans Rome , ne lui déplut pas alors :
 Que vous dirai-je davantage ? Elle vint
 m'aimer autant que je l'aimois ; & vous
 avez bien pû reconnoître depuis le ten-
 que vous nous voyez l'un & l'autre , que
 cet amour réciproque n'est point enco-
 diminué. Quoi ! interrompit Angélique
 Mademoiselle de l'Etoile est donc Léono-
 re ? Et qui donc , lui répondit le Destin
 Mademoiselle de l'Etoile prit la parole
 & dit que sa compagne avoit raison d
 douter qu'elle fût cette Léonore dont l
 Destin avoit fait une beauté de Rome
 Ce n'est point par cette raison-là , repart
 Angélique ; mais c'est à cause que l'on
 toujours de la peine à croire une chose qu
 l'on a beaucoup désirée. Mademoiselle d
 la Caverne dit qu'elle n'en avoit point dou-
 té , & ne voulut pas que ce discours allâ
 plus avant , afin que le Destin poursuivî
 son histoire , qu'il reprit de cette sorte
 Nous arrivâmes à Orléans , où notre en-
 trée fut si plaisante , que je vous en veus
 apprendre les particularités. Un tas de fa-
 quins qui attendent sur le port ceux qui

viennent par eau, pour porter leurs hardes, se jetterent à la foule dans notre canoë. Ils se présentèrent plus de trente à se charger de deux ou trois petits paquets, que le moins fort d'entr'eux eût pû porter sous ses bras. Si j'eusse été seul, je n'eusse pas peut-être été assez sage pour ne m'emporter point contre ces insolens. Huit d'entr'eux faisirent une petite cassette qui ne devoit pas vingt livres; & ayant fait semblant d'avoir bien de la peine à la lever de terre, enfin ils la haussèrent au milieu d'eux par-dessus leurs têtes, chacun ne la soutenant que du bout du doigt. Toute la canaille qui étoit sur le port se mit à rire, & nous fumes contraints d'en faire autant. J'étois pourtant tout rouge de honte, d'avoir à traverser toute une ville avec tant d'appareil; car le reste de nos hardes, qu'un seul homme pouvoit porter, en occupa une vingtaine, & mes seuls pistolets furent portés par quatre hommes. Nous entrâmes dans la ville dans l'ordre que je vais vous dire: huit grands pendarts yvres, ou qui devoient être, portoient au milieu d'eux

une petite cassette , comme je vous ai déjà dit : mes pistolets suivoient l'un après l'autre , chacun porté par deux hommes. Mademoiselle de la Boissiere , qui enrageoit aussi-bien que moi , alloit immédiatement après : elle étoit assise dans une grande chaise de paille soutenue par deux grands bâtons de batelier , & portée par quatre hommes qui se relayoient les uns & les autres , & qui lui disoient cent sottises en la portant. Le reste de nos hardes suivoit , qui étoit composé d'une petite valise , & d'un paquet couvert de toile , que sept ou huit de ces coquins se jettoient l'un à l'autre durant le chemin , comme quand on joue au pot cassé. Je conduisois la queue du triomphe tenant Léonore par la main qui rioit si fort qu'il falloit malgré moi que je prisse plaisir à cette friponnerie. Durant notre marche les passans s'arrêtoient dans les rues pour nous considérer ; & le bruit que l'on y faisoit à cause de nous , attiroit tout le monde aux fenêtres. Enfin nous arrivâmes au Fauxbourg qui est du côté de Paris , suivis de force canaille , & nous

geâmes à l'enseigne des Empereurs. Je
s'entrer mes Dames dans une salle basse,
& menaçai ensuite ces coquins si furieuse-
ment, qu'ils furent trop aises de recevoir
peu de chose que je leur donnai, l'hôte-
s & l'hôtesse les ayant querellés. Made-
moiselle de la Boissiere, que la joie de
être plus sans argent avoit guérie plutôt
qu'autre chose, se trouva assez forte pour
aller en carrosse. Nous arrêtâmes trois pla-
ces dans celui qui partoît le lendemain, &
en deux jours nous arrivâmes heureuse-
ment à Paris. En descendant à la maison
des coches, je fis connoissance avec la Ran-
une, qui étoit venu d'Orléans aussi-bien
que nous dans un coche qui accompagnoit
notre carrosse. Il ouit que je demandois
où étoit l'hôtellerie des coches de Calais ;
il me dit qu'il y alloit à l'heure même, &
que si nous n'avions pas de logis arrêté il
nous meneroit loger, si nous voulions, chez
une femme de sa connoissance qui logeoit
en chambre garnie, où nous serions fort
à commodément. Nous le crumes, & nous
nous en trouvâmes fort bien. Cette femme

étoit veuve d'un homme qui avoit été toute sa vie tantôt portier, & tantôt décorateur d'une troupe de Comédiens, & même avoit tâché autrefois de réciter, & n'avoit pas réussi. Ayant amassé quelque chose en servant les Comédiens, il s'étoit mêlé de loger en chambre garnie, & de prendre des pensionnaires, & par-là s'étoit mis à son aise. Nous louâmes deux chambres assez commodes. Mademoiselle de la Boissière fut confirmée dans les mauvaises nouvelles qu'elle avoit eues du perc de Léonore, & en apprit d'autres qu'elle nous cacha, qui l'affligèrent assez pour la faire retomber malade. Cela nous fit différer quelque tems notre voyage de Hollande, où elle avoit résolu que je la conduirois; & la Rancune qui alloit y joindre une troupe de Comédiens, voulut bien nous attendre après que je lui eus promis de le défrayer. Mademoiselle de la Boissière étoit souvent visitée par une de ses amies qui avoit suivi en même tems qu'elle la femme de l'Ambassadeur de France à Rome, en qualité de femme de chambre

& qui avoit même été sa confidente pendant le tems qu'elle fut aimée du pere de Léonore. C'étoit d'elle qu'elle avoit appris l'éloignement de son prétendu mari ; & nous en reçûmes plusieurs bons offices pendant le tems que nous fumes à Paris. Je ne tortois que le moins souvent que je pouvois , de peur d'être vû de quelqu'un de ma connoissance ; & je n'avois pas grand-peine à garder le logis , puisque j'étois avec Léonore , & que par les soins que je rendois à sa mere , je me mettois toujours de mieux en mieux en son esprit. A la persuasion de cette femme dont je vous viens de parler , nous allâmes un jour nous promener à Saint Cloud pour faire prendre l'air à notre malade. Notre hôtesse fut de la partie , & la Rancune aussi. Nous prîmes un bateau , nous nous promenâmes dans les plus beaux jardins ; & après avoir fait collation, la Rancune conduisit notre petite troupe vers notre bateau , tandis que je m'ameurai à compter dans un cabaret avec une hôtesse fort déraisonnable , qui me retint plus long-tems que je ne pensois. Je

fortis d'entre ses mains au meilleur marche que je pus, & m'en retournai rejoindre ma compagnie. Mais je fus bien étonné de voir notre bateau fort avant dans la riviere, qui ramenoit mes gens à Paris sans moi & sans me laisser même un petit laquais qui portoit mon épée & mon manteau. Comme j'étois sur le bord de l'eau, bien en peine de sçavoir pourquoi on ne m'avoit pas attendu, j'ouis une grande rumeur dans un bateau, & m'en étant approché je vis deux ou trois Gentilshommes, qui avoient mine de l'être, qui vouloient battre un batelier parce qu'il refusoit d'aller après notre bateau. J'entrai à tout hazard dans ce bateau dans le tems qu'il quitoit le bord, le batelier ayant eu peur d'être battu. Mais si j'avois été en peine de ce que ma compagnie m'avoit laissé à Saint Cloud, je ne fus pas moins embarrassé de voir que celui qui faisoit cette violence étoit le même Saldagne à qui j'avois tant de sujet de vouloir du mal. Dans le moment que je le reconnus, il passa du bout du bateau où il étoit à celui où j'étois

fort empêché de ma contenance. Je lui cachai mon visage le mieux que je pûs ; mais me trouvant si près de lui qu'il étoit impossible qu'il ne me reconnût , & me trouvant sans épée , je pris la résolution la plus desespérée du monde , dont la haine seule ne m'eût pas rendu capable , si la jalousie ne s'y fût mêlée. Je le saisis au corps dans l'instant qu'il me reconnoissoit , & me jetai dans la riviere avec lui. Il ne put se prendre à moi , soit que ses gants l'en empêchassent , ou parce qu'il fut surpris. Jamais homme ne fut plus près de se noyer que lui. La plûpart des bateaux allerent à son secours, chacun croyant que nous étions tombés dans l'eau par quelque accident , & Saldagne seul sçachant de quelle façon la chose étoit arrivée , & n'étant pas en état de s'en plaindre si-tôt , ou de faire courir après moi. Je regagnai donc le bord sans beaucoup de peine , n'ayant qu'un petit habit qui ne m'empêcha point de nager ; & l'affaire valant bien la peine d'aller vite, je fus éloigné de Saint Cloud avant que Saldagne fût pêché. Si on eut bien de la

peine à le sauver, je pense qu'on n'en eut pas moins à le croire, lorsqu'il déclara de quelle façon je m'étois hasardé pour le perdre; car je ne vois pas pourquoi il en auroit fait un secret. Je fis un grand tour pour regagner Paris, où je n'entrai que de nuit, sans avoir eu besoin de me faire sécher, le soleil & l'exercice violent que j'avois fait en courant n'ayant laissé que fort peu d'humidité dans mes habits. Enfin je me revis avec ma chere Léonore, que je trouvai véritablement affligée. La Rancune & notre hôtesse eurent une extrême joie de me voir, aussi-bien que Mademoiselle de la Boissiere, qui pour mieux faire croire que j'étois son fils à la Rancune & à notre hôtesse, avoit bien fait de la mere affligée. Elle me fit des excuses en particulier de ce que l'on ne m'avoit pas attendu, & m'avoua que la peur qu'elle avoit eu de Saldagne l'avoit empêchée de songer à moi; outre qu'à la réserve de la Rancune le reste de notre troupe n'eût fait que m'embarasser, si j'eusse eu prise avec Saldagne. J'appris alors qu'au sortir de l'hôte-

tellerie, ou du cabaret où nous avions mangé, ce galant homme les avoit suivis jusqu'au bateau; qu'il avoit prié fort incivilement Léonore de se démasquer; & que sa mere l'ayant reconnu pour le même homme qui avoit attenté la même chose dans Rome, elle avoit regagné son bateau fort effrayée, & l'avoit fait avancer dans la riviere sans m'attendre. Saldagne cependant avoit été joint par deux hommes de même trempe; & après avoir quelque tems tenu conseil sur le bord de l'eau, il étoit entré avec eux dans le bateau où je le trouvai menaçant le batelier pour le faire aller après Léonore. Cette aventure fut cause que je sortis encore moins que je n'avois fait. Mademoiselle de la Boissiere devint malade quelque tems après, la mélancolie y contribuant beaucoup; & cela fut cause que nous passâmes à Paris une partie de l'hyver. Nous fumes avertis qu'un Prêlat Italien, qui revenoit d'Espagne, passoit en Flandres par Péronne. La Rancune eut assez de crédit pour nous faire comprendre dans son passeport, en qualité

de Comédiens. Un jour que nous allâmes chez ce Prélat Italien, qui étoit logé dans la rue de Seine, nous soupâmes par complaisance dans le Fauxbourg Saint-Germain avec des Comédiens de la connoissance de la Rancune. Comme nous passions lui & moi sur le Pont-neuf, bien avant dans la nuit, nous fumes attaqués par cinq ou six tire-laines. Je me défendis le mieux que je pus ; & pour la Rancune, je vous avoue qu'il fit tout ce qu'un homme de cœur pouvoit faire, & me sauva même la vie. Cela n'empêcha pas que je ne fus saisi par ces voleurs, mon épée m'étant malheureusement tombée. La Rancune qui se démêla vaillamment d'entr'eux, eut fut quitte pour un méchant manteau. Pour moi, j'y perdis tout, à la réserve de mon habit ; & ce qui me pensa désespérer, ils me prirent une boîte de portrait dans laquelle celui du pere de Léonore étoit en émail, & dont Mademoiselle de la Boissière m'avoit prié de vendre les diamans. Je trouvai la Rancune chez un Chirurgien au bout du Pont-neuf. Il étoit blessé à

bras & au visage ; & moi je l'étois fort légèrement à la tête. Mademoiselle de la Boissiere s'affligea fort de la perte de son portrait : mais l'espérance d'en revoir bientôt l'original la consola. Enfin nous partimes de Paris pour Péronne ; de Péronne nous allâmes à Bruxelles, & de Bruxelles à la Haye. Le pere de Léonore en étoit parti quinze jours auparavant pour aller en Angleterre, où il étoit allé servir le Roi contre les Parlementaires. La mere de Léonore en fut si affligée, qu'elle en tomba malade & en mourut. Elle me vit en mourant aussi affligé que si j'eusse été son fils. Elle me recommanda sa fille, & me fit promettre que je ne l'abandonnerois point, & que je ferois ce que je pourrois pour trouver son pere, & la lui remettre entre les mains. A quelque tems de-là je fus volé par un François de tout ce qui me restoit d'argent ; & la nécessité où je me trouvais avec Léonore fut telle, que nous prîmes parti dans votre Troupe, qui nous reçut par l'entremise de la Rancune. Vous sçavez le reste de mes aventures ; elles

ont été depuis ce tems-là communes avec les vôtres, jusqu'à Tours, où je pense avoir vu encore le diable de Saldagne ; & si je ne me trompe, je ne serai pas long-tem en ce pays sans le trouver ; ce que je crair moins pour moi que pour Léonore, qui seroit abandonnée d'un serviteur fidele, elle me perdoit, ou si quelque malheur m'éparoit d'avec elle. Le Destin finit ainsi son histoire ; & après avoir consolé quelque tems Mademoiselle de l'Etoile, que le souvenir de ses malheurs faisoit alors autant pleurer que si elle n'eût fait que commencer d'être malheureuse, il prit congé des Comédiennes, & s'alla coucher.



C H A P I T R E X I X .

Quelques réflexions qui ne sont pas hors de propos. Nouvelle disgrâce de Ragotin, & autres choses que vous lirez, s'il vous plaît.

L'AMOUR qui fait tout entreprendre aux jeunes, & tout oublier aux vieux ; qui a été cause de la guerre de Troye, & de tant d'autres dont je ne veux pas prendre la peine de me ressouvenir, voulut alors faire voir dans la Ville du Mans, qu'il n'est pas moins redoutable dans une méchante hôtellerie, qu'en quelque autre lieu que ce soit. Il ne se contenta donc pas de Ragotin amoureux à perdre l'appétit ; il inspira cent mille desirs déréglés à la Rappinière, qui en étoit fort susceptible, & rendit Roquebrune amoureux de la femme de l'Opérateur, ajoutant à sa vanité, bravoure & poésie, une quatrième folie, ou plutôt lui faisant faire une dou-

ble infidélité ; car il avoit parlé d'amou long-tems auparavant à l'Étoile, & à Argélique , qui lui avoient conseillé l'une & l'autre , de ne prendre pas la peine de le aimer. Mais tout cela n'est rien auprès de ce que je vais vous dire. Il triompha au de l'insensibilité & de la misantropie de la Rancune , qui devint amoureux de l'Opératrice ; & ainsi le Poëte Roquebrune pour ses péchés , & pour l'expiation de ses Livres réprouvés qu'il avoit mis en lumière , eut pour rival le plus méchant homme du monde. Cette Opératrice avoit nom Dona Inezilla del Prado , native de Malaga , & son mari , ou soit disant tel , Seigneur Ferdinando Ferdinandi, Genti homme Vénitien , natif de Caën en Normandie. Il y eût encore dans la même hôtellerie d'autres personnes atteintes du même mal aussi dangereusement , pour le moins , que ceux dont je viens de vous révéler le secret : mais nous vous les ferons connoître en tems & lieu. La Rapinière étoit devenu amoureux de Mademoiselle de l'Étoile , en lui voyant repro

senter Chimene , & avoit fait dessein en même tems de découvrir son mal à la Rancune , qu'il jugeoit capable de tout faire pour de l'argent. Le divin Roquebrune s'étoit imaginé la conquête d'une Espagnole digne de son courage. Pour la Rancune , je ne sçai pas bien par quels charmes cette étrangere put rendre capable d'aimer un homme qui haïssoit tout le monde. Ce vieil Comédien devenu ame damnée devant le tems ; je veux dire amoureux devant sa mort , étoit encore au lit, quand Ragotin pressé de son amour, comme d'un mal de ventre , le vint trouver pour le prier de songer à son affaire , & d'avoir pitié de lui. La Rancune lui promit que le jour ne se passeroit pas qu'il ne lui eût rendu un service signalé auprès de sa maîtresse. La Rappiniere entra en même tems dans la chambre de la Rancune , qui achevoit de s'habiller ; & l'ayant tiré à part , lui avoua son infirmité , & lui dit que s'il le pouvoit mettre aux bonnes graces de Mademoiselle de l'Etoile , il n'y avoit rien en sa puissance qu'il ne pût es-

perer de lui , jufqu'à une charge d'Archer, & une fienna niece en mariage , qui feroit fon héritiere, parce qu'il n'avoit point d'enfans. Le fourbe lui promit encore plus qu'il n'avoit fait à Ragotin , dont cet avant-coureur du boureau ne conçut pas de petites efpérances. Roquebrune vint auffi confulter l'Oracle : il étoit le plus incorrigible préfumptueux qui foit jamais venu des bords de la Garonne ; & il s'étoit imaginé que l'on croyoit tout ce qu'il difoit de fa bonne maifon, richeffe, poëfie & valeur : fi bien qu'il ne s'offenfoit point des perfécution & des rompemens de viſiere que lui faifoit continuellement la Rancune. Il croyoit que ce qu'il en faifoit n'étoit que pour allonger la converſation , outre qu'il entendoit la raillerie mieux qu'homme du monde , & la ſouffroit en Philoſophe chrétien , quand même elle alloit au folide. Il ſe croyoit donc admiré de tous les Comédiens , voire de la Rancune , qui avoit aſſez d'expérience pour n'admirer guere de chofes , & qui bien loin d'avoir bonne opinion de ce mâche-laurier, s'é-

toit instruit amplement de ce qu'il étoit , pour sçavoir si les Evêques & grands Seigneurs de son pays , qu'il alléguoit à tous momens comme ses parens , étoient véritablement des branches d'un arbre généalogique que ce fou d'alliances & d'armoiries , aussi-bien que de beaucoup d'autres choses , avoit fait faire en vieil parchemin. Il fut bien fâché de trouver la Rancune en compagnie, quoique cela le dût embarrasser moins qu'un autre, ayant la mauvaise coutume de parler toujours aux oreilles des personnes , & de faire secret de tout , & fort souvent de rien. Il tira donc la Rancune en particulier , & n'en fit point à deux fois pour lui dire qu'il étoit bien en peine de sçavoir si la femme de l'Opérateur avoit beaucoup d'esprit , parce qu'il avoit aimé des femmes de toutes les Nations , excepté des Espagnoles , & si elle valoit la peine qu'il s'y amusât , qu'il ne seroit pas plus pauvre quand il lui auroit fait un présent de cent pistoles qu'il offroit de gager à toutes rencontres , de la même façon qu'il faisoit toujours tomber à

propos sa bonne maison. La Rancune lui dit qu'il ne connoissoit pas assez Dona Inezilla pour lui répondre de son esprit ; qu'il s'étoit trouvé souvent avec son mari dans les meilleures Villes du Royaume , où il vendoit le Mithridate ; & que pour s'informer de ce qu'il désiroit sçavoir , il n'y avoit qu'à faire conversation avec elle , puisqu'elle parloit François passablement. Roquebrune lui voulut confier sa généalogie en parchemin , pour faire valoir à l'Espagnole la splendeur de sa race : mais la Rancune lui dit que cela étoit meilleur à faire un Chevalier de Malte , qu'à se faire aimer. Roquebrune là-dessus fit l'action d'un homme qui compte de l'argent en main , & dit à la Rancune , vous sçavez bien quel homme je suis. Oui , oui , lui répondit la Rancune , je sçai bien quel homme vous êtes , & quel homme vous ferez toute votre vie. Le Poëte s'en retourna comme il étoit venu , & la Rancune , son rival & son confident tout ensemble , se rapprocha de la Rappiniere & de Ragotin , qui étoient rivaux aussi sans le

ſçavoir. Pour le vieil la Rancune , outre que l'on haït facilement ceux qui ont prétention ſur ce que l'on deſtine pour ſoi , & que naturellement il haïſſoit tout le monde , il avoit de plus toujours eu grande averſion pour le Poëte , qui ſans doute ne la fit point ceſſer par cette confiance. La Rancune fit donc deſſein à l'heure même de lui faire tous les plus méchans tours qu'il pourroit , à quoi ſon eſprit de ſinge étoit fort propre. Pour ne perdre point de tems , il commença dès le jour même par une inſigne méchanceté à lui emprunter de l'argent , dont il ſe fit habiller depuis les pieds juſqu'à la tête , & ſe donna du linge. Il avoit été mal-propre toute ſa vie : mais l'amour qui fait de grands miracles , le rendit ſoigneux de ſa perſonne ſur la fin de ſes jours. Il prit du linge blanc plus ſouvent qu'il n'appartenoit à un vieux Comédien de campagne , & commença de ſe teindre & raſer le poil ſi ſouvent , & avec tant de ſoin , que ſes camarades ſ'en apperçurent. Ce jour-là les Comédiens avoient été retenus pour re-

présenter une Comédie chez un des plus riches Bourgeois de la Ville , qui faisoit un grand festin , & donnoit le bal aux noces d'une Demoiselle de ses parentes dont il étoit tuteur. L'assemblée se faisoit dans une maison des plus belles du pays , qu'il avoit quelque part à une lieue de la Ville ; je n'ai pas bien sçu de quel côté. Le Décorateur des Comédiens & un Menuisier y étoient allés dès le matin pour dresser un Théâtre. Toute la Troupe s'y en alla en deux carosses , & partit du Mans sur les dix heures du matin pour arriver à l'heure du dîner , où ils devoient jouer la Comédie. L'Espagnole Dona Inezilla fut de la partie , aux prieres des Comédiens & de la Rancune. Ragotin , qui en fut averti , alla attendre le carosse en une hôtellerie qui étoit au bout du Fauxbourg , & attacha un beau cheval , qu'il avoit emprunté , aux grilles d'une salle basse qui répondoit sur la rue. A peine se mettoit-il à table pour dîner , qu'on l'avertit que les carosses approchoient. Il vola à son cheval sur les ailes de son amour , une grande

épée à son côté, & une carabine en bandoulière. Il n'a jamais voulu déclarer pourquoi il alloit à une nôce avec une si grande munition d'armes offensives ; & la Rancune même son cher confident, ne l'a pû sçavoir. Quand il eut détaché la bride de son cheval, les carosses se trouverent si près de lui qu'il n'eut pas le tems de chercher de l'avantage pour s'ériger en petit Saint-George. Comme il n'étoit pas fort bon Ecuyer, & qu'il ne s'étoit pas préparé à montrer sa disposition devant tant de monde, il s'en acquitta de fort mauvaise grace, le cheval étant aussi haut de jambes qu'il en étoit court. Il se guinda pourtant vaillamment sur l'étrier, & porta la jambe droite de l'autre côté de la selle : mais les sangles qui étoient un peu lâches, nuisirent beaucoup au petit homme ; car la selle tourna sur le cheval quand il pensa monter dessus. Tout alloit pourtant assez bien jusques-là ; mais la maudite carabine, qu'il portoit en bandoulière, & qui lui pendoit au col comme un collier, s'étoit mise malheureusement entre ses jambes,

fans qu'il s'en apperçût ; tellement qu'il s'en falloit beaucoup que son cul ne touchât au siege de la selle , qui n'étoit pas fort rase , & que la carabine traversoit depuis le pommeau jusqu'à la croupiere. Ainsi il ne se trouva pas à son aise , & ne put pas seulement toucher les étriers du bout du pied. Là-dessus les éperons qui armoient ses jambes courtes , se firent sentir au cheval en un endroit où jamais éperon n'avoit touché. Cela le fit partir plus gaiement qu'il n'étoit nécessaire à un petit homme qui ne posoit que sur une carabine. Il ferra les jambes ; le cheval leva le derriere , & Ragotin , suivant la pente naturelle des corps pesans , se trouva sur le col du cheval , & s'y froissa le nez ; le cheval ayant levé la tête , pour une furieuse facade que l'imprudent lui donna : mais pensant réparer sa faute , il lui rendit la bride. Le cheval en sauta ; ce qui fit franchir au cul du patient toute l'étendue de la selle , & le mit sur la croupe , toujours la carabine entre les jambes. Le cheval qui n'étoit pas accoutumé d'y porter quelque

hose , fit une croupade qui remit Ragotin en selle. Le méchant Ecuyer resserra les jambes , & le cheval releva le cul encore plus fort ; & alors le malheureux se trouva le pommeau entre les fesses , où nous le laisserons comme sur un pivot pour nous reposer un peu ; car , sur mon honneur , cette description m'a plus coûté que tout le reste du Livre , & encore n'en suis-je pas trop satisfait.

C H A P I T R E X X.

LE PLUS COURT DU PRÉSENT LIVRE.

Suite du trébuchement de Ragotin , & quelque chose de semblable qui arriva à Roquebrune.

N O U S avons laissé Ragotin assis sur le pommeau d'une selle , fort empêché de sa contenance , & fort en peine de ce qui arriveroit de lui. Je ne croi pas que défunt Phaëton de malheureuse mémoire,

ait été plus empêché après les quatre chevaux fougueux de son pere , que le fi alors notre petit Avocat sur un cheval doux comme un âne ; & s'il ne lui en coûta pas la vie , comme à ce fameux téméraire , il s'en faut prendre à la fortune si les caprices de laquelle j'aurois un beau champ pour m'étendre , si je n'étois obligé en conscience de le tirer vîtement du péril où il se trouve ; car nous en aurons beaucoup à faire tandis que notre Troupe Comique sera dans la Ville du Mans. Au si-tôt que l'infortuné Ragotin ne se sent qu'un pommeau de selle entre les deux parties de son corps , qui étoient les plus charnues , & sur lesquelles il avoit accoutumé de s'asseoir , comme font tous les autres animaux raisonnables : je veux dire qu'aussi tôt qu'il se sentit n'être assis que sur fort peu de chose , il quitta la bride en homme de jugement , & se prit aux cris du cheval qui se mit aussi-tôt à courre. Là-dessus la carabine tira ; Ragotin crut en avoir au-travers du corps ; son cheval crut la même chose , & broncha si ru-

dement , que Ragotin en perdit le pommeau qui lui servoit de siege ; tellement qu'il se pendit quelque tems aux crins du cheval , un pied accroché par son éperon à la selle , & l'autre pied & le reste du corps , attendant le décrochement de ce pied accroché , pour donner en terre de compagnie avec la carabine , l'épée , le baudrier & la bandoulière. Enfin le pied se décrocha , ses mains lâcherent le crin , & il fallut tomber ; ce qu'il fit bien plus adroitement qu'il n'avoit monté. Tout cela se passa à la vûe des carosses , qui s'étoient arrêtés pour le secourir , ou plutôt pour en avoir le plaisir. Il pesta contre le cheval , qui ne branla pas depuis sa chute ; & pour le consoler , on le reçut dans l'un des carosses en la place du Poëte , qui fut bien-aise d'être à cheval pour galantiser à la portiere où étoit Inezilla. Ragotin lui résigna l'épée & l'arme à feu , qu'il se mit sur le corps d'une façon toute martiale. Il allongea les étriers , ajusta la bride , & se prit sans doute mieux que Ragotin à monter sur sa bête. Mais il y avoit quelque

fort jetté sur ce malencontreux animal ; s'elle mal sanglée tourna comme à Ragotin ; & ce qui attachoit ses chausses s'étoit rompu , le cheval l'emporta quelque temps le pied dans l'étrier , l'autre servant de cinquième jambe au cheval , & les parties de derrière du citoyen du Parnasse furent exposées aux yeux des assistans , ses chausses lui étant tombées sur les jarrets. L'accident de Ragotin n'avoit fait rire personne , à cause de la peur qu'on avoit eue qu'on ne se blessât ; mais celui de Roquebrune fut accompagné de grands éclats de ris que l'on fit dans les carrosses. Les cochers en arrêterent leurs chevaux pour rire le faoul ; & tous les spectateurs firent une grande huée après Roquebrune , au bruit de laquelle il se sauva dans une maison laissant le cheval sur sa bonne foi ; mais en usâ mal , car il s'en retourna vers Ville. Ragotin , qui eut peur d'avoir à payer , se fit descendre de carrosse , & alla après ; & le Poëte , qui avoit recouvert ses postérieures , entra dans un des carrosses fort embarrassé , & embarrassant le

autres de l'équipage de guerre de Rago-
tin, qui eut encore cette troisième disgrace
devant sa maîtresse, par où nous fini-
rons ce vingtième Chapitre.

C H A P I T R E X X I.

*Qui peut-être ne sera pas trouvé fort
divertissant.*

L E S Comédiens furent fort bien reçus
du maître de la maison, qui étoit hon-
nête-homme, & des plus considérés du
pays. On leur donna deux chambres pour
mettre leurs hardes, & pour se préparer
en liberté à la Comédie, qui fut remise à
la nuit. On les fit aussi dîner en particu-
lier; & après dîner ceux qui voulurent se
promener eurent à choisir d'un grand bois
& d'un beau jardin. Un jeune Conseiller
du Parlement de Rennes, proche parent
du maître de la maison, accosta nos Co-
médiens, & s'arrêta à faire conversation
avec eux, ayant reconnu que le Destin
avoit de l'esprit, & que les Comédiennes,

outre qu'elles étoient fort belles, étoient capables de dire autre chose que des vers appris par cœur. On parla des choses dont l'on parle d'ordinaire avec des Comédiens des piéces de Théâtre, & de ceux qui le font. Ce jeune Conseiller dit entr'autres choses que les sujets connus dont on pouvoit faire des piéces réguliéres avoient tous été mis en œuvre ; que l'histoire étoit épuisée ; & que l'on seroit réduit à la fin à se dispenser de la regle des vingt-quatre heures ; que le peuple & la plus grande partie du monde ne sçavoient point à quoi étoient bonnes les regles severes du Théâtre ; que l'on prenoit plus de plaisir à voir représenter les choses, qu'à ouir des récits ; & cela étant, que l'on pourroit faire des piéces qui seroient fort bien reçues, sans tomber dans l'extravagance des Espagnols, & sans se gêner par la rigueur des regles d'Aristote. De la Comédie, on vint à parler des Romans. Le Conseiller dit qu'il n'y avoit rien de plus divertissant que quelques Romans modernes ; que les François seuls en sçavoient faire

de

de bons ; & que les Espagnols avoient le secret de faire de petites histoires qu'ils appellent Nouvelles , qui sont bien plus à notre usage , & plus selon la portée de l'humanité , que ces Héros imaginaires de l'antiquité , qui sont quelquefois incommodés à force d'être trop honnêtes gens. Enfin , que les exemples imitables étoient pour le moins d'aussi grande utilité que ceux que l'on avoit presque peine à concevoir ; & il conclut que si l'on faisoit des Nouvelles en François aussi-bien faites que quelques-unes de celles de Michel de Cervantes , elles auroient cours autant que les Romans héroïques. Roquebrune ne fut pas de cet avis. Il dit fort absolument qu'il n'y avoit point de plaisir à lire des Romans , s'ils n'étoient composés d'avantures de Princes , & encore de grands Princes ; & que par cette raison-là l'Astrée ne lui avoit plû qu'en quelques endroits. Et dans quelles histoires trouveroit-on assez de Rois & d'Empereurs pour vous faire des Romans nouveaux , lui répartit le Conseiller ? Il en faudroit faire , dit Roquebrune ,

comme dans les Romans tout-à-fait fabuleux , & qui n'ont aucun fondement dans l'Histoire. Je voi bien , repartit le Conseiller , que le Livre de Dom Quichotte n'est pas trop bien avec vous. C'est le plus sot Livre que j'aie jamais vû , reprit Roquebrune , quoiqu'il plaise à quantité de gens d'esprit. Prenez garde , dit le Destin , qu'il ne vous déplaise par votre faute , plutôt que par la sienne. Roquebrune n'eût pas manqué de repartie , s'il eût oui ce qu'avoit dit le Destin , mais il étoit occupé à conter ses prouesses à quelques Dames qui s'étoient approchées des Comédiennes , auxquelles il ne promettoit pas moins que de faire un Roman en cinq parties , chacune de dix volumes , qui effaceroit les Cassandre , Cléopâtre , Alexandre & Cyrus , quoique ce dernier ait le surnom de Grand aussi-bien que le fils de Pepin. Cependant le Conseiller disoit à Destin , & aux Comédiennes , qu'il avoit essayé de faire des Nouvelles à l'imitation des Espagnols , & qu'il leur en vouloit communiquer quelques-unes. Inezilla

prit la parole , & dit en François , qui tenoit plus du Gascon que de l'Espagnol ; que son premier mari avoit eu la réputation de bien écrire dans la Cour d'Espagne ; qu'il avoit composé quantité de Nouvelles, qui y avoient été bien reçues ; & qu'elle en avoit encore d'écrites à la main , qui réussiroient en François si elles étoient bien traduites. Le Conseiller étoit fort curieux de cette sorte de Livres. Il témoigna à l'Espagnole qu'elle lui feroit une extrême plaisir de lui en donner la lecture , ce qu'elle lui accorda fort civilement ; & même , ajouta-t-elle , je pense en sçavoir autant que personne du monde : & comme quelques femmes de notre nation se mêlent d'en faire , & des Vers aussi , j'ai voulu l'essayer comme les autres , & je vous en puis montrer quelques-unes de ma façon. Roquebrune s'offrit témérairement , selon sa coutume , à les mettre en François. Inezilla , qui étoit peut-être la plus déliée Espagnole , qui jamais ait passé les Pyrénées pour venir en France , lui répondit que ce n'étoit pas assez de bien sçavoir le

François , qu'il falloit sçavoir également l'Espagnol , & qu'elle ne feroit point difficulté de lui donner ses Nouvelles à traduire , quand elle sçauroit assez de François pour juger s'il en étoit capable. La Rancune , qui n'avoit point encore parlé , dit qu'il n'en falloit pas douter , puisqu'il avoit été Correcteur d'Imprimerie. Il n'eut pas plutôt lâché la parole , qu'il se ressouvint que Roquebrune lui avoit prêté de l'argent. Il ne le poussa donc point selon sa coutume , le voyant déjà tout défait de ce qu'il avoit dit , & avouant avec grande confusion , qu'il avoit véritablement corrigé quelque tems chez les Imprimeurs , mais que ce n'avoit été que ses propres Ouvrages. Mademoiselle de l'Etoile dit alors à la Dona Inezilla , que puisqu'elle sçavoit tant d'historiettes , qu'elle l'importuneroit souvent de lui en conter. L'Espagnole s'y offrit à l'heure même. On la prit au mot ; tous ceux de la compagnie se mirent à l'entour d'elle ; & alors elle commença une histoire , non pas du tout dans les termes que vous l'allez lire dans le sui-

vant Chapitre ; mais pourtant assez intelligiblement pour faire voir qu'elle avoit bien de l'esprit en Espagnol , puisqu'elle en faisoit beaucoup paroître en une langue dont elle ne sçavoit pas les beautés.

CHAPITRE XXII.

A Trompeur , Trompeur & demi.

UN E jeune Dame de Toledé , nommée Victoria , de l'ancienne Maison de Portocarreo , s'étoit retirée en une maison qu'elle avoit sur les bords du Tage , à demi-lieue de Toledé , en l'absence de son frere , qui étoit Capitaine de Cavalerie dans les Pays-Bas. Elle étoit demeurée veuve , à l'âge de dix-sept ans , d'un vieux Gentilhomme qui s'étoit enrichi aux Indes , & qui s'étant perdu en mer six mois après son mariage , avoit laissé beaucoup de bien à sa femme. Cette belle veuve , depuis la mort de son mari , s'étoit retirée auprès de son frere , & y avoit vécu d'une façon si approuvée de tout le

monde , qu'à l'âge de vingt ans , les meres la propofoient à leurs filles , comme un exemple ; les maris à leurs femmes , & les galans à leurs defirs , comme une conquête digne de leur mérite : mais fi la vie retirée avoit refroidi l'amour de plusieurs elle avoit d'un autre côté augmenté l'estime que tout le monde avoit pour elle Elle goûtoit en liberté les plaisirs de la campagne dans cette maison des champs quand un matin ses Bergers lui ameneren deux hommes qu'ils avoient trouvés dépouillés de tous leurs habits , & attachés à des arbres , où ils avoient passé la nuit On leur avoit donné à chacun une méchante cape de Berger pour se couvrir ; & ce fut en ce bel équipage-là qu'ils paruren devant la belle Victoria. La pauvreté de leur habit ne lui cacha point la riche mine du plus jeune , qui lui fit un compliment en honnête-homme , & lui dit qu'il étoit un Gentilhomme de Cordoue , appelle Dom Lopez de Gongora ; qu'il venoit de Seville ; & qu'allant à Madrid pour des affaires d'importance , & s'étant amusé :

jouer à une demi-journée de Toledé , où il avoit dîné le jour auparavant , la nuit l'avoit surpris ; qu'il s'étoit endormi & son valet aussi , en attendant un Muletier qui étoit demeuré derrière ; & que des voleurs l'ayant trouvé comme il dormoit , l'avoient lié à un arbre , & son valet aussi , après les avoir dépouillés jusqu'à la chemise. Victória ne douta point de la vérité de ses paroles , sa bonne mine parloit en sa faveur , & il y avoit toujours de la générosité à secourir un étranger réduit à une si fâcheuse nécessité. Il se rencontra heureusement que parmi les hardes que son frere lui avoit laissées en garde , il y avoit quelques habits ; car les Espagnols ne quittent point leurs vieux habits pour jamais , quand ils en prennent de neufs. On choisit le plus beau , & le mieux fait à la taille du maître ; & le valet fut aussi revêtu de ce que l'on put trouver sur le champ de plus propre pour lui. L'heure du dîner étant venue , cet étranger , que Victória fit manger à sa table , parut à ses yeux si bien fait , & l'entretint avec tant

d'esprit, qu'elle crut que l'assistance qu'elle lui rendoit ne pouvoit jamais être mieux employée. Ils furent ensemble le reste du jour, & se plurent tellement l'un à l'autre que la nuit même ils en dormirent moins qu'ils n'avoient accoutumé. L'Etrange voulut envoyer son valet à Madrid querir de l'argent, & faire faire des habits, ou du moins il en fit semblant. La belle veuve ne le voulut pas permettre, & lui en promit pour achever son voyage. Il lui parla d'amour dès le jour même, & elle l'écouta favorablement. Enfin, en quinze jours la commodité du lieu, le mérite égal en ces deux jeunes personnes, quantité de sermens d'un côté, trop de franchise & de crédulité de l'autre, une promesse de mariage offerte, & la foi réciproquement donnée en présence d'un vieil Ecuyer, & d'une Suivante de Victoria, lui firent faire une faute dont jamais on ne l'eût cru capable, & mirent ce bienheureux Etrange en possession de la plus belle Dame de Toledé. Huit jours durant, ce ne fut que feux & flâmes entre les jeunes Amans. I

fallu

fallut se séparer ; ce ne furent que larmes. Victoria eût eu droit de le retenir : mais l'Etranger lui ayant fait valoir qu'il laissoit perdre une affaire de grande importance pour l'amour d'elle , lui protestant que le gain qu'il avoit fait de son cœur , lui faisoit négliger celui d'un procès qu'il avoit à Madrid , & même ses prétentions de la Cour ; elle fut la première à hâter son départ , ne l'aimant pas assez aveuglément pour préférer le plaisir d'être avec lui , à son avancement. Elle fit faire des habits à Tolède pour lui & pour son valet , & lui donna de l'argent autant qu'il en voulut. Il partit pour Madrid monté sur une bonne Mule , & son valet sur une autre , la pauvre Dame véritablement accablée de douleur quand il partit , & lui , s'il ne fut pas beaucoup affligé , le contrefaisant avec la plus grande hypocrisie du monde. Le jour même qu'il partit , une servante faisant la chambre où il avoit couché , trouva une boëte de portrait enveloppée dans une lettre. Elle porta le tout à sa maîtresse , qui vit dans la boëte un visage parfaite :

ment beau, & fort jeune, & lut dans la lettre ces paroles, ou d'autres qui vouloient dire la même chose :

Monsieur mon Cousin,

Je vous envoie le portrait de la belle Elvire de Silva. Quand vous la verrez, vous la trouverez encore plus belle que le Peintre ne l'a sçû faire. Dom Pedro de Silva son père vous attend avec impatience. Les articles de votre mariage sont tels que vous les avez souhaités, & ils vous sont fort avantageux, à ce qu'il me semble. Tout cela vaut bien la peine que vous hâtiez votre voyage.

De Madrid, ce, &c.

DOM ANTOINE DE RIBERA.

La Lettre s'adressoit à Fernand de Ribera à Séville. Représentez-vous, je vous prie, l'étonnement de Victoria à la lecture d'une telle Lettre, qui selon toutes les apparences du monde, ne pouvoit être écrite à un autre qu'à son Lopes de Gon-

gora. Elle voyoit, mais trop tard, que cet Etranger qu'elle avoit si fort obligé, & si vite, lui avoit déguisé son nom; & par ce déguisement-là, elle devoit être toute assurée de son infidélité. La beauté de la Dame du Portrait ne la devoit pas moins mettre en peine, & ce mariage dont les articles étoient déjà passés, achevoit de la desesperer. Jamais personne ne s'affligea tant; ses soupirs la penserent suffoquer, elle pleura jusqu'à s'en faire du mal à la tête. Misérable que je suis, disoit-elle quelquefois en elle-même, & quelquefois aussi devant son vieil Ecuyer, & sa Suivante, qui avoient été témoins de son mariage! Ai-je été si long-tems sage pour faire une faute irréparable? & devois-je refuser tant de personnes de condition de ma connoissance, qui se fussent estimés heureux de me posséder, pour me donner à un inconnu, qui se moque peut-être de moi après m'avoir rendu malheureuse pour toute ma vie? Que dira-t-on dans Toledé? Et que dira-t-on dans toute l'Espagne? Un jeune homme lâche & trompeur sera-t-il discret?

Devois-je lui témoigner que je l'aimois , devant que de sçavoir si j'en étois aimée ? M'auroit-il caché son nom , s'il avoit été sincere ? & dois-je espérer après cela qu'il cache les avantages qu'il a sur moi ? Que ne fera point mon frere contre moi , après ce que j'ai fait moi-même ? & dequoi lui sert l'honneur qu'il acquiert en Flandres , tandis que je le deshonne en Espagne ? Non , non , Victoria , il faut tout entreprendre , puisque nous avons tout oublié : mais devant que d'en venir à la vengeance , & aux derniers remedes , il faut essayer de gagner par adresse ce que nous avons mal conservé par imprudence. Il sera toujours assez à tems de se perdre , quand il n'y aura plus rien à espérer. Victoria avoit l'esprit bien fort d'être capable de prendre si-tôt une bonne résolution dans une si mauvaise affaire. Son vieil Ecuyer , & sa Suivante la voulurent conseiller. Elle leur dit , qu'elle sçavoit bien tout ce qu'on lui pouvoit dire , mais qu'il n'étoit plus question que d'agir. Dès le jour même , un chariot & une charette furent chargés

de meubles & de tapifferies ; & Victoria faisant courir le bruit parmi ses domestiques , qu'il falloit qu'elle allât à la Cour , pour les affaires pressantes de son frere , elle monta en carosse avec son Ecuyer & sa Suivante , prit le chemin de Madrid , & se fit suivre par son bagage. Aussi-tôt qu'elle y fut arrivée , elle s'informa du logis de Dom Pedro de Silva ; l'ayant appris , elle en loua un dans le même quartier. Son vieil Ecuyer avoit nom Rodrigue Santillane ; il avoit été nourri jeune par le pere de Victoria , & il aimoit sa maîtresse comme si elle eût été sa fille. Ayant force habitudes dans Madrid , où il avoit passé sa jeunesse , il sçut en peu de tems que la fille de Dom Pedro de Silva se marioit à un Gentilhomme de Séville , qu'on appelloit Fernand de Ribera ; qu'un de ses cousins , de même nom que lui , avoit fait ce mariage ; & que Dom Pedro songeoit déjà aux personnes qu'il mettroit auprès de sa fille. Dès le lendemain Rodrigue Santillane honnêtement vêtu , Victoria habillée en veuve de médiocre con-

dition , & Beatrix sa Suivante , faisant le personnage de sa belle-mere , femme de Rodrigue , allerent chez Dom Pedro , & demanderent à lui parler. Dom Pedro les reçut fort civilement ; & Rodrigue lui dit avec beaucoup d'assurance , qu'il étoit un pauvre Gentilhomme des montagnes de Toledé ; qu'il avoit eu une fille unique de sa premiere femme , qui étoit Victoria , dont le mari étoit mort depuis peu à Seville , où il demeuroit ; & que voyant sa fille veuve avec peu de bien , il l'avoit amenée à la Cour pour lui chercher condition. Qu'ayant oui parler de lui , & de sa fille qu'il étoit prêt de marier , il avoit crû lui faire plaisir en lui venant offrir une jeune veuve très-propre à servir de Douegna à la nouvelle mariée , & ajouta que le mérite de sa fille le rendoit hardi à la lui offrir , & qu'il en seroit pour le moins aussi satisfait qu'il l'avoit pû être de sa bonne mine. Avant que d'aller plus avant , il faut que j'apprenne à ceux qui ne le savent pas , que les Dames en Espagne ont des Douegnas auprès d'elles , & ces Doue-

gnas font à peu près la même chose que les Gouvernantes ou Dames d'honneur que nous voyons auprès des femmes de grande condition. Il faut que je dise encore que ces Douegnas, ou Douegnes, sont animaux rigides & fâcheux, aussi redoutés pour le moins que les belle-mères. Rodrigue joua si bien son personnage, & Victoria, belle comme elle étoit, parut en son habit simple, si agréable, & de si bon augure aux yeux de Dom Pedro de Silva, qu'il la retint à l'heure même pour sa fille. Il offrit même à Rodrigue & à sa femme, place dans sa maison. Rodrigue s'en excusa, & lui dit qu'il avoit quelques raisons pour ne recevoir pas l'honneur qu'il lui vouloit faire : mais que logeant dans le même quartier, il seroit prêt à lui rendre service toutes les fois qu'il le voudroit employer. Voilà donc Victoria dans la maison de Dom Pedro, fort aimée de lui & de sa fille Elvire, & fort enviée de tous les valets. Dom Antoine de Ribera, qui avoit fait le mariage de son infidèle Cousin avec la fille de Dom Pedro de Sil-

va , lui venoit souvent dire que son Cousin étoit en chemin , & qu'il lui avoit écrit en partant de Seville ; & cependant ce Cousin ne venoit point : cela le mettoit bien en peine. Dom Pedro & sa fille ne sçavoient qu'en penser , & Victoria y prenoit encore plus de part. Dom Fernand n'avoit garde de venir si vite. Le jour même qu'il partit de chez Victoria , Dieu le punit de sa perfidie. En arrivant à Illescas , un chien qui sortit d'une maison à l'improviste , fit peur à son mulet , qui lui froissa une jambe contre une muraille , & le jeta par terre. Dom Fernand se démit une cuisse , & se trouva si mal de sa chute , qu'il ne put passer outre. Il fut sept ou huit jours entre les mains des Médecins & Chirurgiens du pays , qui n'étoient pas des meilleurs ; & son mal devenant tous les jours plus dangereux , il fit sçavoir à son Cousin son infortune , & le pria de lui envoyer un brancard. A cette nouvelle on s'affligea de sa chute , & on se réjouit de ce que l'on sçavoit enfin ce qu'il étoit devenu. Victoria , qui l'aimoit encore , en fut fort

inquiète. Dom Antoine envoya querir D. Fernand ; il fut amené à Madrid , où tandis que l'on fit des habits pour lui , & pour son train , qui fut fort magnifique (car il étoit aîné de sa maison & fort riche) , les Chirurgiens de Madrid , plus habiles que ceux d'Illescas , le guérèrent parfaitement. Dom Pedro de Silva , & sa fille Elvire , furent avertis du jour que Dom Antoine de Ribera leur devoit amener son Cousin Dom Fernand. Il y a apparence que la jeune Elvire ne se négligea pas , & que Victoria ne fut pas sans émotion : elle vit entrer son infidele paré comme un nouveau marié ; & s'il lui avoit plû mal vêtu , & mal en ordre , elle le trouva l'homme du monde de la meilleure mine en ses habits de nôces. Dom Pedro n'en fut pas moins satisfait ; & sa fille eût été bien difficile , si elle y eût trouvé quelque chose à redire. Tous les domestiques regarderent le serviteur de leur jeune maîtresse , de toute la grandeur de leurs yeux , & tout le monde de la maison en eut le cœur épanoui , à la réserve de Victoria , qui sans doute

l'eut bien ferré. Dom Fernand fut charmé de la beauté d'Elvire, & avoua à son Cousin qu'elle étoit encore plus belle que son portrait. Il lui fit ses premiers complimens en homme d'esprit; & parlant à elle & son pere, s'abstint le plus qu'il put de toutes les sottises que dit ordinairement à un beau-pere, & à une maîtresse, un homme qui demande à se marier. Dom Pedro de Silva s'enferma dans un cabinet avec les deux Cousins, & avec un homme d'affaires, pour ajoûter quelque chose qui manquoit aux articles. Cependant Elvire demeura dans la chambre environnée de toutes ses femmes, qui se réjouissoient devant elle de la bonne mine de son Serviteur. La seule Victoria demeura froide & sérieuse dans les emportemens des autres. Elvire le remarqua, & la tira à part, pour lui dire qu'elle s'étonnoit de ce qu'elle ne lui disoit rien de l'heureux choix que son pere avoit fait d'un gendre qui paroissoit avoir tant de mérite; & ajoûta, qu'au moins par flatterie ou par civilité, elle lui en devoit dire quelque chose. Madame,

lui dit Victoria, ce qui paroît de votre serviteur est si fort à son avantage, qu'il n'est point nécessaire de vous le louer. Ma froideur, que vous avez remarquée, ne vient point d'indifférence; & je serois indigne des bontés que vous avez pour moi, si je ne prenois part en tout ce qui vous touche. Je me serois donc réjouie de votre mariage aussi-bien que les autres, si je connoissois moins celui qui doit être votre mari. Le mien étoit de Seville, & sa maison n'étoit pas éloignée de celle du pere de votre serviteur. Il est de bonne maison, il est riche, il est bien fait, & je veux croire qu'il a de l'esprit; enfin il est digne de vous: mais vous méritez l'affection toute entiere d'un homme, & il ne vous peut donner ce qu'il n'a pas. Je m'empêcherois bien de vous dire des choses qui peuvent vous déplaire: mais je ne m'acquitterois pas de tout ce que je vous dois, si je ne vous découvrois tout ce que je sçai de Dom Fernand, en une affaire d'où dépend le bonheur ou le malheur de votre vie. Elvire fut fort étonnée de ce que lui

dit sa Gouvernante : elle la pria de ne différer pas davantage à lui éclaircir les doutes qu'elle lui avoit mis dans l'esprit. Victoria lui dit que cela ne se pouvoit dire devant ses servantes , ni en peu de parole. Elvire feignit d'avoir affaire en sa chambre , où Victoria lui dit aussi-tôt qu'elle vit seule avec elle , que Fernand de Ribera étoit amoureux à Seville d'une Lucrece de Monsalve , Demoiselle fort aimable quoique fort pauvre ; qu'il en avoit trois enfans sous promesse de mariage ; que du vivant du pere de Ribera , la chose avoit été tenue secrette , & qu'après sa mort Lucrece lui ayant demandé l'accomplissement de sa promesse , il s'étoit extrêmement refroidi ; qu'elle avoit remis cette affaire entre les mains de deux Gentils hommes de ses parens ; que cela avoit fait grand éclat dans Seville ; & que Dor Fernand s'en étoit absenté quelque tems par le conseil de ses amis , pour éviter le pears de cette Lucrece , qui le cherchoient par-tout pour le tuer. Elle ajouta que l'affaire étoit en cet état-là , quand

Elle quitta Seville , il y avoit un mois ; & que le bruit couroit en même tems , que Dom Fernand alloit se marier à Madrid. Elvire ne put s'empêcher de lui demander si cette Lucrece étoit fort belle : Victoria lui dit , qu'il ne lui manquoit que du bien , & la laissa fort réveuse , & faisant dessein d'informer promptement son pere de ce qu'elle venoit d'apprendre. On la vint appeler en même tems pour revenir trouver son serviteur , qui avoit achevé avec son pere ce qui les avoit fait retirer en particulier. Elvire s'y en alla ; & cependant Victoria demeura dans l'antichambre , où elle vit entrer ce même valet qui accompagnoit son infidele , quand elle le reçut si généreusement en sa maison auprès de Tolède. Ce valet apportoit à son Maître un paquet de lettres qu'on lui avoit donné à la poste de Seville. Il ne put reconnoître Victoria , que la coëffure de veuve avoit fort déguisée. Il la pria de le faire parler à son maître pour lui donner ses lettres. Elle lui dit , qu'il ne lui pourroit parler de long-tems ; mais que s'il lui vouloit confier

son paquet, elle iroit le lui porter quand on pourroit parler à lui. Le valet n'en fit point de difficulté; & lui ayant mis son paquet entre les mains, s'en retourna où il avoit affaire. Victoria, qui n'avoit rien à négliger, monta dans sa chambre, ouvrit le paquet, & en moins de rien le referma, y ajoutant une lettre qu'elle écrivit à la hâte. Cependant les deux Cousins acheverent leur visite. Elvire vit le paquet de Dom Fernand entre les mains de sa Gouvernante, & lui demanda ce que c'étoit. Victoria lui dit indifféremment, que le valet de Dom Fernand le lui avoit donné pour le rendre à son maître, & qu'elle alloit envoyer après, parce qu'elle ne s'étoit point trouvée quand il étoit sorti. Elvire lui dit, qu'il n'y avoit point de danger de l'ouvrir, & qu'on y trouveroit peut-être quelque chose de l'affaire qu'elle lui avoit apprise. Victoria, qui ne demandoit pas autre chose, l'ouvrit encore une fois. Elvire en regarda toutes les lettres, & ne manqua pas de s'arrêter sur celle qu'elle vit écrite en lettre de femme, qui s'adres-

loit à Fernand de Ribera à Madrid. Voici ce qu'elle y lut :

*V*otre absence, & la nouvelle que j'ai apprise que l'on vous marioit à la Cour, vous feront bien-tôt perdre une personne qui vous aime plus que sa vie, si vous ne venez bien-tôt la désabuser, & accomplir ce que vous ne pouvez différer, ou lui refuser, sans une froideur ou une trahison manifeste. Si ce que l'on dit de vous est véritable, & si vous ne songez plus que vous ne faites en moi, & en nos enfans, au moins devriez-vous songer à votre vie, que mes Cousins sçauront bien vous faire perdre quand vous me réduirez à les en prier, puisqu'ils ne vous la laissent qu'à ma priere.

De Seville.

LUCRECE DE MONSALVE:

Elvire ne douta plus de tout ce que lui avoit dit sa gouvernante, après la lecture de cette lettre. Elle la fit voir à son pere, qui ne put assez s'étonner qu'un Gentilhomme de condition fût assez lâche pour man-

quer de fidélité à une Demoiselle qui le valoit bien, & de qui il avoit eu des enfans. A l'heure même, il alla s'en informer plus amplement d'un Gentilhomme de Seville de ses grands amis, par lequel il avoit déjà été instruit du bien & des affaires de Dom Fernand. A peine fut-il sorti, que Dom Fernand vint demander ses lettres suivi de son valet, qui lui avoit dit que la gouvernante de sa maîtresse s'étoit chargée de les lui rendre. Il trouva Elvire dans la salle, & lui dit qu'encore que deux visites lui fussent pardonnables dans les termes où il étoit avec elle, qu'il ne venoit pas tant pour la voir, que pour demander ses lettres, que son valet avoit laissées à sa gouvernante. Elvire lui répondit qu'elle les lui avoit prises; qu'elle avoit eu la curiosité d'ouvrir le paquet, ne doutant point qu'un homme de son âge n'eût quelque attachement de galanterie dans une grande Ville comme Seville; & que si sa curiosité ne l'avoit pas beaucoup satisfaite, qu'elle lui avoit appris en récompense, que ceux qui se marioient ensemble, devant
qu

que de se connoître, hafardoient beaucoup. Elle ajouta ensuite qu'elle ne vouloit pas lui retarder davantage le plaisir de lire ses lettres ; en achevant ces paroles, elle lui donna son paquet & la lettre contrefaite, & lui faisant la révérence, le quitta sans attendre sa réponse. Dom Fernand demeurera fort étonné de ce qu'il entendit dire à sa maîtresse. Il lut la lettre supposée, & vit bien qu'on vouloit troubler son mariage par une fourbe. Il s'adressa à Victoria qui étoit demeurée dans la salle, & lui dit, sans s'arrêter beaucoup à son visage, que quelque rival, ou quelque personne malicieuse, avoit supposé la lettre qu'il venoit de lire. Moi, une femme dans Seville, s'écria-t-il tout étonné ! Moi, des enfans ! Ha ! si ce n'est la plus impudente imposture du monde, je veux qu'on me coupe la tête. Victoria lui dit, qu'il pouvoit bien être innocent ; mais que sa maîtresse ne pouvoit moins faire que de s'en éclaircir, & que très-assurément le mariage ne passeroit pas outre, que Dom Pedro ne fût assuré par un Gentilhomme de Se-

ville, de ses amis, qu'il étoit allé chercher exprès, que cette prétendue intrigue fût supposée. C'est ce que je souhaite, lui répondit Dom Fernand; & s'il y a seulement dans Seville une Dame qui ait nom Lucrece de Monsalve, je veux ne passer jamais pour un homme d'honneur. Et je vous prie, continua-t-il, si vous êtes bien dans l'esprit d'Elvire, comme je n'en doute pas, de me l'avouer, afin que je vous conjure de m'en rendre de bons offices auprès d'elle. Je croi sans vanité, lui répondit Victoria, qu'elle ne fera pas pour un autre ce qu'elle m'aura refusé; mais je connois aussi son humeur; car on ne l'appaise pas aisément, quand elle se croit desobligée. Et comme toute l'espérance de ma fortune n'est fondée que sur la bonne volonté qu'elle a pour moi, je n'irai pas lui manquer de complaisance pour en avoir trop pour vous, & hasarder de me mettre mal auprès d'elle, en tâchant de lui ôter la mauvaise opinion qu'elle a de votre sincérité. Je suis pauvre, ajouta-t-elle, & c'est à moi beaucoup perdre, que de ne

gagner pas. Si ce qu'elle m'a promis pour me remarier m'alloit manquer, je serois veuve toute ma vie : quoique jeune, comme je suis, je puisse encore plaire à quelque honnête homme : mais on dit bien vrai, que sans argent Elle alloit enfilet un long prône de gouvernante ; car pour la bien contrefaire, il falloit parler beaucoup : mais Dom Fernand lui dit, en l'interrompant : rendez-moi le service que je vous demande, & je vous mettrai en état de vous pouvoir passer des récompenses de votre maîtresse ; & pour vous montrer, ajouta-t-il, que je vous veux donner autre chose que des paroles, donnez-moi du papier & de l'encre, & je vous ferai une promesse de ce que vous voudrez. Jesus, Monsieur, lui dit la fausse gouvernante, la parole d'un honnête homme suffit : mais pour vous plaire, je m'en vais querir ce que vous demandez. Elle revint avec ce qu'il falloit pour faire une promesse de plus de cent millions d'or ; & Dom Fernand fut si galant homme, ou plutôt, il avoit la possession d'Elvire tellement à

cœur, qu'il lui écrivit son nom en blanc dans une feuille de papier, pour l'obliger par cette confiance à le servir de bonne façon. Voilà Victoria sur les nues : elle promit des merveilles à Dom Fernand, & lui dit qu'elle vouloit être la plus malheureuse du monde, si elle n'alloit travailler en cette affaire, comme pour elle-même, & elle ne mentoit pas. Dom Fernand la quitta rempli d'espérance ; & Rodrigue Santillane son Ecuyer, qui passoit pour son pere, l'étant venu voir, pour apprendre ce qu'elle avoit avancé pour son dessein, elle lui en rendit compte, & lui montra le blanc signé, dont il loua Dieu avec elle, & lui fit remarquer que tout sembloit contribuer à sa satisfaction. Pour ne point perdre de tems, il s'en retourna à son logis, que Victoria avoit loué auprès de celui de Dom Pedro, comme je vous ai déjà dit ; & là, il écrivit au-dessus du seing de Dom Fernand, une promesse de mariage attestée de témoins, & datée du tems que Victoria reçut cet infidele dans sa maison des champs. Il écrivoit

aussi-bien qu'homme qui fût en Espagne , & avoit si bien étudié la lettre de Dom Fernand sur des Vers qu'il avoit écrits de sa main , & qu'il avoit laissés à Victoria , que Dom Fernand même s'y fût trompé. Dom Pedro de Silva ne trouva point le Gentilhomme qu'il étoit allé chercher pour s'informer du mariage de Dom Fernand ; il lui laissa un billet en son logis , & revint au sien , où le soir même Elvire ouvrit son cœur à sa gouvernante , & lui assura qu'elle desobéiroit plutôt à son pere , que d'épouser jamais Dom Fernand ; lui avouant de plus , qu'elle étoit engagée d'affection avec un Diego de Maradas , il y avoit long-tems ; qu'elle avoit assez déferé à son pere , en forçant son inclination pour lui plaire ; & puisque Dieu avoit permis que la mauvaise foi de Dom Fernand fût découverte , qu'elle croyoit en le refusant obéir à la volonté divine , qui sembloit lui destiner un autre époux. Vous devez croire que Victoria fortifia Elvire dans ses bonnes résolutions , & ne lui parla pas alors selon l'intention de Dom Fernand.

Dom Diego de Maradas , lui dit alors Elvire , est mal satisfait de moi , à cause que je l'ai quitté pour obéir à mon pere mais aussi tôt que je le favoriserai seulement d'un regard , je suis assurée de le faire revenir , quand il seroit aussi éloigné de moi , que Dom Fernand l'est présentement de sa Lucrece. Ecrivez-lui , Mademoiselle , lui dit Victoria , & je m'offre à lui porter votre lettre. Elvire fut ravie de voir sa gouvernante si favorable à ses desseins. Elle fit mettre les chevaux au carrosse pour Victoria , qui monta dedans avec un beau poulét pour Dom Diego ; & s'étant fait descendre chez son pere Santillane , renvoya le carrosse de sa maîtresse , disant au cocher qu'elle iroit bien à pied où elle vouloit aller. Le bon Santillane lui fit voir la promesse de mariage qu'il avoit faite ; & elle écrivit aussi tôt deux billets , l'un à Diego de Maradas , & l'autre à Pedro de Silva , pere de sa maîtresse. Par ces billets , signés Victoria Portocarrero , elle leur enseignoit son logis , & les prioit de la venir trouver pour une affaire qui

leur étoit d'une grande importance. Tandis que l'on porta ces billets à ceux à qui ils étoient adressés, Victoria quitta son habit simple de veuve, s'habilla richement, fit paroître ses cheveux, que l'on a assuré avoir été des plus beaux, & se coiffa en Dame fort galante. Dom Diegue de Maradas la vint trouver un moment après, pour sçavoir ce que lui vouloit une Dame dont il n'avoit jamais oui parler. Elle le reçut fort civilement; & à peine avoit-il pris un siège auprès d'elle, qu'on vint lui dire que Pedro de Silva demandoit à la voir. Elle pria Dom Diego de se cacher dans son alcove, en l'assurant qu'il lui importoit extrêmement d'entendre la conversation qu'elle alloit avoir avec Dom Pedro. Il fit sans résistance ce que voulut une Dame si belle, & de si bonne mine; & Dom Pedro fut introduit dans la chambre de Victoria, qu'il ne put reconnoître, tant sa coëffure différente de celle qu'elle portoit chez lui, & la richesse de ses habits, avoient augmenté sa bonne mine, & changé l'air de son visage. Elle fit asseoir Dom

Pedro en un lieu d'où Dom Diego pouvoit entendre tout ce qu'elle lui disoit, & lui parla en ces termes : Je croi, Monsieur, que je dois vous apprendre d'abord qui je suis, pour ne vous laisser pas plus long-tems dans l'impatience où vous devez être de le sçavoir. Je suis de Toledede la Maison de Portocarrero ; j'ai été mariée à seize ans, & me suis trouvée veuve six mois après mon mariage. Mon pere portoit la Croix de Saint Jacques & mon frere est de l'Ordre de Calatrava. Dom Pedro l'interrompit pour lui dire que son pere avoit été de ses intimes amis. Ce que vous m'apprenez-là me réjouit extrêmement, lui répondit Victoria : car j'aurai besoin de beaucoup d'amis dans l'affaire dont j'ai à vous parler. Elle appriensuite à Dom Pedro ce qui lui étoit arrivé avec Dom Fernand, & lui mit entre les mains la promesse qu'avoit contrefaite Santillane. Aussi-tôt qu'il l'eut lûe, elle reprit la parole, & lui dit : vous sçavez, Monsieur, à quoi l'honneur oblige une personne de ma condition. Quand la justi

ce ne seroit pas de mon côté, mes parens & mes amis ont beaucoup de crédit, & sont assez intéressés dans mon affaire pour la porter au plus loin qu'elle puisse aller. J'ai crû, Monsieur, que je devois vous avertir de mes prétentions, afin que vous ne passiez pas outre dans le mariage de Mademoiselle votre fille. Elle mérite mieux qu'un homme infidele; & je vous crois trop sage pour vous opiniâtrer à lui donner un mari qu'on lui pourroit disputer. Quand il seroit un Grand d'Espagne, répondit Dom Pedro, je n'en voudrois point, s'il étoit injuste; non-seulement il n'épousera point ma fille, mais encore je lui défendrai ma maison: & pour vous, Madame, je vous offre ce que j'ai de crédit & d'amis. J'avois déjà été averti qu'il étoit homme à prendre son plaisir par-tout où il le trouve, & même de le chercher aux dépens de sa réputation. Etant de cette humeur-là, quand bien il ne seroit pas à vous, il ne seroit jamais à ma fille, laquelle, s'il plaît à Dieu, ne manquera point de mari dans la Cour d'Espagne.

Dom Pedro ne demeura pas davantage avec Victoria, voyant qu'elle n'avoit rien davantage à lui dire ; & Victoria fit sortir Dom Diegue de derriere son alcove, d'où il avoit oui toute la conversation qu'elle avoit eue avec le pere de sa maîtresse. Elle ne lui fit donc point une seconde relation de son histoire ; elle lui donna la lettre d'Elvire, qui le ravit d'aise : & parce qu'il eût pû être en peine de sçavoir par quelle voie elle étoit venue en ses mains, elle lui fit confidence de sa métamorphose en Douegne, sçachant bien qu'il avoit autant d'intérêt qu'elle à tenir la chose secrette. Dom Diegue, devant que de quitter Victoria, écrivit à sa maîtresse une lettre, où la joie de voir ses espérances ressuscitées, faisoit bien juger du déplaisir qu'il avoit eu quand il les avoit perdues. Il se sépara de la belle veuve, qui prit aussi-tôt son habit de gouvernante & s'en retourna chez Dom Pedro. Cependant Dom Fernand de Ribera étoit allé chez sa maîtresse, & y avoit mené son cousin Dom Antoine, pour tâcher de raccom-

moder ce qu'avoit gâté la lettre contrefaite par Victoria. Dom Pedro les trouva avec sa fille, qui étoit bien empêchée à leur répondre; car pour la justification de Dom Fernand, ils ne demandoient pas mieux que l'on s'informât dans Seville même, s'il y avoit jamais eu une Lucrece de Monfalve. Ils redirent devant Dom Pedro tout ce qui pouvoit servir à la décharge de Dom Fernand; à quoi il répondit que si l'attachement avec la Dame de Seville étoit une fourbe, il étoit aisé de la détruire: mais qu'il venoit de voir une Dame de Toledé, nommée Victoria Portocarrero, à qui Dom Fernand avoit promis mariage, & à qui il devoit encore davantage pour en avoir été généreusement assisté sans en être connu; qu'il ne le pouvoit nier, puisqu'il lui avoit donné une promesse écrite de sa main; & ajouta, qu'un Gentilhomme d'honneur ne devoit point songer à se marier à Madrid, l'étant déjà dans Toledé. En achevant ces paroles, il fit voir aux deux cousins la promesse de mariage en bonne forme. Dom An-

toine reconnut l'écriture de son cousin ; & Dom Fernand qui s'y trompoit lui-même , quoiqu'il sçût bien qu'il ne l'avoit jamais écrite , devint l'homme du monde le plus confus. Le pere & la fille se retirèrent après les avoir salués assez froidement. Dom Antoine querella son cousin de l'avoir employé dans une affaire , tandis qu'il songeoit à une autre. Ils remonterent dans leur carrosse , où Dom Antoine ayant fait avouer à Dom Fernand son méchant procédé avec Victoria , lui reprocha cent fois la noirceur de son action , & lui représenta les fâcheuses suites qu'elle pouvoit avoir. Il lui dit , qu'il ne falloit plus songer à se marier , non-seulement dans Madrid , mais dans toute l'Espagne ; & qu'il seroit bien-heureux d'en être quitte pour épouser Victoria , sans qu'il lui en coutât du sang , ou peut-être la vie ; le frere de Victoria n'étant pas un homme à se contenter d'une simple satisfaction dans une affaire d'honneur. Ce fut à Dom Fernand à se taire , tandis que son cousin lui fit tant de reproches. Sa conscience le convainquoit suffi-

famment d'avoir trompé & trahi une per-
 sonne qui l'avoit obligé, & cette promesse
 le faisoit devenir fou, ne pouvant com-
 prendre par quel enchanement on la lui
 avoit fait écrire. Victoria étant revenue
 chez Dom Pedro en son habit de veuve,
 donna la lettre de Dom Diegue à Elvire,
 laquelle lui conta que les deux cousins
 étoient venus pour se justifier; mais qu'il
 y avoit bien autre chose à reprocher à
 Dom Fernand que ses amours avec la
 Dame de Seville. Elle lui apprit ensuite
 ce qu'elle sçavoit mieux qu'elle, dont elle
 fit si bien l'étonnée, détestant cent fois la
 méchante action de Dom Fernand. Ce
 jour-là même Elvire fut priée d'aller voir
 représenter une Comédie chez une de ses
 parentes. Victoria, qui ne songeoit qu'à
 son affaire, espéra que si Elvire la vouloit
 croire, cette Comédie ne seroit pas inu-
 tile à ses desseins. Elle dit à sa jeune maî-
 tresse, que si elle vouloit voir Dom Die-
 gue, il n'y avoit rien de si aisé; que la
 maison de son pere Santillane étoit le lieu
 le plus commode du monde pour cette en-

trevûe ; & que la Comédie ne commençant qu'à minuit , elle pouvoit partir de bonne heure , & avoir vû Dom Diegue sans arriver trop tard chez sa parente. Elvire , qui aimoit véritablement Dom Diegue , & qui ne s'étoit laissée aller à épouser Dom Fernand , que par la déférence qu'elle avoit aux volontés de son pere , n'eut point de répugnance à ce que lui proposa Victoria. Elles monterent en carrosse aussi-tôt que Dom Pedro fut couché , & allerent descendre au logis que Victoria avoit loué. Santillane , comme maître de la maison , en fit les honneurs , secondé de Beatris qui jouoit le personnage de sa femme , belle-mere de Victoria. Elvire écrivit un billet à Dom Diegue , qui lui fut porté à l'heure même ; & Victoria en particulier en fit un à Dom Fernand , au nom d'Elvire , par lequel elle lui mandoit qu'il ne tiendroit qu'à lui que leur mariage ne s'achevât ; qu'elle y étoit engagée par son mérite ; & qu'elle ne vouloit point se rendre malheureuse pour être trop complaisante à la mauvaise humeur de son pere. Par

le même billet, elle lui donnoit des enseignes si remarquables pour trouver sa maison, qu'il étoit impossible de la manquer. Ce second billet partit quelque tems après celui qu'Elvire avoit écrit à Dom Diegue. Victoria en fit un troisième que Santillane porta lui-même à Pedro de Silva, par lequel elle lui donnoit avis en gouvernante de bien & d'honneur, que sa fille au lieu d'aller à la Comédie, s'étoit absolument fait mener à la maison où logeoit son pere; qu'elle avoit envoyé querir Dom Fernand pour l'épouser; & que sçachant bien qu'il n'y consentiroit jamais, elle avoit crû l'en devoir avertir pour lui témoigner qu'il ne s'étoit point trompé dans la bonne opinion qu'il avoit eu d'elle, en la choisissant pour gouvernante d'Elvire. Santillane de plus avertit Dom Pedro de ne venir point sans un Algouazil, que nous appellons à Paris un Commissaire. Dom Pedro, qui étoit déjà couché, se fit habiller à la hâte, l'homme du monde le plus en colere. Cependant qu'il s'habillera, & qu'il enverra querir un Commissaire, retournons voir

ce qui se passe chez Victoria. Par une heureuse rencontre , les billets furent reçus par les deux amoureux. Dom Diegue , qui avoit reçu le sien le premier , arriva aussi le premier à l'assignation. Victoria le reçut , & le mit dans une chambre avec Elvire. Je ne m'amuserai point à vous dire les caresses que ces jeunes amans se firent ; Dom Fernand , qui frappe à la porte , ne m'en donne pas le tems. Victoria lui alla ouvrir elle-même , après lui avoir bien fait valoir le service qu'elle lui rendoit , dont l'amoureux Gentilhomme lui fit cent remercimens , lui promettant encore davantage qu'il ne lui avoit donné. Elle le mena dans une chambre où elle le pria d'attendre Elvire , qui alloit arriver , & l'enferma sans lui laisser de la lumiere , lui disant que sa maîtresse le vouloit ainsi , & qu'ils n'auroient pas été un moment ensemble , qu'elle ne se rendit visible ; mais qu'il falloit donner cela à la pudeur d'une jeune fille de condition, laquelle dans une action si hardie , auroit peine à s'accoutumer d'abord à la vûe de celui même pour l'a-

mour de qui elle la faisoit. Cela fait, Victoria, le plus diligemment qu'il lui fut possible, se fit extrêmement leste, & s'ajusta autant que le peu de tems qu'elle avoit le put permettre. Elle entra dans la chambre où étoit Dom Fernand, qui n'eut pas la moindre défiance qu'elle ne fût Elvire, n'étant pas moins jeune qu'elle, & ayant sur elle des habits & des parfums à la mode d'Espagne, qui eussent fait passer la moindre servante pour une personne de condition. Là-dessus Dom Pedro, le Commissaire & Santillane arriverent. Ils entrerent dans la chambre où étoit Elvire avec son serviteur. Les jeunes amans furent extrêmement surpris. Dom Pedro, dans les premiers mouvemens de sa colere, en fut si aveuglé, qu'il pensa donner de son épée à celui qu'il croyoit être Dom Fernand. Le Commissaire, qui avoit reconnu Dom Diegue, lui cria, en lui arrêtant le bras, qu'il prît garde à ce qu'il faisoit, & que ce n'étoit pas Fernand de Ribera qui étoit avec sa fille; mais Dom Diegue de Maradas, homme d'aussi grande condition

& aussi riche que lui. Dom Pedro en usa en homme sage , & releva lui-même sa fille qui s'étoit jettée à genoux devant lui. Il considéra que s'il lui donnoit de la peine en s'opposant à son mariage , il s'en donneroît aussi ; & qu'il ne lui auroit pas trouvé un meilleur parti, quand il l'auroit choisi lui-même. Santillane pria Dom Pedro , le Commissaire , & tous ceux qui étoient dans la chambre , de le suivre , & le mena dans celle où Dom Fernand étoit enfermé avec Victoria. On la fit ouvrir au nom du Roi. Dom Fernand l'ayant ouverte , & voyant Dom Pedro accompagné d'un Commissaire , il leur dit avec beaucoup d'assurance , qu'il étoit avec sa femme Elvire de Silva. Dom Pedro lui répondit qu'il se trompoit ; que sa fille étoit mariée à un autre ; & pour vous , ajouta-t-il , vous ne pouvez plus désavouer que Victoria Portocarrero ne soit votre femme. Victoria se fit alors connoître à son infidèle , qui se trouva le plus confus homme du monde. Elle lui reprocha son ingratitude , à quoi il n'eut rien à répondre , &

moins au Commissaire , qui lui dit qu'il ne pouvoit pas faire autrement que de les mener en prison. Enfin , le remord de sa conscience , la peur d'aller en prison , les exhortations de Dom Pedro , qui lui parla en homme d'honneur , les larmes de Victoria , sa beauté , qui n'étoit pas moindre que celle d'Elvire , & plus que toute autre chose , un reste de générosité qui s'étoit conservée dans l'ame de Dom Fernand , malgré toutes les débauches & les emportemens de sa jeunesse , le forcerent de se rendre à la raison , & au mérite de Victoria. Il l'embrassa avec tendresse ; elle pensa s'évanouir en sa présence ; & il y a apparence que les baisers de Dom Fernand ne servirent pas peu à l'en empêcher, Dom Pedro , Dom Diegue & Elvire prirent part au bonheur de Victoria , & Santillane & Beatris en penserent mourir de joie. Dom Pedro donna force louanges à Dom Fernand d'avoir si bien réparé sa faute. Les deux jeunes Dames s'embrasserent avec autant de témoignages d'amitié que si elles eussent baisé leurs amans. Dom

Diegue de Maradas fit cent protestations d'obéissance à son beau-pere , ou du moins qui le devoit bien-tôt être. Dom Pedro , devant que de s'en retourner chez lui avec sa fille , prit parole des uns & des autres , que le lendemain ils viendroient tous dîner chez lui , où quinze jours durant , il vouloit que la réjouissance fit oublier les inquiétudes que l'on avoit souffertes. Le Commissaire en fut instamment prié ; il promit de s'y trouver. Dom Pedro le ramena chez lui , & Dom Fernand demeura avec Victoria , qui eut alors autant de sujet de se réjouir , qu'elle en avoit eu de s'affliger.

CHAPITRE XXIII.

Malheur imprévu , qui fut cause qu'on ne joua point la Comédie.

INEZILLA conta son histoire avec une grâce merveilleuse : Roquebrune en fut si satisfait , qu'il lui prit la main , & la lui-baisa par force. Elle lui dit en Espa-

agnol que l'on souffroit tout des grands Seigneurs & des fous ; de quoi la Rancune lui sçut bon gré en son ame. Le visage de cette Espagnole commençoit à se passer , mais on y voyoit encore de beaux restes : & quand elle eût été moins belle , son esprit l'eût rendu préférable à une plus jeune. Tous ceux qui avoient oui son histoire , demeurèrent d'accord qu'elle l'avoit rendue agréable en une langue qu'elle ne sçavoit pas encore , & dans laquelle elle étoit contrainte de mêler quelquefois de l'Italien & de l'Espagnol pour se bien faire entendre. L'Etoile lui dit qu'au lieu de lui faire des excuses de l'avoir tant fait parler , elle attendoit des remerciemens d'elle pour lui avoir donné moyen de faire voir qu'elle avoit beaucoup d'esprit. Le reste de l'après-dinée se passa en conversation ; le jardin fut plein de Dames & des plus honnêtes gens de la Ville , jusqu'à l'heure du souper. On soupa à la mode du Mans , c'est-à-dire , que l'on fit fort bonne chère , & tout le monde prit place pour entendre la Comédie : mais Mademoiselle

de la Caverne & sa fille ne s'y trouverent point : on les envoya chercher ; ce fut une demi-heure sans en avoir de nouvelles. Enfin on ouit une grande rumeur dans la salle , & presque en même tems on y vit entrer la pauvre la Caverne échouée , le visage meurtri & sanglant , criant comme une femme furieuse , qu'on l'avoit enlevé sa fille. A cause des sanglots qui la suffoquoient , elle avoit tant de peine à parler , qu'on en eut beaucoup d'apprendre d'elle , que des hommes , qu'elle ne connoissoit point , étoient entrés dans le jardin par une porte de derrière , comme elle répétoit son rôle avec sa fille ; qu'un d'eux l'avoit saisie , auquel elle avoit pensé arracher les yeux , voyant que deux autres emmenoient sa fille : que cet homme l'avoit mise en l'état où l'on la voyoit & s'étoit remis à cheval , & ses compagnons aussi , dont l'un tenoit sa fille devant lui. Elle dit encore , qu'elle les avoit suivis long tems criant aux voleurs ; mais que n'étant ouïe de personne , elle étoit revenue demander du secours. En ach

vant de parler , elle se mit si fort à pleurer, qu'elle fit pitié à tout le monde. Toute l'assemblée s'en émut. Le Destin monta sur un cheval , sur lequel Ragotin venoit d'arriver du Mans ; (je ne sçai pas au vrai si c'étoit le même qui l'avoit déjà jetté par terre.) Plusieurs jeunes hommes de la compagnie monterent sur les premiers chevaux qu'ils trouverent , & coururent après le Destin, qui étoit déjà bien loin. La Rancuné & l'Olive allerent à pied après ceux qui alloient à cheval. Roquebrune demeura avec l'Etoile & Inezilla , qui consoloient la Caverne le mieux qu'elles pouvoient. On a trouvé à redire de ce qu'il ne suivoit pas ses compagnons. Quelques-uns ont crû que c'étoit par poltronnerie ; & d'autres plus indulgens , ont trouvé qu'il n'avoit pas mal fait de demeurer auprès des Dames. Cependant on fut réduit dans la compagnie à danser aux chansons , le maître de la maison n'ayant point fait venir de violon à cause de la Comédie. La pauvre la Caverne se trouva si mal , qu'elle se coucha dans un des lits de la

chambre où étoient leurs hardes. L'Etoile en eut soin comme si elle eût été sa mere, & Inezilla se montra fort officieuse. La malade pria qu'on la laissât seule; & Roquebrune mena les deux Dames dans la salle où étoit la compagnie. A peine y avoient-elles pris place, qu'une des servantes de la maison vint dire à l'Etoile, que la Caverne la demandoit. Elle dit au Poëte & à l'Espagnole qu'elle alloit revenir, & alla trouver sa compagne. Il y a apparence que si Roquebrune fut habile homme, il profita de l'occasion, & représenta ses nécessités à l'agréable Inezilla. Cependant aussi-tôt que la Caverne vit l'Etoile, elle la pria de fermer la porte de la chambre, & de s'approcher de son lit. Aussi-tôt qu'elle la vit auprès d'elle, la premiere chose qu'elle fit, ce fut de pleurer comme si elle n'eût fait que commencer, & de lui prendre les mains, qu'elle lui mouilla de ses larmes, pleurant & sanglotant de la plus pitoyable façon du monde. L'Etoile la voulut consoler en lui faisant esperer que sa fille seroit bien-tôt trouvée,

trouvée, puisque tant de gens étoient allés après les ravisseurs. Je voudrois qu'elle n'en revint jamais, lui répondit la Caverne, en pleurant encore plus fort : je voudrois qu'elle n'en revint jamais, répéta-t-elle, & que je n'eusse qu'à la regretter : mais il faut que je la blâme, que je la haïsse, & que je me repente de l'avoir mise au monde. Tenez, dit elle, donnant un papier à l'Etoile, voyez l'honnête compagnie que vous aviez, & lisez dans cette Lettre l'arrêt de ma mort, & l'infamie de ma fille. La Caverne se remit à pleurer, & l'Etoile lut ce que vous allez lire, si vous en voulez prendre la peine :

Vous ne devez point douter de tout ce que je vous ai dit de ma bonne maison & de mon bien, puisqu'il n'y a pas apparence que je trompe par une imposture une personne à qui je ne puis me rendre recommandable que par ma sincérité. C'est par-là, belle Angélique, que je vous puis mériter. Ne différez donc point de me promettre ce que je vous demande, puisque vous n'aurez à

me le donner , qu'alors que vous ne pourrez plus douter qui je suis.

Aussi tôt qu'elle eut achevé de lire cette lettre ; la Caverne lui demanda si elle en connoissoit l'écriture. Comme la mienne propre , lui dit l'Etoile ; c'est de Leandre, le valet de mon frere , qui écrit tous nos rôles. C'est le traître qui me fera mourir , lui répondit la pauvre Comédienne : voyez s'il ne s'y prend pas bien , ajouta-t-elle encore , en mettant une autre lettre du même Leandre entre les mains de l'Etoile. La voici mot pour mot.

Il ne tiendra qu'à vous de me rendre heureux ; si vous êtes encore dans la résolution que vous étiez il y a deux jours. Ce Fermier de mon pere qui me prête de l'argent , m'a envoyé cent pistoles , & deux bons chevaux ; c'est plus qu'il ne nous faut pour passer en Angleterre , d'où je me trompe fort si un pere qui aime son fils unique plus que sa vie , ne condescend à tout ce qu'il voudra pour le faire bien-tôt revenir.

Hé bien , que dites-vous de votre com-

pagne, & de votre valet ? De cette fille que j'avois si bien élevée, & de ce jeune homme dont nous admirions tous l'esprit & la sagesse ? Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'on ne les a jamais vû parler ensemble, & que l'humeur enjouée de ma fille ne l'eût jamais fait soupçonner de pouvoir devenir amoureuse : & cependant elle l'est, ma chere l'Etoile ! & si éperdue-ment, qu'il y a plutôt de la furie, que de l'amour. Je l'ai tantôt surprise qui écri-voit à son Leandre en des façons de parler si passionnées, que je ne pourrois le croire si je ne l'avois vû. Vous ne l'avez jamais ouïe parler sérieusement. Ah ! vraiment, elle parle bien un autre langage dans ses lettres ; & si je n'avois déchiré celle que je lui ai prise, vous m'avoueriez qu'à l'âge de seize ans, elle en sçait autant que celles qui ont vieilli dans la coquetterie. Je l'avois menée dans ce petit bois, où elle a été enlevée, pour lui reprocher sans témoins, qu'elle me récompensoit mal de toutes les peines que j'ai souffertes pour elle : je vous les appren-

drai , ajouta-t-elle ; & vous verrez si jamais fille a été plus obligée à aimer sa mere. L'Etoile ne sçavoit que répondre à de si justes plaintes ; & puis il étoit bon de laisser un peu prendre cours à une si grande affliction. Mais , reprit la Caverne , s'il aimoit tant ma fille , pourquoi assassiner sa mere ? Car celui de ses compagnons qui m'a faisie , m'a cruellement battue , & s'est même acharné sur moi long-tems après que je ne lui faisois plus de résistance : & si ce malheureux garçon est si riche , pourquoi enleve-t-il ma fille comme un voleur ? La Caverne fut encore long-tems à se plaindre , l'Etoile la consolant le mieux qu'elle pouvoit. Le maitre de la maison vint voir comment elle se portoit , & pour lui dire qu'il y avoit un carrosse prêt , si elle vouloit retourner au Mans. La Caverne le pria de trouver bon qu'elle passât la nuit en sa maison ; ce qu'il lui accorda de bon cœur. L'Etoile demeura pour lui tenir compagnie , & quelques Dames du Mans reçurent dans leur carrosse Inezilla , qui ne voulut pas être

si long-tems éloignée de son mari. Roquebrune , qui n'osa honnêtement quitter les Comédiennes , en fut bien fâché : mais on n'a pas en ce monde tout ce que l'on desire.

F I N.

COMMISSION

of the

of the

of the

of the

of the

